

GROUARD.
LA PERLE DES
VICARIATS
APOSTOLIQUES
DE
L'AMERIQUE
DU NORD

PHILIPPOT

BX

1424

G85

P55

Sp. Coll.
BX
1424
G85
P55

Ex LIBRIS
UNIVERSITATIS
ALBERTAENSIS



circa 1960

**THE ATLAS
BOOK BINDERY**
(1961) LTD.
10770 95 St., Edmonton
Phone 422-8004

A la rivière la Paix.

G R O U A R D

La perle des Vicariats Apostoliques
de l'Amérique du Nord.

Posuerunt ME custodem...

Ils M'ont établie leur Reine.

Cant. I, 5.

A. Philippot, o.m.i.

UNIVERSITY LIBRARY
THE UNIVERSITY OF ALBERTA

UN MOT D'EXPLICATION.

Les hommes passent... et leur souvenir s'efface!

Quelques-uns pourtant ont la rare fortune de survivre un peu dans la mémoire des hommes en laissant leur nom à un pays.

L'un des plus heureux parmi ceux-là fut Monseigneur GROUARD, dont le nom fut donné, par le Souverain Pontife PIE XI, en 1927, non pas à une simple ville ou bourgade - c'était déjà fait - mais à une vaste contrée de mission, connue depuis / lors sous l'appellation de VICARIAT de G R O U A R D .

Faire connaître ce vicariat, préserver ou tirer de l'oubli des missionnaires dont les mérites furent grands devant Dieu et dignes d'être admirés des hommes; raconter en même temps, dans ses lignes principales, l'histoire des belles missions et paroisses qui les eurent pour apôtres, tel est le but de ces pages.

Pourquoi cet en-tête : A la rivière la Paix ?

Pour situer le vicariat de GROUARD dans son cadre géographique. A la condition, cela va de soi, de donner quelques indications pour ceux qui vivent loin de ce pays et ne le connaissent que peu ou point.

Mais qui n'a entendu parler du Mackenzie, ce fleuve colossal qui, par lui-même ou par ses affluents, recueille les eaux d'une contrée aussi vaste que deux ou trois fois la France, pour les porter à l'Océan Glacial Arctique?

On sait aussi que le nom de ce fleuve a été donné à l'un des plus grands et des plus pénibles vicariats apostoliques du monde entier.

Or la rivière la Paix est le principal affluent de ce grand fleuve de l'extrême-nord canadien, ou, pour mieux dire, l'une des deux branches dont il est formé, l'autre étant la rivière Athabaska. La rivière la Paix traverse en son milieu, du sud-ouest au nord-est, le vicariat de GROUARD, tandis que la rivière Athabaska l'entoure, à quelque distance, au sud et à l'est, grossie des eaux du Petit Lac des Esclaves, sur le bord duquel s'élève la mission de GROUARD.

C'est donc, en fait, la région de la rivière la Paix qui constitue la plus grande partie du territoire auquel le Saint Siège a donné le nom de Vicariat de GROUARD.

Situé, par conséquent, au sud de l'immense vicariat du Mackenzie, celui dont nous voulons parler se trouve au nord des beaux diocèses qui se partagent la moitié sud de la province civile d'ALBERTA, dont le vicariat de GROUARD occupe la partie nord-ouest, en laissant une lisière, à l'est, au vicariat du Mackenzie.

Ainsi placé entre les diocèses du sud dont le développement fut plus rapide et les rudes missions des Glaces Polaires, ce vicariat de GROUARD, ainsi que ceux du Keewatin et de Prince-Rupert, qui sont en pareille situation par rapport à d'autres provinces et à d'autres missions nordiques, est resté jusqu'à présent peu connu.

Il mérite pourtant de l'être. Et, si les pages que l'on présente atteignent réellement leur but, le lecteur sera sans doute convaincu que le vicariat de GROUARD est une perle, et même, si prétentieux que ce qualificatif puisse paraître - nous prions d'ailleurs nos honorables voisins de nous en excuser et de n'y voir aucun sentiment de moindre estime, soit pour eux, soit à l'égard de leurs admirables missions - la perle des vicariats du CANADA et de l'Amérique du Nord.

~~Voilà, comme on voit, un vicariat qui n'est pas seulement une perle, mais une perle de première importance.~~
~~Il est, en effet, le seul vicariat du Canada qui soit situé dans la région arctique.~~

A qui voudrait s'en faire dès maintenant une idée, nous présenterons les réflexions suivantes.

Une perle n'est pas une montagne, ni même un rocher : c'est une chose plutôt petite, mais très belle et de très grande valeur.

Or voilà bien ce qu'est, par comparaison avec tous les autres, le vicariat de GROUARD.

Un simple regard sur une carte géographique suffit pour voir qu'il est le plus petit de tous; d'autre part les chiffres sont là pour l'attester. Les voici, en milles carrés et en kilomètres carrés :

BAIE D'HUDSON	984.556	milles carrés,	soit	2.550.000	kilom.carrés;		
MACKENZIE ...	579.115	---	---	1.500.000	--	--	
PRINCE RUPERT	242.085	---	---	627.000	--	--	
LABRADOR	217.127	---	---	563.000	--	--	
KEENWATIN	212.355	---	---	550.000	--	--	
WHITEHORSE...	193.089	---	---	500.000	--	--	
BAIE JAMES ..	173.741	---	---	450.000	--	--	
GROUARD	86.720	----	---	224.600	--	--	(1)

Le plus petit des vicariats par son étendue - petitesse d'ailleurs toute relative, puisque, dans ses limites réduites d'aujourd'hui, il est encore aussi grand que la moitié de la France, plus grand que les deux tiers de l'Italie et presque exactement de la grandeur de l'Angleterre et de l'Ecosse réunies - le vicariat de GROUARD est en même temps le plus riche par la population, soit totale, soit catholique :

1) Ces chiffres, sauf le dernier, sont donnés d'après le supplément à la revue oblate POLE ET TROPIQUES, du 1er juillet 1950. Si officiels qu'ils soient, ils paraissent n'être qu'approximatifs. Celui de GROUARD a été calculé avec toute l'exactitude possible sur les cartes les plus récentes. - Les chiffres de la population vont être donnés d'après la même source, rectifiée en ce qui concerne GROUARD.

GROUARD	63.139	habitants, dont	25.733	catholiques ;
PRINCE RUPERT	44.758	----	--	7.683 ---
KEEWATIN	29.305	----	--	10.954 ---
MACKENZIE	15.659	----	--	8.202 ---
LABRADOR	11.764	----	--	2.330 ---
BAIE D'HUDSON	8.088	----	--	1.113 ---
WHITMORSE ...	7.943	----	--	2.117 ---
BAIE JAMES ...	7.637	----	--	1.625 ---

Sous son nom actuel, le vicariat de GROUARD est l'un des plus jeunes, puisqu'il ne date que de 1927; mais l'histoire du pays compris dans ses limites remonte considérablement plus haut, et, dans sa trame, elle contient de si beaux faits et présente tant de vertu et même d'héroïsme qu'elle est digne, assurément, d'être aussi comparée à la perle.

Si, d'autre part, la chrétienté qui constitue le vicariat de GROUARD est déjà vieille par son histoire, elle n'en paraît pas moins toute jeune par l'exubérance de sa vie. Il suffit, pour le constater, de la voir à l'oeuvre, se couvrant de plus en plus d'églises, ~~édifiant des églises, des écoles, des hôpitaux ou des hospices~~ d'écoles, d'hôpitaux ou d'hospices, et organisant toutes les oeuvres de zèle et d'apostolat capables de sanctifier les âmes. Si bien que, plus on l'étudie, plus le vicariat de GROUARD apparaît comme une perle, une perle vivante et vigoureuse et d'un avenir très prometteur.

Au surplus, le vicariat de GROUARD possède dans la variété de sa population un attrait difficilement surpassable.

Les premiers missionnaires y furent attirés par le désir de gagner à Jésus-Christ les Indiens et les Métis, seuls habitants alors de ces contrées, à part les commerçants, peu nombreux, de race blanche, venus pour s'enrichir des fourrures, qu'ils achetaient à bas prix. Les descendants de cette population primitive forment aujourd'hui moins du dixième de la population totale du vicariat,

soit près de 6.000 âmes, appartenant surtout aux tribus des Cris, des Castors, des Esclaves et des Montagnais, avec quelques individus, fortement métissés, des vieilles nations iroquoise, sauteuse et assiniboine.

Ce tout petit nombre de la population primitive ou indigène dans un aussi vaste pays appelait naturellement une part du surcroît des populations étrangères, principalement d'origine européenne, et c'est par leur arrivée, depuis 1900, que s'est réellement peuplée une grande partie du territoire du vicariat de GROUARD, y formant une vraie mosaïque de races et de langues.

Dans cette variété, un groupe nombreux et compact s'est constitué, surtout entre le Petit Lac des Esclaves et la rivière la Paix, dont la langue est le doux parler de France.

Les colons d'autres origines se sont dispersés çà et là, ayant pour lien la langue anglaise, chaque petit groupe conservant en outre plus ou moins longtemps sa propre langue.

Ainsi la variété de cette population semble-t-elle exiger un livre en trois parties,

dont la première, ayant pour objet les tribus primitives et les missions, anciennes ou récentes, qui s'occupent d'elles, sera naturellement intitulée : Parmi les Nations Indiennes;

la seconde, traitant de la région où l'on parle français, aura pour titre : Paroisses et Missions françaises;

et la troisième, esquissant l'histoire des paroisses et missions de toute origine et de toute langue, sera désignée par ces mots : Dans la variété des peuples.

Nous avons mis en exergue ce mot du Cantique des cantiques, traduit librement : Posuerunt DE custodem, Ils M'ont établie leur Reine.

C'est une allusion à la statue de l'Immaculée, qui domine l'actuel évêché du vicariat de GROUARD, transporté depuis quelques années à la petite ville, plus centrale, de McLennan. Comment, en effet, ne pas voir en ce fait une proclamation de la royauté de Marie sur tout le pays de la rivière la Paix, royauté de bienfaisance et d'amour maternel qu'Elle y exerça dès les temps les plus reculés que l'histoire nous fasse connaître? Par cette exaltation de la statue de la Vierge l'histoire d'aujourd'hui rejoint celle du passé où des commerçants choisissaient Sainte Marie pour titulaire de leur poste principal, établi à la traverse de la rivière la Paix, où s'élève maintenant la ville de Peace River.

Il était donc juste de reconnaître, dès le seuil de cette histoire, le cachet tout marial dont elle paraît empreinte d'un bout à l'autre, dans le temps comme dans l'espace, ~~manifestant la protection de la Reine du ciel, de préférence sous son titre d'Immaculée dans la partie sud du vicariat, et sous le signe de sa glorieuse Assomption dans sa partie nord.~~

A MARIE aussi l'auteur de ces pages veut, par ces mots du Cantique, dédier son modeste travail.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Le pays.

On ne finit plus d'en apprendre sur cet immense CANADA dédaigneusement qualifié par Voltaire de "quelques arpents de neige"! Et si l'on voulait réunir tout ce qui s'est écrit sur ses richesses et ses beautés, ce ne serait pas un livre qu'on aurait à composer, mais une bibliothèque. (1)

Dans cette bibliothèque, alors que nombreux seraient les livres parlant du Mackenzie ou des plaines du sud de l'Alberta, très peu conduiraient leurs lecteurs sur les rives du Petit Lac des Esclaves et de la rivière la Paix.

Il en existe toutefois, du moins qui ont quelques chapitres consacrés à ces régions.

Parmi les ouvrages déjà anciens, nous citerons une sorte d'autobiographie de Mgr FARAUD, intitulée : Dix-huit ans parmi les Sauvages, oeuvre de M. Fernand-Michel, petit-cousin de l'évêque. Deux chapitres (24 et 25) racontent les voyages du missionnaire à la rivière la Paix. (2e édition, 1870, Ruffet et Cie, successeurs de Périsset, Paris.)

Nous avons aussi deux Vies du Père Lacombe, l'une en anglais, par Miss Katherine Hughes, sous le titre : Father Lacombe, The Black Robe Voyageur; l'autre en français, par une Soeur de la Providence, de Montréal (Soeur Marie-Olive), ayant pour titre : Le Père Lacombe, L'homme au bon coeur. L'une et l'autre donne de précieux détails sur trois voyages du Père Lacombe au Petit Lac des Esclaves et à la rivière la Paix. (2)

1) Il nous plaît de citer ici deux livres généraux sur le Canada : CANADA, XXe siècle, Aujourd'hui, Demain, par Francisque Gay, Ambassadeur de France. Paru aux éditions Bloud et Gay, en 1949. LE CANADA, par Jean Bruchesi. Edition Fernand Nathan. Collection : "Merveilles de la France et du Monde". Réédition, 1954.

2) Une nouvelle Vie du Père Lacombe vient d'être publiée par le R.P. E. Breton, O. I. I., sous le titre : Le Grand Chef des Prairies. Elle est délicieuse, mais moins complète que les précédentes, elle ne conduit pas son héros à la rivière la ~~Rivière~~ Paix qu'en des pages trop courtes. pp. 63. 121. 201-205.

Voici en outre un petit volume récent, qui fit sensation lorsqu'il parut (en 1926, à Paris), livre d'un journaliste à la plume alerte, d'un romancier-voyageur, qui s'était déjà fait connaître par des écrits sur les mers australes et les pays du Grand Nord, notamment : Le grand silence blanc et La bête errante. Envoyé par le gouvernement français pour décorer de la légion d'honneur le vénérable patriarche des missions qu'était Mgr GROUARD, Frédéric Rouquette - c'est le nom de l'auteur - écrivit alors L'Epopée Blanche, série de buettes délicieuses, où l'enfant de Montpellier manifeste à la fois l'éclat d'une imagination toute méridionale et la délicatesse d'un coeur profondément chrétien.

On en lira volontiers quelques lignes dès maintenant.

D'Edmonton à Enilda, quinze heures en tortillard à travers la plaine glacée.

A Enilda, le traîneau, au petit matin, par quarante degrés au-dessous de zéro - c'était le 13 mars 1925 -. Les grelots tintent, effarant les lièvres polaires, aux longues oreilles pointues. La caravane met trois taches sur la neige; il y a avec moi le juge Dubuc, le député Giroux, Paul Jenvrin, agent consulaire de France, l'Honorable M. Hunt, représentant Sa Majesté Britannique, l'ami Romanet, un Français de France.....

Il y a aussi ma femme, qui disparaît sous les chandails et les toisons de bêtes...

Tout va bien jusqu'au petit lac des Esclaves. Mais dès que le traîneau s'engage sur le lac, le blizzard nous happe.

Un ~~xxx~~ beau froid, en vérité!

Là-bas, sur la colline, dominant la plaine où le lac est couché, la mission Saint-Bernard, domaine de Mgr Grouard. Elle paraît toute proche, mais combien lointaine.

Enfin, nous arrivons.

Le vénérable prélat - il a quatre-vingt-cinq ans - nous attend. Ses collaborateurs l'entourent, et les métis et les Indiens.

Quelle simplicité, quelle douce émotion! Combien paraissent vaines à cette heure les querelles politiques et mesquines les colères des hommes.

Qui est Mgr Grouard?

Mgr Grouard, évêque d'Ibora, est la pure incarnation du génie de la France; il est pétri de ce limon de la terre gauloise qui a vu naître les Bernard et les Vincent de Paul et les héros qui sont partis pour donner à leur patrie le prestige des grandes nations, les d'Iberville, les Marquette, les Francis Garnier, les de Foucauld.

Il n'est pas de ceux qui passent pour conquérir à la pointe de l'épée, dans le pillage et dans le sang, un empire provisoire, mais il est de ces pionniers qui donnent leur coeur à la cause qu'ils servent, nobles, désintéressés, bâtisseurs d'avenir.

Il a, comme saint Paul, beaucoup travaillé de ses mains; comme l'Angelico, il a mis toutes les splendeurs de son âme en des fresques naïves.

Mes mains tremblaient tandis que j'accrochais la croix sur la robe violette. Mais il me semblait que, dépassant ma fonction, et saluant la vérité, c'étaient tous ceux qui ont fait de leur vie un sacrifice quotidien, que je décorais sur la poitrine d'un seul.

Et maintenant la cérémonie est terminée. Dans le palais épiscopal, nous sommes comme des petits enfants autour d'un patriarche, écoutant sa parole de miel, tandis que dehors la bourrasque fait rage, démon qui ne peut rien contre la Maison du Seigneur, et que la neige tombe, blanche comme l'âme de ces fils de France qui, sous le signe de la Vierge, se sont faits les serviteurs de Marie, pureté première et consolatrice du monde. (p.18-19)

Ce beau livre de Rouquette est plus fait pour charmer l'âme que pour enseigner l'histoire ou la géographie.

Plus instructif, de beaucoup, est celui de Mgr Grouard lui-même, modestement intitulé : Souvenirs de mes soixante ans d'apostolat dans l'Athabaska-Mackenzie (publié d'abord par ~~l'éditeur~~ le journal La Liberté, à Winnipeg, Canada, puis par l'Oeuvre Apostolique de M.I., à Lyon, France). Bien que la très grande partie du récit se déroule au Mackenzie, ce livre contient ~~environ~~ une soixantaine de pages qui se réfèrent à la contrée destinée à recevoir le nom du vénérable auteur.

qui ne connaît, en outre, les livres du Père Duchaussois : Aux Glaces Polaires, Apôtres Inconnus, Femmes héroïques? Dans le premier, deux chapitres concernent le pays dont nous parlons : l'un parlant des Castors (XI), l'autre des Cris (XVII). Dans ce dernier ~~chapitre~~, l'auteur s'exprime ainsi : "Ce chapitre n'a d'autre dessein que de faire entrevoir la perspective que le présent ouvrage doit, avec regret, laisser inexplorée. Puisse un livre plus grand et plus beau sauver un jour de l'oubli les années d'apostolat remplies par quelques prêtres séculiers d'abord, par des légions d'oblats de Marie Immaculée ensuite, et par les religieuses, leurs auxiliaires, dans les tribus de la nation sauvage la plus populeuse, la plus répandue, et, à certains égards, la plus attachante du Nord-Ouest : la nation des Cris..." Il faudrait la plume du Père Duchaussois pour écrire ce livre "plus beau", et la mort, hélas! l'a brisée. Puissent du moins les faits intéresser par eux-mêmes.

Après cette énumération, du reste incomplète, des trop rares livres en français qui parlent de la rivière la Paix, nous n'en mentionnerons que deux en anglais. Le premier est d'un auteur anglais, le lieutenant-général Sir William Francis Butler, racontant un voyage d'exploration à travers la région de l'ancien vicariat d'Athabaska, devenu celui de Grouard; il est intitulé : The Wild North Land, The story of a winter journey with dogs across Northern North America. (Toronto, 1924). Ce voyage eut lieu en 1872-73, lorsque le Père Tissier, O.M.I., était de résidence au Fort Dunvegan, mission de Saint-Charles.

Le second ouvrage, mille fois plus riche de renseignements utiles pour l'histoire du vicariat de Grouard, a pour titre : THE LAND OF TWELVE FOOT DAVIS, A History of the Peace River Country, by James G. MacGregor (Edmonton, 1952). Nous lui emprunterons beaucoup, spécialement pour l'histoire primitive du pays.

+

Entrons maintenant dans le pays de la rivière la Paix, ou rendons-nous-y si nous en sommes loin.

Le visiteur ou le missionnaire qui veut y aller de Québec, des Trois-Rivières ou de Montréal doit se diriger vers l'ouest, dépasser Ottawa, la capitale fédérale, l'Ontario et ses grands lacs, le Manitoba qu'on nommait jadis Rivière-Rouge, la Saskatchewan aux moissons ~~à~~ dorées, pour arriver enfin dans l'Alberta, que séparent de l'Océan Pacifique les Montagnes Rocheuses, dans lesquelles se logent et la Colombie Britannique, autrefois connue sous le nom de Nouvelle Calédonie, et le Youkon aux gisements d'or.

Du centre de l'Alberta, illustré par le Père Lacombe et Mgr Grandin, et de sa capitale, Edmonton, nous nous dirigeons légèrement vers le nord-ouest, en direction précisément de l'angle nord-ouest du vicariat de Grouard, pour suivre une ligne à vol d'oiseau ou d'avion qui nous ferait voir, un peu à notre gauche, GROUARD, McLENNAN et Peace River, avec terminus au Lac des Foins; nous cou-
ainsi
perions ^{le} Petit Lac des Esclaves presque à son extrémité orientale et la rivière la Paix à peu près à la moitié de son parcours entre les limites est et ouest du vicariat.

Veut-on quelques précisions ~~enrichir~~ de plus?

Après avoir éclairé Paris et Londres le soleil, dans sa course vertigineuse, met un peu plus de sept heures à parvenir au vicariat de Grouard et huit heures avant d'en sortir, à l'ouest. En d'autres termes, le vicariat de Grouard est situé entre le 113e et le 120e degrés de longitude ouest, à partir du méridien de ~~Greenwich~~
Greenwich et Lourdes. (1)

1) Toutes les horloges du vicariat de Grouard doivent donc être de 7 heures en retard de Paris et de Londres. En fait, le méridien horaire changeant au 105° et le vicariat de commençant qu'au 113°, toutes les horloges y sont d'au moins 32 minutes en avant sur le soleil. Grouard l'est de 44 minutes; McLennan de 47; Peace River de 49; Spirit River et Grande Prairie de 55. Il fut même un temps où le vicariat comprenait des villes ou villages en avant de plus d'une heure : Dawson Creek, 61 minutes; Fort St-John, 63, Hudson Hope 67.

Du nord au sud, le vicariat s'étend sur cinq degrés de latitude nord, du 55e au 60e, se trouvant plus au nord que l'Irlande, la France et la Belgique, et Grouard étant à peu ~~peu~~ près à la même latitude que Glasgow, en Ecosse, New-Castle, en Angleterre, Copenhague, au Danemark et Moscou en Russie.

Qui désire savoir les noms des diocèses dont le vicariat de Grouard est entouré saura que son voisin, au sud, est Saint-Paul, détaché, en 1948, de l'archidiocèse d'Edmonton, dont il est, avec Grouard, l'un des suffragants; ses voisins, à l'ouest, sont Prince-Rupert et Whitehorse, qui reçurent de lui et se partagèrent, en 1944, le riche district nommé Bloc de la rivière la Paix, où ~~peu~~ l'on voit les villes de Dawson Creek et de Fort Saint-John, attribuées à Prince Rupert, tandis que Whitehorse ne s'est guère enrichi que du Fort Nelson; au nord et à l'est, un unique voisin, ~~peu~~ le vicariat de Mackenzie, qui s'est agrandi passablement, en 1927, en recevant du Saint Siège tout le district de l'Athabaska proprement dit, avec ses belles missions de la Nativité et de Notre-Dame des Sept-Douleurs, sur le lac Athabaska même, et celle de McMurray, sur la rivière du même nom. Ce fut précisément la cession de ce district au vicariat de Mackenzie qui, en obligeant Rome à changer le nom du vicariat d'Athabaska, lui fit donner celui de GROUARD.

Voilà le vicariat de Grouard parfaitement délimité dans ses frontières actuelles, beaucoup diminué de son ancienne étendue, mais encore assez vaste pour former un grand diocèse, puisque, ainsi qu'on le disait plus haut, il couvrirait encore l'Angleterre et l'Ecosse réunies ou la moitié de la France.

Si l'on regarde maintenant le vicariat de Grouard sur une carte géographique, on y distinguera facilement trois parties, orientées d'ouest en est, selon la pente générale du terrain.

C'est même du sud-ouest au nord-est qu'il faut examiner la carte pour la mieux comprendre.

Ainsi l'on remarquera, dans l'angle sud-est, le Petit Lac des Esclaves, avec une demi couronne d'autres lacs, de moindres dimensions, depuis le lac Esturgeon, à l'ouest, jusqu'au lac Kitow ou Colling (celui qui Appelle), à l'est, en passant par le lac Kimiwan, de McLennan, le lac Poisson Blanc ou Atikameg ou Whitefish, situé au nord de Grouard, et ceux du Wabaska, Nord et Sud. Sont encore à noter les lacs La Truite (Trout Lake) et Chipewyan ou Montagnais, visités du Wabaska, qui achèvent de remplir l'angle sud-est du vicariat de Grouard.

A part la lisière de terrain où passent la ligne du chemin de fer et la route principale, c'est là une région de forêts infinies, peuplée surtout d'Indiens Cris et de Métis Cris, contrée de vraies missions, d'où la traîne à chiens n'a pas encore totalement disparu, bien que les automobiles et les camions y circulent, par des routes encore primitives, et que les avions la survolent, ayant les lacs pour se poser.

Qu'on note bien la restriction placée au début de la phrase précédente : A part la lisière de terrain où passent la ligne ~~du~~ du chemin de fer et la route principale. Car cette lisière, qu'on ~~la~~ la prenne à partir d'Athabasca (l'ancien Athabaska-Landing), ou de Hondo, par où l'on entre actuellement dans le vicariat, cette lisière, tout en conservant les Métis et les Indiens, est davantage peuplée de blancs, devant lesquels la forêt s'ouvre pour laisser sa place au blé, tandis que naissent et grandissent villages et villes.

C'est dans cette lisière que nous voyons et Grouard et McLennan, l'ancien et le nouveau siège de l'évêché, ainsi que High Prairie et combien d'autres.

La deuxième partie du territoire du vicariat de Grouard, à considérer aussi de l'angle sud-ouest à l'angle nord-est, comprend une large bande de terrain, où coule la rivière la Paix avec ses nombreux affluents. Plusieurs de ces derniers descendent des Montagnes Rocheuses; la rivière la Paix, née de la jonction des rivières ~~Àr~~ Parsnip et Finlay au-delà de la première chaîne de ces montagnes, s'est ouvert un passage à travers, pour continuer sa course, après ce coup de force, entre des rives profondes souvent de cinq à ~~se~~ sept cents pieds (soit de 150 à 200 mètres) et même davantage. Ces rives, ici se rapprochant, là s'écartant, laissent au niveau du courant des terrains d'une extrême fertilité et forment des mamelons, des pics, des collines et des ravins d'un pittoresque et d'une variété sans limites. Sa longueur totale est d'environ 925 milles (ou 1.440 kilomètres). Elle déborde le vicariat de Grouard par ses deux extrémités, doublant presque, d'ailleurs, par ses mille circuits, la ~~longueur~~ longueur qu'elle aurait en ligne droite.

Ses principaux affluents lui ressemblent, soit pour la sinuosité de leur cours, soit pour la profondeur de leurs lits. Nous en nommons quelques-uns, soit en raison de leur importance propre, soit pour préparer notre récit. Ainsi, à rive droite, nous avons la rivière Boucane, vieux mot français, comme on le sait, qui veut dire ~~fumée~~ fumée; les Anglais la nomment Smoky, qui en est la traduction en leur langue, et c'est le nom que lui avaient donné les Cris autrefois : Kaskabatterwin, par suite d'un phénomène qui n'est pas encore très bien expliqué. Les deux branches de cette rivière réunies et leurs multiples affluents forment un cours d'eau considérable, offrant aux regards du voyageur des spectacles grandioses. Cette rivière, la petite Boucane, a englouti dans ses eaux deux Frères Oblats, les Frères Auguste Welsch et Joseph Nicolas, noyés le 30 juin 1910.

A 2 milles plus bas que la rivière Boucane, la rivière de Coeur débouche à son tour dans la rivière la Paix. Cette rivière de Coeur, dite aussi Harmon River, descend des très faibles hauteurs qui séparent le Petit Lac des Esclaves de la rivière la Paix, tandis que du versant opposé descend une autre rivière de Coeur dans le même petit lac des Esclaves.

Les embouchures des rivières Boucane et de Coeur dans la rivière la paix y produisent ces fourches dont parlent les récits imagés des vieux voyageurs canadiens des compagnies commerciales.

Un peu plus loin - soit à 90 ou 100 milles (de 145 à 160 km.) - la rivière la Paix reçoit, à rive gauche, la rivière Bataille, qui ne porte que son nom français et son nom cris, ce dernier étant Notinikewin, devenu pour les Anglais Notikewin. Cette rivière à trois branches aura sans doute fait batailler les voyageurs pour mériter son nom, ou, non moins vraisemblablement, elle aura été le site de réelles batailles. A son embouchure dans la rivière la Paix il y eut longtemps un poste de commerce, où les missionnaires exercèrent maintes fois leur ministère. Récentement une ville est née sur ses bords, honorée du nom du premier ministre de l'Alberta, Manning; elle se développe à la façon d'un champignon.

Donnons une mention à la Keg River (rivière au Baril), à cause d'une mission établie sur ~~son cours~~ son cours et visitée depuis longtemps par les missionnaires du Fort Vermillon. La Compagnie de la Baie d'Hudson avait là un poste de commerce, et le nom de la rivière garde apparemment le souvenir de quelque baril de rhum dont l'histoire est oubliée.

Des collines d'où sort la rivière au Baril naît une autre rivière, beaucoup plus longue, qui, toujours à rive gauche, va se jeter dans la rivière la Paix tout justement au Vermillon. Son nom actuel est rivière à l'Aviron ou Paddle River; mais son premier nom fut rivière

Boyer ou à Boyer, comme on disait aussi, de même que rivière à la Paix. Nous ferons bientôt connaissance avec ce Boyer, un excellent Canadien français. Quant à la rivière de ce nom, elle nous inté-
 resse ^{doublément} ~~triplement~~, du fait que ^{deux} ~~trois~~ missions sont établies sur ses
 bords, l'une à Paddle Prairie, colonie de Métis; une autre à El eské,
 d'Indiens Castors, ~~et les deux autres à~~
~~El eské et à~~

Parvenus au Vermillon, qui, dès les origines de l'histoire en ces contrées, fut un centre de particulière importance, nous pouvons admirer dans la rivière la Paix un cours d'eau puissant et majestueux. Entre les deux missions établies sur ses rives, le Vermillon-sud et le Vermillon-nord, ou Saint-Henri et Saint-Louis, la rivière la Paix est large de deux milles, c'est-à-dire un peu plus de trois kilomètres. Et elle continue sa course dans cette splendeur, entre des rives abaissées presque au niveau de l'eau, au point de permettre des inondations.

Plus loin, à rive droite, elle se grossit encore de la rivière Wabaska (ou Wabiskaw, comme on ~~l'~~ lit sur les cartes), d'un nom qui dénote la blancheur, car le mot cris wabiskaw signifie "il est blanc". Cette rivière, très longue, s'en va chercher jusqu'au sud-est du vicariat les eaux des lacs du même nom, pour les déverser dans la rivière la Paix.

Apparemment elle ne réussit pas à en blanchir les eaux, ou bien ce n'est que pour peu de temps, car après elle lui arrive, encore à rive droite, la Petite Rivière Rouge, qui va revenir très tôt dans notre récit.

Entre ces deux dernières rivières que nous venons de nommer, la navigation se trouve interrompue sur la rivière la Paix par des chutes ou des rapides, produits par un abaissement de niveau d'une trentaine ou quarantaine de pieds dans le lit de la rivière, soit
 de 9 à 12 mètres.

Plus loin encore, beaucoup plus loin que la petite rivière Rouge, dans une région déserte et située au-delà des limites actuelles du vicariat de Grouard, entre le 113° et le 112°, se trouve la célèbre Pointe à la Paix, où fut conclue entre les diverses tribus indiennes une paix qui n'a jamais été violée depuis lors, à une date que l'on croit pouvoir fixer vers 1782. C'est depuis ce traité de paix que la grande rivière dont nous parlons porte son nom de rivière la Paix, car auparavant, dit-on, elle était appelée rivière des Castors, du nom des Indiens qui étaient les plus nombreux sur ses bords.

Peu après cet endroit elle se divise en plusieurs branches, dont deux principales, pour unir ses eaux, par l'une, au lac Athabaska et, par l'autre, à la rivière des Esclaves, qui est le prolongement de la rivière Athabaska, unissant le lac de ce nom au Grand Lac des Esclaves, d'où sort le colossal fleuve Mackenzie.

Dans le large ruban parcouru par la rivière la Paix, malgré la forêt, qui en occupe les plus vastes espèces, on trouve de grandes et de petites prairies. A ceux qui vivent dans des pays cultivés et subdivisés en petites propriétés, comme en France, par exemple, ce terme peut donner le change. Il s'agit ici de terrains considérables où manque la forêt proprement dite. Ainsi nous avons la Grande Prairie, aussi étendue qu'une entière province de la vieille France, sinon plus, que la Bretagne, par exemple, ou la Normandie; nous avons la Petite Prairie, qui comprend plusieurs paroisses, ici-même.

Dans l'angle nord-ouest du vicariat, qui nous reste à parcourir, la forêt ne laisse de place qu'à de fort petites prairies, relativement parlant, et fort jolies aussi.

Nous pouvons atteindre cette contrée par une large et bonne route, qui relie Edmonton au Grand Lac des Esclaves, et sur laquelle circulent, à longueur de jour et de nuit, d'immenses voitures de transport,

et de grandes autobus à service régulier. Cette route porte le nom de Mackenzie Highway; d'Edmonton à Lower Hay River, son terminus, elle est longue de 735 milles. La ville de Peace River, où elle franchit la rivière la Paix, la partage en deux tronçons : de Peace River à Edmonton, 532 milles, avec service d'autobus tous les jours de la semaine, dans chaque sens; puis de Peace River à Lower Hay, 403 milles, avec service d'autobus, aller et retour, trois fois par semaine; un embranchement permet un service également régulier, et indépendant, pour le Fort Vermillon, trois fois aussi la semaine, lequel a commencé, au début de cette année 1955, avec le courrier postal (il fonctionnait depuis peu, sans le courrier).

Rendons-nous seulement, sur la route du Mackenzie, jusqu'à Upper Hay River, soit la partie moyenne de la rivière au Foin, à 244 milles, ou 390 kilom. de Peace River. Une mission y est établie, sous le patronage de saint Edouard.

La belle rivière au Foin s'étale à nos pieds, de largeur modérée, comme une rivière de France, la Loire ou le Rhône, par exemple.

En cet endroit, elle reçoit, à rive droite, un affluent que les cartes nous présentent comme la rivière des Méandres, Meander River, nom très justifié, naturellement, mais combien moins expressif que celui donné par les anciens voyageurs, la rivière du lac du diable, d'un petit lac d'où elle sort. Ce nom leur rappelait les innombrables paires de mocassins hachées par les arêtes vives des pierres sur lesquelles il leur fallait marcher, car le sol, en cette région est très rocailleux.

En remontant le cours de la rivière au Foin, nous rencontrons, à rive droite encore, une autre rivière digne de mention, la Chinchaga, très longue et plus errante qu'aucune autre.

Plus haut, ce sera la rivière au Fusil, Gun River, la Sousa des Indiens. Ce sont les bords de cette petite rivière qui ont été

choisis pour la grande mission de Notre-Dame de l'Assomption, en raison du terrain, le plus ~~par~~ apte de toute la contrée à la ~~culture~~ culture sur une grande étendue.

La rivière au Fusil se jette dans la rivière au Foin tout près du lac au Foin.

En nommant ce lac on ne sait trop s'il faut le mettre au singulier ou au pluriel. Les Anglais n'hésitent pas et disent : Hay Lakes, les lacs à foin. En réalité l'on voit, dans cette contrée, au moins deux lacs principaux, qui, sans doute, sont bien délimités à certaines périodes, et à l'eau haute, ne font plus qu'un seul lac. Il y a, en effet, le Zama Lake et le Hay Lake. Nous sommes là en plein centre de population esclave-castor, car les deux tribus se sont beaucoup mêlées, sans parler d'un petit nombre de métis Cris. Autour de ces lacs se trouvent les principaux camps ou villages, ceux d'Amber, de Tchou Kalé, de Kotcho, de Big Paul, de Germain, de Tallé. Des commerçants sont établis à l'entrée de ces lacs, des deux côtés de la rivière au Foin, ce qui a occasionné l'établissement de deux petites missions, Saint-Etienne et Saint-François d'Assise. En passant d'un côté à l'autre de la rivière, l'été dernier s'est noyé, hélas! le tout jeune, très zélé et très aimé Père Giosuè Berbenni. Son corps repose à la mission N.D. de l'Assomption. Sur sa tombe, prématurément creusée, nous arrêterons notre course, espérant qu'il en surgira d'innombrables fruits de vie surnaturelle.

P R E M I E R E P A R T I E

P A R M I L E S N A T I O N S I N D I E N N E S

Missions Indiennes et Métisses.

Evangelizare pauperibus misit Me
ex omni tribu, et lingua et populo et natione.

Luc. 4,18; Apoc. 5,9.

Il m'a envoyé évangéliser les pauvres
de toute tribu et langue et peuple et nation.

.....

Les missions auprès des infidèles
et des non catholiques
sont comptées parmi les fins
de notre Société.

Ces missions seront estimées au plus haut point
dans notre Société,
comme très aptes à procurer
la gloire de Dieu,
l'honneur de notre Institut
et le bien spirituel des missionnaires eux-mêmes.

Constitutions et Règles, art.37 et 38.

CHAPITRE PREMIER

Les temps primitifs et les premiers établissements de Blancs jusqu'à 1806.

Les hommes s'agitent
et la Vierge MARIE
commence
à se préparer un royaume
à la rivière la Paix.

Lorsque les premiers Blancs pénétrèrent dans le pays de la rivière la Paix ils s'enquirent naturellement de l'histoire du peuple qui l'habitait. Le peu qu'ils purent apprendre s'est transmis, soit par les écrits des explorateurs, soit par les traditions orales des employés des Forts de commerce, recueillies par les missionnaires.

Le tout se réduit à deux faits qui méritent créance, le reste n'étant visiblement que légende.

+

Le souvenir ~~le plus~~ le plus ancien est celui d'une bataille qui eut lieu entre gens d'une même tribu, ou qui, du moins, campaient ensemble. Le Père Tissier, O.M.I., (1) l'un de ceux qui le reçurent de Jean-Baptiste Lafleur et de Louis Bourassa, au Fort Dunvegan, l'a mis par écrit dans ses mémoires, le rattachant à la visite que le Père Lacombe lui fit en 1870.

" Le chemin, dit-il, que le Révérend Père Lacombe prit pour s'en retourner (de Dunvegan au Petit Lac des Esclaves) fut par le côté nord de la rivière la Paix, c'est-à-dire par la prairie qui s'étend jusqu'à la ~~rix~~ traverse de la rivière la Paix.

1) Toutes les fois que nous parlerons d'un prêtre en lui donnant le titre de Père, il s'agira d'un Oblat de Marie Immaculée, sans que nous y accolions les lettres O.M.I., à moins d'indications contraires. Pour un prêtre séculier nous dirons l'abbé. - S'il est question d'un frère, ce sera aussi un Oblat de M.I., même sans l'addition des lettres O.M.I.

A peu près à une vingtaine de milles de Dunvegan, non loin de la rivière Brûlée (Little Burnt River), le R.P. Lacombe passa près d'une butte - la butte à Cadotte - devenue célèbre à cause d'une bataille ou peut-être d'une guerre qui s'est livrée là et dans les environs à la suite d'un petit incident qui échauffa les esprits. Un certain nombre d'Indiens, de la tribu des Castors, étaient à jouer au jeu de main, jeu favori dans ces contrées, lorsqu'un chien de chasse, entrant dans la loge où étaient les joueurs et, poussé par son instinct, arrosa un carquois de flèches placé à sa portée - c'était avant l'introduction des fusils dans le pays. L'homme à qui appartenait le carquois en fut tellement irrité que, saisissant ses flèches, il transperça le pauvre animal. De son côté, le possesseur du chien entra dans une violente colère et voulut tuer celui qui venait de lui tuer son chien. Les parents et amis des deux hommes se passionnèrent pour défendre leur cause et il s'en suivit une guerre d'extermination. Heureusement quelques hommes sages conseillèrent aux uns d'aller au Fort Vermillon (c'est-à-dire à l'endroit où devait exister plus tard le Fort Vermillon) où ils avaient des parents, et aux autres de lever le camp du côté des Montagnes Rocheuses, parce qu'en ce temps-là les Castors étaient en guerre avec les Cris. Or le parti qui alla aux Montagnes Rocheuses se décida à aller trouver les Pieds-Noirs pour faire alliance avec eux et forma ainsi la tribu des Sarcis, sortis des gens des Castors et non de la tribu des Montagnais comme on l'a prétendu".

Tel est le récit du Père Tissier. On peut remarquer qu'il ne donne pas l'explication du mot Sarcis. Lafleur et Bourassa la donnaient comme suit : la bande qui avait pris le chemin des Montagnes Rocheuses fut considérée comme chassée du pays des Castors; le mot, entendu par les Indiens, qui ne prononcent pas l'r ni de manière exacte le ch, en firent les sacés, que les Anglais ou Ecossais prononcèrent sarcee, d'où l'on a fait le nom français Sarcis. (1)

1) Récits de Joseph Lafleur et de Johny Bourassa, fils de ceux qui avaient raconté le fait au Père Tissier. Ces récits, et d'autres, qu'ils avaient entendus de leurs pères, ils les redirent au R.P. Camille Doman, de qui les tient le rédacteur de ces lignes.

Ces Castors devenus Sarcis, ou chassés, demeurent encore dans la région des Pieds-Noirs, (dans le sud de l'Alberta), ayant toujours vécu en bonne entente avec eux. Ils ont maintenant leur Réserve, sont catholiques et prient dans une humble chapelle, devant une belle statue de l'Immaculée.

Ceux dont ils se séparèrent ont leurs descendants près du Fort Vermillon, principalement sur la Réserve d'~~Aïm~~ Eleské. Leur mission est placée sous le patronage de sainte Bernadette, la voyante de Lourdes, et ils possèdent une grotte de Lourdes, originale autant que jolie, qui est devenue le grand lieu de pèlerinage des Indiens, Métis et Blancs de tout le nord du vicariat de Grouard, depuis le lac au Foin jusqu'à la Petite Rivière Rouge et au-delà.

Remarquons, à propos de ce fait, comment les Castors de la rivière la Paix connaissaient jadis les Pieds-Noirs de la rivière à l'Arc, demeurant à plus de 600 milles de chez eux (soit à près de 1.000 kilomètres), bien qu'ils parlassent une langue tout à fait différente, la leur étant d'origine dénée ou montagnaise, tandis que celle des Pieds-Noirs est de famille algonquine. Ils ont d'ailleurs conservé leur propre langue, et le missionnaire qui leur parlait, il y a quelques années, en langue pied-noire, devait se faire traduire phrase par phrase par un interprète.

Ces Castors de la rivière la Paix connaissaient des sentiers directs pour se rendre chez les Pieds-Noirs, par le Petit Lac des Esclaves, et des sentiers détournés, par les Montagnes Rocheuses. Voilà qui nous ouvre des horizons sur ces tribus que le qualificatif de sauvages, c'est-à-dire habitants des forêts, nous portait à croire ignorants et bornés.

Un second fait proprement historique est celui d'une guerre qui eut lieu, durant plusieurs années apparemment, entre les Cris et les Indiens qui peuplaient autrefois les bords du Petit Lac des Esclaves et de la rivière la Paix.

De cette guerre des souvenirs sont restés en divers écrits et dans plusieurs noms géographiques du pays. Nous avons, en effet, quatre termes significatifs : Petit Lac des Esclaves, rivière Bataille, Pointe à la Paix et rivière la Paix.

Une certaine obscurité, malheureusement, enveloppe le premier des ces noms, mais les deux explications qui en sont données aboutissent également à un souvenir de guerre. Ce nom : lac des Esclaves, dit la première explication, la plus naturelle, et celle que les Indiens Castors donnaient à Alexander Mackenzie au cours de l'hiver 1792-93, viendrait de ce que les premiers habitants du pays étaient de la tribu des Esclaves, très largement répandue alors dans la contrée, comme l'indiquent les noms géographiques : là donc, au Petit Lac des Esclaves; sur la rivière des Esclaves, issue des rivières Athabaska et la Paix, pour leur donner les noms actuels; enfin sur le Grand Lac des Esclaves, pays qu'ils ont pratiquement tous désertés les uns après les autres. Car de nos jours ils sont sur la rivière Mackenzie, la rivière des Liards, la rivière Nelson, le lac au Foin et les forêts que toutes ces eaux environnent. Ce qui indique, ainsi que l'a écrit le R.P. Duchaussois, à la suite de Mgr Grouard, une race plutôt apathique et servile. (Aux Glaces Polaires, Lyon, 1921, ⁷p. 330)

Ces Esclaves, premiers habitants du moins grand des lacs qui portent leur nom (comme du plus grand), en auraient été expulsés par les Cris, non sans combats évidemment. -- La seconde explication du terme suppose comme premiers habitants de cette région des Castors; ils auraient été également chassés par les Cris, lesquels en auraient fait un certain nombre prisonniers, et, par suite, esclaves, d'où

le nom donné au lac sur les bords duquel ils habitaient. De toute façon, par conséquent, le nom ~~à l'origine~~ de lac des Esclaves suppose ~~l'existence~~ le souvenir d'une guerre.

A plus forte raison les trois autres : rivière Bataille, pointe à la Paix et rivière la Paix.

Voici quelle serait l'histoire.

Des Cris (Cristineaux ou Kenistineaux) vivant sur la rivière Saskatchewan et attaqués là par leurs ennemis héréditaires, les Pieds-Noirs, avaient besoin d'espace vers le nord. Sur leurs légers canots ils pouvaient facilement se rendre jusqu'au lac des Esclaves. La guerre durait peut-être depuis longtemps, en simples escarmouches. Avec l'arrivée des Blancs, ils purent se procurer des fusils. Or les Indiens qui demeuraient au lac des Esclaves, qu'ils fussent Esclaves ou autres, ^{ne connaissaient} ~~n'en avaient~~ encore que des arcs et des flèches. Ils furent épouvantés par ces armes qui avaient du tonnerre et la ~~flamme~~ flamme et le bruit. Ils prirent donc la fuite du côté de la rivière des Castors, dont ils suivirent le courant, du côté du nord-est et après l'avoir traversée, pour être protégés par elle. Mais les Cris les poursuivirent. Et sans doute ils les rejoignirent dans la région des rivières qui portent aujourd'hui le nom de Bataille, en cris Notinikewin. Il est difficile de trouver un lieu qui se prête mieux à une guerre d'embuscades. Les Cris, grâce à leurs armes à feu, eurent encore le dessus, et les fuyards, toujours poursuivis, firent des centaines de milles. Enfin ils rencontrèrent des Blancs, venus dans la contrée par la rivière Athabaska. Ils en obtinrent des fusils, et ils purent se retourner contre leurs adversaires. La rencontre dut se produire au lieu nommé maintenant Pointe à la Paix, où, plutôt que de se tuer jusqu'à extermination complète, les deux camps eurent le bon esprit de conclure une paix, qu'ils ont fidèlement gardée depuis, la rivière en recevant elle-même le nom de rivière à la Paix, ou rivière la Paix.

Ce récit correspond fidèlement à celui d'Alexander Mackenzie, dans la narration de son voyage à la Mer de l'Ouest (Journal of a Voyage through the North-West Continent of America. Philadelphie, 1802. Transcrit par J.G. MacGregor, The Land of Twelve-Foot Davis, p.81-82)

Nous avons, du Père Calais, dans un Historique de la mission Saint-Augustin, une version passablement différente, qui apporte néanmoins une autre confirmation de la guerre dont nous parlons, dans le souvenir permanent de l'impression d'épouvante produite sur les Indiens par l'introduction des armes à feu. " La région de la rivière la Paix, écrit le P. Calais, était autrefois le domaine de chasse de la tribu des Castors. Ces Indiens étaient relativement peu nombreux, vivant de la vie nomade. Peu à peu les Cris, suivant la loi générale de l'émigration des peuples, émigration tantôt subite et violente, tantôt lente et pacifique, empiétèrent sur le pays habité par les Castors. Cela ne se fit pas, sans doute, sans quelque résistance de la part des occupants". En note, le P. Calais ajoute : "Il ne paraît pas cependant qu'il y ait eu haine de race entre ces deux tribus, comme entre celles des Cris et des Pieds-Noirs, et probablement aussi entre Castors et Plats-Côtés-de-Chiens, si l'on en juge par un fait qui se reproduit tous les ans. En effet, à chaque printemps, l'imagination de ces pauvres Castors est comme frappée par l'apparition fantastique des Plats-Côtés-de-Chiens, qui sont censés venir les attaquer, et, pouvoir de la crainte, l'être ~~réel~~ réel est devenu un être spirituel qui siffle et qui tire des coups de fusil, sans qu'on puisse l'apercevoir ni l'atteindre. Beaucoup de Cris même, par concomitance, paient le tribut à la même frayeur."

(Historique composé à l'occasion de la visite de la T.Rde Mère Marie-Antoinette, supérieure générale des Soeurs de la Providence, en 1905, et publié dans le Petit Journal de la Providence, 1905, p.557-583.)

La paix établie sur la rivière qui en reçut le nom daterait, d'après Alexander Mackenzie, de l'année 1782.

Grâce à elle les Blancs, ~~comme~~ coureurs des bois, explorateurs et commerçants, purent pénétrer plus facilement dans le pays.

Ils y étaient, du reste, déjà depuis quelques années.

Lorsque ~~lors~~ les célèbres explorateurs La Vérendrye et ses fils, ainsi que leurs successeurs, avaient dû se retirer et laisser le champ libre aux Anglais, en 1755, ceux qui avaient été leurs compagnons ou leurs employés n'avaient pas tous quitté les Pays d'En-Haut, comme on appelait alors le Nord-Ouest canadien. D'autres plutôt étaient venus se joindre à eux, vivant dispersés ou prenant du service auprès des nouveaux maîtres, anglais et protestants.

Par eux, bien qu'ils ne fussent pas tous des modèles de vertu, un peu de morale et de prière allait pénétrer parmi les Indiens, bien avant la venue des missionnaires prêtres. ^{Au nombre} ~~Et~~ des officiers des compagnies commerciales il allait s'en trouver aussi quelques-uns, soit de langue française, soit de langue anglaise, dont l'influence serait considérable et préparerait admirablement les voies à l'Evangile. Il nous est agréable de penser que par ces hommes le culte de Dieu et la prière à Marie commencèrent à exister dans les limites de ce qui est aujourd'hui le vicariat de Grouard.

Peter Pond, Pangman, Cuthbert Grant, Charles Boyer.

Le premier traiteur et explorateur venu dans la région de l'Athabaska fut l'Américain Peter Pond (1740-1807?). Pond parlait au moins le français et une langue indienne en plus de l'anglais, sa langue maternelle; il a laissé sur ses explorations un mémoire écrit en français, dont une partie a été écrite par lui-même. Il se rendit dans l'Athabaska dès 1775; il y résida de 1778 à 1787. Il est certain qu'il avait avec lui des Canadiens français : on nomme particulière-

ment Toussaint Lesieur et Saint-Jean de Crèveoeur. Ce dernier rédigea la seconde partie de son mémoire. Pond construisit un Fort sur la rivière Athabaska, nommée alors la Biche, à une quarantaine de milles de son embouchure dans le lac nommé aussi Athabaska, mais qu'on nommait alors le lac des Collines. Il traça une carte - la première qui soit connue - de ces régions. Son récit ne dit pas qu'il ait visité la rivière la Paix, mais il est à remarquer qu'il ne nous est pas parvenu en entier. Il serait peu vraisemblable que, demeurant dans un voisinage aussi rapproché de cette rivière ni lui, ni ses hommes ne s'y soient rendus.

Ces traiteurs de fourrures étaient sans cesse en voyage. Chaque printemps notamment plusieurs d'entre eux, le chef à leur tête, transportaient les fourrures acquises en pays civilisé, au moins jusqu'aux Grands Lacs, pour en rapporter les marchandises nécessaires au commerce. Leurs richesses excitaient l'admiration et l'émulation; d'autres commerçants se décidaient à partir pour le Nord-Ouest; des compagnies se formaient, petites ou grandes, qui n'existeraient peut-être que quelques années et se feraient concurrence.

Dans les années qui suivirent 1783, le groupe de Peter Pond ne fut plus seul sur la rivière ou le lac Athabaska. On y vit aussi un certain Peter Pangman, d'origine allemande, associé à un nommé John Ross, ~~et~~ tous deux faisant partie de la Compagnie Gregory-McLeod. Ces gens-là faisaient apparemment d'assez bonnes affaires, au détriment de Peter Pond. En 1787, John Ross fut tué, et Peter Pond, qui n'avait pas la réputation de briller par la douceur, fut accusé de ce meurtre. Coupable ou non - ce n'était pas la première / accusation qui pesait sur lui - il jugea bon de se retirer du commerce et de l'Ouest. (1)

1) Sur Peter Pond voir: Brouillette. La pénétration du Continent américain par les Canadiens français, pp. 58, 60, 66, 74-75. Masson, Les Bourgeois du Nord-Ouest, pp. 14, 30.

Avec Pangman et Ross, et de la même Compagnie Gregory-McLeod, se trouvait encore un nommé Cuthbert Grant, fils d'un Ecossais et père du métis du même nom, qui fut célèbre au Manitoba. La famille Grant était catholique et des meilleures, l'influence de ce Cuthbert Grant ne put qu'être heureuse dans la ^{contrée} ~~région~~ qui le vit.

Un autre, qui émergea davantage encore, fut ce Charles Boyer dont nous avons déjà rencontré le nom dans l'énumération des affluents de la rivière la Paix, pour la région du Vermillon. Né, sauf confusion de nom, à Michilimackinac, sur le lac Huron, en 1761, ~~Charles Boyer~~ il s'était distingué au Fort des Trembles, sur la rivière Assiniboine, en 1780-81, par son courage dans la défense de ce Fort attaqué par des Indiens. En 1787, il était dans ~~le~~ l'Athabaska, lorsqu'y vint Alexander MacKenzie, à qui nous devons surtout de connaître ses activités sur la rivière la Paix. Dès qu'il apparaît, Charles Boyer semble si bien renseigné sur les choses de ce pays qu'on le suppose y avoir déjà vécu plusieurs années, soit comme traiteur à son propre compte, soit comme l'un des compagnons de Peter Pond. Son rôle s'efface, évidemment, devant celui du grand explorateur; toutefois, c'est précisément parce qu'il évolua autour de lui, avec d'autres Canadiens français, que son nom et les leurs sont inscrits dans l'histoire.

Sir Alexander MacKenzie.

----- L'année 1787 marqua le début des célèbres explorations d'Alexander MacKenzie, alors traiteur dans la Compagnie du Nord-Ouest. Jeune et plein de rêves, non moins que de génie, l'ardent Ecossais était résolu de se rendre par terre à la fameuse "mer de l'ouest" que nous nommons l'Océan Pacifique.

S'étant d'abord installé au poste même de Peter Pond, en octobre 1787, il chargea deux de ses assistants, Boyer et McLeod, de se rendre à la rivière la Paix, pour y rencontrer les Indiens, acheter d'eux de la viande et les engager vivement à porter leurs fourrures, le

printemps suivant, au Fort de la rivière Athabaska.

McLeod et Boyer partirent le 2 novembre, à la tête d'un groupe d'hommes, disons d'une brigade pour employer le terme en usage ~~à~~ alors, ayant 900 livres de marchandises en vue de leurs achats. Ils se rendirent à pied, par un chemin de portage, jusqu'à la rivière la Paix, qu'ils remontèrent quelque peu, jusqu'à leur rencontre avec les Indiens. Ils accomplirent fidèlement leur mission, et, au bout d'un mois, ils furent de retour à leur point de départ, accompagnés d'un certain nombre d'Indiens.

Les négociations de ce premier voyage ayant été encourageantes, MacKenzie expédia de nouveau Boyer à la rivière la Paix, sans McLeod cette fois, à l'automne de 1788, pour y construire un Fort, ce que fit Boyer sur la rivière à laquelle on a donné son nom, à peu de distance de son embouchure dans la rivière la Paix. Ce fut le premier des Forts connus sous le nom de Vermillon.

Charles Boyer est donc le premier des Canadiens français dont la présence à la rivière la Paix soit absolument certaine, basée sur des documents qui décrivent ses faits et gestes. Après le bref séjour qu'il y avait fait en 1787, celui de 1788 fut plus prolongé. Et nous ne devons pas oublier qu'il avait sous ses ordres d'autres Canadiens français, de sorte que ce fut tout un groupe de catholiques que la rivière la Paix vit sur ses bords ces deux années-là et les suivantes, ainsi d'ailleurs que les précédentes, puisque les documents mentionnent aussi un Fort construit précédemment à l'embouchure de la ~~re~~ petite rivière Rouge dans la rivière la Paix et que l'on croit avoir été son oeuvre. Voilà, par conséquent, si l'on peut dire, au Vermillon, la première paroisse catholique ^{futur} du vicariat de Crouard, et c'était une paroisse de langue française.

Boyer prolongea-t-il davantage son séjour en cette contrée? D'aucuns prétendent qu'il se serait probablement retiré du commerce et de l'ouest

en 1789; mais, par contre, il semble non moins probable qu'il fut l'un des deux hommes, l'autre étant Laurent Leroux, envoyés par Mackenzie, à l'été de 1792, pour lui construire un Fort, en un lieu à leur choix, qui le rapprocherait beaucoup des Montagnes Rocheuses. De cela nous parlerons un peu plus loin. D'autres événements sont à mentionner ici. (1)

McLeod et Cadotte.

----- En 1790, Alexandre McLeod, qui avait été le compagnon de Boyer en 1787, fut envoyé par Alexandre MacKenzie construire un second Fort sur la rivière la Paix, plus loin de l'Athabaska que le Vermillon. Il le construisit à l'embouchure de la rivière Whitemud, à 150 milles environ plus à l'ouest (soit à 30 milles à l'est de l'actuelle ville de Peace River), et on lui donna le nom de Fort McLeod. Sans connaître les noms des hommes employés par McLeod, on peut dire à coup sûr qu'il y avait parmi eux des Canadiens français, étant donné que le plus grand nombre des employés de la Compagnie du Nord-Ouest en étaient. Quant à donner quelque nom, c'est un peu osé, et la ^{proposition} ~~suggestion~~ ne pourra pas dépasser une certaine probabilité. Le nom probable est celui de Cadotte, d'un Jean-Baptiste Cadotte que l'on rencontrera comme chasseur ~~ex~~ de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Et la raison de penser à lui à propos du Fort McLeod est qu'à peu près en face de ce Fort se trouve l'embouchure, dans la rivière la Paix, à rive droite, de la rivière Cadotte. On connaît des Cadotte qui jouirent d'une réelle célébrité au Sault-Sainte-Marie. Il n'est sans doute pas possible d'affirmer que le Cadotte de la rivière la Paix fût un parent de ceux du Sault, mais on peut croire au moins que, catholique comme eux, il aura bien prié de temps en temps dans la région où il fut employé et fort connu.

1) Sur Charles Boyer, voir : A.G. Morice, O.M.I., Dictionnaire des Canadiens de l'Ouest, 2e édition, p.47; Encyclopedia of Canada, t.I, p.275-276, au nom de Boyer; MacGregor, The Land of Twelve-Foot Davis, pp.65, 66; Benoît Brouillette, La pénétration du Continent américain par les Canadiens français, pp.54-55, 75-76, 125.

Le Fort des Fourches².

----- A l'été de 1792, Alexander MacKenzie revint d'Angleterre, où il était allé faire des études spéciales en vue du voyage qu'il projetait à la mer de l'ouest, afin de ne pas aller au-devant d'un échec, au moins partiel, comme celui qu'il avait éprouvé en suivant jusqu'à son embouchure dans l'Océan Glacial Arctique la grande rivière qui porte maintenant son nom, mais qu'il avait voulu lui-même nommer : rivière Déception! Il revenait donc avec des connaissances nouvelles et des instruments pour mesurer les longitudes et les latitudes. En outre il était décidé à aller passer l'hiver à l'endroit le plus favorable pour se renseigner, près de la population du pays, sur la meilleure route à suivre. Et dans ce but il envoya des hommes ayant sa confiance choisir cet endroit et préparer les matériaux pour la construction du Fort où il hivernerait.

Les chefs de cette entreprise furent, a-t-on dit, Charles Boyer et Laurent Leroux. On a nommé aussi, il est vrai, McLeod, le constructeur du Fort de ce nom, à la rivière Whitemud : il est possible que McLeod ait eu quelque rôle à remplir dans cette nouvelle construction. Comme, du reste, il était question d'un travail considérable et qui se devait faire rapidement, il faut supposer qu'une équipe d'hommes, ~~Européens~~ Canadiens français de préférence, accompagnait les deux que MacKenzie avait chargés de la besogne. De sorte que nous voilà en contact avec un second embryon de paroisse en un lieu où surgira plus tard une seconde mission catholique. (La première fut Saint-Henri; la seconde, Saint-Augustin.)

Lorsque MacKenzie arriva, vers la fin d'octobre, à la Fourche des rivières, aucune maison n'était debout, mais le matériel était en grande partie préparé pour les construire et les entourer d'une palissade.

Pour le site choisi, l'explorateur ne put que féliciter ses

hommes. Aucun n'eût été plus favorable. C'était un centre qui allait lui permettre d'entrer en rapports avec les Cris du Petit Lac des Esclaves aussi bien qu'avec les Castors de la rivière la Paix, voire même avec des Iroquois et autres que lui amènerait la rivière Boucane. Car il se trouvait au principal carrefour des voies de communication de la contrée en ce temps-là, et, pour la suite de son voyage, à l'embranchement des deux rivières entre lesquelles il aurait à choisir, la rivière Boucane, qui, par son affluent la rivière des Moutons (Sheep Creek), le conduirait à une passe connue dans les Montagnes Rocheuses (la Sheep pass), ou la rivière la Paix elle-même.

Dans le récit de son voyage, l'illustre explorateur et habile traiteur a raconté son arrivée et maints détails de son séjour en ce lieu. En voici quelques traits.

L'arrivée, attendue avec une impatience curieuse, fut naturellement sensationnelle. De nombreux Indiens Castors étaient là, des chasseurs surtout. MacKenzie ne venait pas dans le pays pour l'avantage de leurs âmes; il n'allait pas leur parler de Dieu, ni de la Vierge Marie. Il venait pour tirer d'eux de belles et riches fourrures. Il devait donc les émerveiller et gagner leur amitié, paraître un grand chef, cordial et généreux. Une distribution de liqueurs fortes et de tabac, une harangue courte mais chaude, firent les frais de cette première entrée en contact. Le rhum fut même versé avec assez d'abondance pour mettre tous les coeurs en gaieté. Et le chef des Blancs parut un homme extraordinaire aux yeux des Indiens.

MacKenzie était accompagné d'hommes qu'il est intéressant de connaître. Lui-même les nomme dans son récit. Il y avait son compatriote Ecossais, Alexander MacKay; puis six Canadiens : Charles Doucette et Joseph Landry, qui déjà l'avaient accompagné dans ~~sa~~

son voyage à l'océan glacial arctique; François Beaulieu, Baptiste Bisson, François Courtois et Jacques Beauchamp. De ces hommes il faut redire ici ce que Lawrence-J. Burpee en a dit : "MacKenzie poussait toujours de l'avant avec la même énergie extraordinaire, s'embarquant à quatre heures, trois heures ou même deux heures du matin, et pressant ses hommes à l'extrême. Les Indiens (de la brigade) grognaient sans cesse contre ce train d'enfer, mais l'équipe des Canadiens français, cela est à leur honneur, le défendait vaillamment". L'explorateur lui-même dit d'eux, dans son journal, qu'ils avaient hâte de voir la mer de l'ouest, et que l'espoir d'atteindre ce but les encourageait à supporter les difficultés du voyage. Par la force des circonstances ils étaient devenus explorateurs eux-mêmes, à tel point que Burpee écrit encore d'eux : "Le même esprit des découvertes, le même bel enthousiasme, qui avait fait triompher La Vérendrye et ses vaillants fils de tous les dangers, inspirait ces humbles voyageurs canadiens-français". (1) Notons que ce n'est pas un Français qui parle de la sorte, mais un Anglais.

Tous travaillèrent d'abord avec ardeur à bâtir leurs maisons. L'endroit choisi se trouvait exactement sur la section 25, canton 82, rang 23, ouest du 5^e méridien, sur nos cartes actuelles, au bord de la rivière la Paix, rive sud. La rive nord eût été plus ensoleillée, et, par suite, plus agréable; plus favorable aussi à la culture; mais le bois de construction se trouvait du ~~même~~ côté sud, ombragé par les collines de la côte, et les hommes n'avaient aucun moyen de transport, à part peut-être des chiens. Les chevaux n'avaient pas encore été introduits dans le pays. Ils devaient donc bâtir où était le bois.

Après avoir vécu sous la tente jusqu'au 23 décembre, MacKenzie ~~put~~ ^{entra} ce jour-là dans sa maison, et ses hommes purent alors construire les leurs.

N'est-il pas naturel de se demander comment ils célébrèrent la grande fête de Noël 1792 et le premier jour de l'an 1793?.. Combien ces fêtes ~~ne~~ eussent été plus gaies et surtout plus religieuses sur les bords du Saint-Laurent!.. Le jour de l'an, leur chef voulut les réjouir. Il y eut une copieuse ration de rhum et distribution d'un peu de farine pour faire des gâteaux. Le corps eut ainsi son plaisir; mais l'âme?.. Nous ne pouvons douter que ces hommes, issus de familles vraiment chrétiennes, à la pensée ^{des} ~~de~~ leurs en prière, des crèches de leurs églises, des messes et des communions dont ils étaient privés, aient prié. Qu'ils le fissent chaque matin et chaque soir, ~~mais~~ ce n'est pas très sûr; mais comment des pater et des ave n'auraient-ils pas jailli de temps en temps de leurs lèvres? Et si le grand voyage d'Alexander MacKenzie fut couronné de succès, ne pouvons-nous pas croire que les prières de ses compagnons y contribuèrent autant que leur courage et leur soumission si justement admirés?

Avec ces hommes-là et deux Indiens, comme interprètes et chasseurs, dont l'un se nommait "le Cancre, parce que, dans son enfance, dit l'explorateur, il ne faisait jamais rien", MacKenzie s'embarqua, le 9 mai 1793, fête de l'Ascension, à 7 heures du soir, sur un canot très lourdement chargé. Le canot, en effet, portait dix hommes (soit environ 1.600 livres) et 3.000 livres de marchandises, et ses dimensions étaient seulement de 25 pieds de longueur, 4 pieds et 9 pouces de largeur et 26 pouces de profondeur, soit 7 m 50, par 1 m 43, sur 0,65.

Sous son trop pesant fardeau le canot eut, dès le second jour, un accident qui l'obligea de s'arrêter juste au nord du présent village d'Eaglesham. Le soir de ce même jour, 10 de mai, les voyageurs campèrent à l'embouchure du ruisseau des Revenants (Spirit River), sur lequel, un jour, devait naître une mission. Dans la

soirée du samedi, 11 mai, ils passèrent au site du futur Dunvegan; ils y rencontrèrent un camp de Castors, ayant leur chef avec eux. Les voyageurs désiraient s'arrêter là; MacKenzie, au contraire, voulut poursuivre sa course, dans la crainte que ses Indiens ne fussent attirés par les gens de leur tribu et ne ~~l'abandonnassent~~ l'abandonnassent. Le canot continua donc d'avancer, mais quelques Indiens l'accompagnèrent, courant sur le rivage et parlant aux voyageurs. Ceux-ci, plus attentifs sans doute à la conversation qu'à la navigation, échouèrent le canot sur un banc de roches, lui causant de tels dommages qu'il fallut s'arrêter pour le réparer et passer la nuit en ce lieu, comme si la sainte Vierge, en cette soirée du jour qui lui est consacré, avait voulu être priée dans le lieu où Elle devait l'être tant plus tard. Le 16 mai, la brigade passa dans les parages du futur Fort Saint-John; le 17, elle campa au pied des Montagnes Rocheuses, dont les sommets, couronnés de neige jetèrent dans l'admiration le chef et ses hommes..... Le ²⁰~~vingt~~ juillet, après mille difficultés vaincues, elle atteignit enfin l'Océan Pacifique, à l'embouchure de la rivière Bella-Coola. Là, deux jours après, au moment de prendre le chemin du retour, le chef de l'expédition fit peindre sur un rocher la célèbre inscription :

ALEXANDER MACKENZIE FROM CANADA BY LAND

THE TWENTY-SECOND OF JULY

ONE THOUSAND SEVEN HUNDRED AND NINETY-THREE

Lat. 52° 20' 48" N.

" Alexandre MacKenzie, (venu) du Canada par terre, le 22 juillet
" mille sept cent quatre-vingt-treize".

Revenant joyusement en arrière, Mackenzie et ses compagnons arrivèrent, le vendredi 24 août, à leur point de départ, le Fort des Fourches. On devine la joie extrême avec laquelle ils y furent accueillis. (Alex. MacKenzie, Voyages...)

Ce n'était certes pas un voyage apostolique ou missionnaire que MacKenzie avait voulu accomplir : ses ambitions étaient d'y trouver surtout la fortune et la gloire. Qu'en retira-t-il? La gloire?... Elle devait s'attacher à son nom, après sa mort, bien plus qu'à sa personne, de son vivant. La fortune?... Il eut beau faire miroiter aux yeux des dirigeants de sa Compagnie la richesse et l'abondance des fourrures qu'elle pouvait se procurer dans les contrées qu'il venait de traverser, on lui objecta que c'était aller les chercher trop loin et avec trop de difficultés!. De sorte que, plus cruellement déçu qu'après son voyage à la mer ~~xx~~ arctique, il quitta la Compagnie du Nord-Ouest, en 1799, et s'en alla en Angleterre, où il publia, à Londres, en 1801, le récit de ses voyages. De retour au Canada, en ~~1801~~ 1802, il entra dans la Compagnie X Y, rivale de celle du Nord-Ouest. La fusion de ces deux sociétés, en 1804, le fit rentrer malgré lui dans la Compagnie du Nord-Ouest. Il y fut accepté, mais à un rang qui ne pouvait pas lui plaire : "Excluded from any interference", ~~exclus de toute intervention~~ exclus de toute intervention dans la direction ou les affaires. Aussi, après s'être fait élire, en 1805, comme député à l'assemblée législative du Bas-Canada, se retira-t-il en Ecosse, où il se maria et mourut en 1820. (Voir The Encyclopedia of Canada, vol. IV, p. 194-195; Brouillette, La pénétration du Continent américain..., surtout p. 124-128; MacGregor, The Land of Twelve-Foot Davis, maintes pages.)

La popularité ne s'attacha même pas au Fort que MacKenzie avait fait construire pour lui-même aux Fourches de la rivière la Paix et de la rivière Boucane. Son successeur, Alexander McLeod, en trouva le séjour ennuyeux, dans cette ombre presque perpétuelle d'une côte de 800 pieds (240 mètres), et il bâtit, sur la rive opposée une maison beaucoup plus agréable, au sujet de laquelle James MacKenzie, le cousin d'Alexandre, devait écrire dans le Journal du

Fort Chipewyan, à la date du 16 avril 1800 : "Là se voient toutes sortes de choses superflues. Les maisons des employés y sont plus belles que celle du bourgeois ici (à Chipewyan). Cinq bastions, des cours, un jardin spacieux, un puits, et une poudrière en font la richesse et l'agrément". (Cité par MacGregor, The land...p.135) McLeod y demeura, avec des Canadiens français, jusqu'en 1799.

David Thompson, Archibald McLeod et le Fort Dunvegan.

En 1802, David Thompson, non moins célèbre explorateur que MacKenzie et beaucoup plus illustre comme géographe, vint résider au Fort des Fourches, dans l'ancienne demeure, de la rive sud. Durant les deux années de son séjour en ce lieu, il voyagea beaucoup, toujours accompagné de ~~Canadiens~~ Canadiens français. Ainsi, en décembre 1803, il se rendit au Petit Lac des Esclaves, où déjà existait un Fort de la Compagnie du Nord-Ouest, construit par Pierre Blondain, sur la Baie du Boeuf (Buffalo Bay), non loin de l'embouchure de la rivière de Coeur, à peu près à l'endroit où devait être construite la première mission Saint-Antoine.

Au mois de mars 1804, Thompson se mit en route vers les Montagnes Rocheuses. En passant à l'endroit qui devait se faire nommer Dunvegan, il en admira le site et en nota la description. A son retour, il y campa. Nous pouvons supposer que du coeur et des lè-vres de ses hommes, catholiques, s'éleva quelque prière à Dieu et à la Vierge Marie, en ce lieu destiné à devenir la mission Saint-Charles.

Le lieu ainsi remarqué était particulièrement fréquenté des Indiens : ils aimaient à y camper, à l'abri d'un énorme rocher ~~à pic~~ de 850 pieds de haut (255 mètres), presque à pic; en cet endroit ils traversaient la rivière. Des deux côtés, c'était la prairie, où les buffalos, les orignaux, ~~et~~ les caribous

et autres animaux avaient de l'herbe en abondance. Fortune inépuisable pour les Indiens. Ce lieu, mis en ~~xxxxxx~~ lumière par Thompson, ~~xxxx~~ parut à la Compagnie du Nord-Ouest des plus convenables pour la construction d'un Fort, qui remplacerait celui des Fourches, dont il serait distant d'une cinquantaine de milles. L'exécution de ce projet fut confiée à l'Ecosais Archibald Norman McLeod, originaire de l'île de Skye, où se trouvait le domaine et le château de sa famille, nommé Dunvegan, qui, par sa racine Dun, a le sens de forteresse. Ce serait précisément une forteresse que la Compagnie du Nord-Ouest construirait en ce lieu. Les travaux, commencés à l'été de 1805, furent achevés au cours de l'hiver et du printemps de 1806. Et le Fort fut nommé DUNVEGAN.

Avec sa palissade et ses bastions protecteurs, ce château-fort du commerce devait être également, ce que n'avaient pas prévu ses constructeurs, celui de la prière. Le premier prêtre de la rivière l'abbé Joseph Bourassa, la Paix, y devait avoir sa résidence durant l'hiver 1845-46, juste au quarantième anniversaire de sa construction; le Père Tissier, O.M. I., devait y demeurer deux ans, de 1867 à 1869, commensal du bourgeois et faisant fonction de clerc chargé de la tenue du journal du Fort. Là, par conséquent, après les innombrables avés des simples chrétiens, le bréviaire des prêtres devait être récité, le saint sacrifice de la messe offert et les sacrements administrés. Là le Notre Père et le Je vous salue, Marie, furent appris et récités en français par des Indiens catholiques d'esprit et de coeur avant de l'être par le baptême. En réalité Archibald McLeod avait construit la première mission et la première chapelle à la Vierge Immaculée.

Veut-on savoir les noms de quelques-uns des premiers priants du Fort Dunvegan? Le journal du Fort satisfait notre curiosité, normant, à propos de leurs occupations, Ant. Forcier, Beauchemin, Pasquette, Maillaux, Bideau, Blondin (ou Blondain), Trudelle, Cadotte,

Cardinal, Landrie (Landry), et quelques autres. Au total, en plus des officiers du Fort et sans compter les Indiens chasseurs, au moins quarante-cinq hommes y étaient employés. (MacGregor, Twelve-Foot Davis, p.155). Ces hommes, ayant pour la plupart des femmes indiennes et des enfants, formaient bien, en vérité, une paroisse qui, pour être catholique, n'attendait que la venue d'un prêtre et la désirait ardemment.

Simon Fraser et le Fort Saint-John.

----- Pour prendre plus complètement possession du pays, la Compagnie du Nord-Ouest envoya, en 1805, son serviteur Simon Fraser construire, à 100 milles (160 kilom.) en amont de Dunvegan, le Fort Saint-John.

Ceci peut d'abord paraître surprenant. Car c'est dire que 12 ans après l'exploration de MacKenzie à travers les Montagnes Rocheuses, douze ans après lui avoir dit que c'était trop loin et trop pénible, la Compagnie du Nord-Ouest allait faire enfin ce qu'elle avait refusé à l'un de ses plus glorieux officiers.

Mais l'intérêt peut faire changer les raisonnements.

En 1805 le bruit se répandit que les Etats-Unis convoitaient la possession de ce pays montagneux, désigné avec quelque mépris sous le nom de Nouvelle-Calédonie. Une expédition, confiée aux explorateurs Lewis et Clark, qui devait étudier la rivière Missouri et se rendre jusqu'à l'Océan Pacifique, n'avait finalement point d'autre but. La Compagnie du Nord-Ouest s'en émut et chargea tout aussitôt Simon Fraser de reprendre les traces de MacKenzie, d'explorer la région traversée par la rivière Columbia, à l'embouchure de laquelle Clark et Lewis étaient déjà rendus, et d'en prendre possession.

Accompagné d'un autre officier de la même Compagnie, John Stuart, Ecossais comme lui, et sûrement d'un groupe de Canadiens français, Simon Fraser commença par établir sur la rivière la Paix, pour

servir de base à ses opérations, les Forts Saint-John, ainsi nommé tout probablement en l'honneur de John Stuart, et Rocky Mountain Portage, plus connu dans la suite sous le nom de Hudson's Hope. Cela fait, Simon Fraser s'élança, avec une indomptable énergie, dans les Montagnes Rocheuses, où il construisit les Forts McLeod, Stuart ou Saint-James, Fraser et George. Rejoint, en 1807, par Jules-Maurice Quesnel, il en donna le nom à une rivière et à un lac. Parvenu enfin, au mois de juillet 1808, à l'embouchure de la terrible rivière sur laquelle il avait navigué, ^{en la} ~~la~~ prenant pour la Columbia, il fut très déçu lorsqu'il constata qu'il s'était trompé, car il ne se trouvait qu'au 49° de latitude nord, tandis que l'embouchure de la Columbia est au 46°. Son voyage, malgré cette illusion, n'avait été ni moins héroïque, ni moins profitable; aussi est-ce à juste titre que l'on a donné le nom de Fraser à la rivière sur laquelle il avait maintes fois exposé sa vie. (1)

Ainsi Fraser avait noblement rempli sa mission et construit, dans la région de la rivière la Paix, deux Forts au lieu d'un, les Forts Saint-John et Hudson's Hope, à propos desquels, du premier spécialement, on serait tenté de reprendre la phrase écrite plus haut, en y changeant un mot, ~~pour s'enrichir~~ et en disant ceci : Pour prendre plus complètement possession du pays, la Reine du ciel envoya son serviteur Simon Fraser lui construire le Fort Saint-Jean. Car ce devait être, jusqu'en 1890, la seule résidence des missionnaires et leur église en cette région.

Cette nouvelle rédaction de la phrase soulèverait probablement des contradictions.

1) Brouillette, La pénétration du continent américain...p.134-134; Morice, O. I., Histoire de l'église catholique...vol.IV, p.183-184 ; Journal de Simon Fraser, dans L.-R. Masson, Les Bourgeois du Nord-Ouest, I, p.157-221; Lawrence Burpee, The Search for ~~the~~ Western Sea, II, p.519.

D'abord, objecterait-on, le Simon Fraser en question est-il bien le catholique dont on a parlé si longtemps, le Fraser dont on avait donné le nom au pays natal de Mgr Taché, la Rivière-du-Loup-d'en-bas, qui, de ce fait, porta le nom de Fraserville? Et l'on prétend que le Simon Fraser du Fort Saint-John aurait été de religion protestante. Mais d'où vient que la Encyclopedia of Canada, publiée en 1948, ~~paraît~~ paraisse ignorer totalement cette erreur des catholiques, laquelle pourtant aurait été découverte plus tôt?.. En tout cas, s'il était vrai que le véritable fondateur du Fort Saint-John ait été un protestant, il faudrait tout simplement en conclure que là, comme en d'autres endroits, la Vierge aurait fait à un protestant l'honneur de l'employer à son service.

Ajouterait-on que ce Fort Saint-John changea plusieurs fois de site et fut même supprimé, de 1823 à 1860, parce qu'il avait été saccagé par des Indiens, qui en avaient de plus massacré les gardiens, au nombre de cinq, en 1823?.. C'est exact, et la conclusion en est que ni l'abbé Bourassa, ni l'abbé Lacombe n'eussent pu y séjourner, ~~à ces dates~~ aux dates de leurs voyages, s'ils eussent voulu les pousser jusque-là, ni même le Père Faraud, lorsqu'il se rendit au Fort Dunvegan, en 1859. Mais le même Père Faraud, devenu évêque, séjourna bien dans le Fort Saint-John reconstruit en 1860, et il y fit quarante baptêmes, les 20 et 21 septembre 1866.

Combien de catholiques indiscutés y avaient précédé les missionnaires et y avaient prié, soit de 1805 à 1823, soit à partir de 1860 !

Ainsi de 1787 à 1806, la Compagnie du Nord-Ouest avait jalonné de ses postes de commerce tout le cours de la rivière la Paix et s'était rendue maîtresse incontestable de toute la contrée.

Allait-elle en demeurer la maîtresse incontestée?

CHAPITRE II

LA LUTTE FRATRICIDE

pour des peaux de bêtes.

de 1791 à 1821.

Où la Vierge va se faire construire
une demeure à son Nom,
le Fort SAINTE-MARIE,
et imposer la paix aux hommes.

La puissante Compagnie de la Baie d'Hudson regardait d'un oeil jaloux les profits que faisait sa concurrente. Elle devait fatalement les lui disputer, amenant à son tour, dans le pays du futur vicariat de Grouard, de nombreux catholiques, surtout Canadiens français.

La venue de ces nouveaux commerçants va nous faire assister à une lutte acharnée, qui ne finira, semble-t-il, que par une intervention miséricordieuse de la Vierge MARIE.

+

Une première tentative de la Compagnie de la Baie d'Hudson pour pénétrer dans la région de la rivière la Paix par le lac Athabaska, en 1791-92, n'avait pas eu de succès.

Un second essai, en 1799, n'eut pour résultat que la fondation d'un poste au lac la Biche. Le but de la Compagnie de la Baie d'Hudson, cette fois, était de pénétrer dans la région de la rivière la Paix par le Petit Lac des Esclaves. Son envoyé, Peter Fidler, s'étant rendu par la rivière Castor au lac la Biche, bâtit là le poste nommé Greenwich House; puis il continua sa route par la petite rivière la Biche et la rivière Athabaska (ou grande rivière la Biche), qu'il remonta jusqu'à l'embouchure de la petite rivière des Esclaves; mais il trouva en ce lieu, dit-on, un poste de la

Compagnie du Nord-Ouest qui l'obligea à rebrousser chemin.

Reprenant, en 1802, la route du lac Athabaska, Fidler osa s'établir près du Fort principal de la Compagnie du Nord-Ouest, alors le Fort Chipewyan, et, de là, s'en aller construire à peu de distance du Fort Vermillon, sur la rivière la Paix, le poste nommé Mansfield House. Mais le commerce y fut insignifiant, parce que la Compagnie du Nord-Ouest tenait sous sa main tous les Indiens de la contrée. En conséquence la Compagnie de la Baie d'Hudson jugea bon de se retirer jusqu'à ce que se présentât une meilleure chance de succès. (Voi MacGregor, *The land of Twelve-Foot*, p.72)

A bout de patience, la Compagnie de la Baie d'Hudson revint en 1815, bien décidée, cette fois, à s'établir coûte que coûte sur la rivière la Paix. Cela parut à la Compagnie du Nord-Ouest comme une pure effronterie et une folle intrusion dans son domaine. La lutte allait donc être inévitable, lutte qu'allait rendre plus âpre une vieille inimitié de race entre les chefs des deux Compagnies, ceux du Nord-Ouest étant Ecossais pour la plupart et ceux de la Baie d'Hudson presque tous Anglais.

La Compagnie de la Baie d'Hudson avait confié sa cause à John Clarke, qui avait précisément une vengeance personnelle à satisfaire.

Né à Montréal en 1781, Clarke avait servi pendant une dizaine d'années dans la Compagnie du Nord-Ouest, sur les rivières Mackenzie et la Paix. En 1810, il avait quitté cette Compagnie pour entrer dans celle de John-Jacob Astor, avec lequel il était apparenté par sa mère. Il y détenait le commandement du Fort Astoria, sur le Pacifique, lorsque ce Fort fut attaqué par les hommes de la Compagnie du Nord-Ouest et dut se rendre à eux, en 1812. Libéré, Clarke, en 1814, offrit ses services à la Compagnie de la Baie d'Hudson, et très peu après la nouvelle se répandit que la dite Compagnie se préparait à envahir le

district d'Athabaska, au printemps de 1815.

Aussitôt la Compagnie du Nord-Ouest prit ses dispositions pour parer à l'invasion. Hugh McGillis, au Petit Lac des Esclaves, et John McGillivray, au Fort Dunvegan, se tinrent prêts à livrer bataille.

En fait, à l'automne de 1815 (non pas au printemps), John Clarke partit de Winnipeg pour le district d'Athabaska, à la tête d'une centaine d'hommes. Parvenu à l'Ile-à-la-Crosse, il envoya un détachement, sous les ordres de François Decoigne, construire un Fort sur le Petit Lac des Esclaves.

François Decoigne était un Canadien français, natif de Berthier, qui s'était d'abord engagé dans la Compagnie du Nord-Ouest et en était devenu l'un des principaux traiteurs. En 1799, il était au Fort George, dans les Montagnes Rocheuses. Il avait été ensuite au Fort Auguste, dans la région d'Edmonton, qu'il avait lui-même construit. En 1804, il était en charge de la rivière Athabaska. Sa renommée alors était grande.

Il se rendit par la rivière Castor, le lac la Biche, la rivière du même nom et la rivière Athabaska, au lieu qui lui était désigné, l'extrémité occidentale du Petit Lac des Esclaves, et là, au site même de la future mission de Grouard, il bâtit un poste, auquel il donna le nom de Waterloo, en mémoire de la grande défaite qu'avait subie Napoléon, le 18 juin de cette même année.

Ce nouveau Fort n'était éloigné que de quelques milles du Fort de la Compagnie du Nord-Ouest, construit par Blondin, vers 1801, et que commandait alors Hugh McGillis. (Cf. MacGregor, The land..p.105)

Quant à Clarke, il se rendit, par le Portage la Loche, jusqu'au lac Athabaska, où il arriva le 4 octobre. Il y construisit à la hâte le Fort Wedderburne, sur une île voisine du Fort Chipewyan, appartenant à la Compagnie du Nord-Ouest.

C'était jeter le défi à ses adversaires, sans tenir assez compte des deux pires ennemis auxquels il faudrait bientôt faire face, le froid et la faim.

A l'arrivée de Clarke, McGillivray, l'officier du Fort Dunvegan, se trouvait au Fort Chipewyan. Il donna le mot d'ordre qui allait être fidèlement suivi partout : détourner les Indiens de fournir quoi que ce soit à la Compagnie concurrente.

Or la Compagnie du Nord-Ouest était alors toute puissante auprès des Indiens. Car, d'une part, c'était d'elle que tous recevaient les munitions de chasse et diverses autres choses qui leur étaient devenues indispensables. Surtout, d'autre part, un grand nombre de ses officiers et de ses employés ayant pris des femmes indiennes, rares étaient les familles qui n'étaient pas alliées de la sorte à la Compagnie. Ses ordres, par conséquent, devaient être exécutés à la lettre.

Et ces ordres furent de se tenir à l'écart des hommes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, d'éloigner tout gibier des rives de la rivière la Paix, et de ne fournir ni vivres ni fourrures à ces nouveaux venus.

Campagne de 1815-1816.

----- Le 9 octobre 1815, Clarke expédia cinquante hommes sur la rivière la Paix, vers la contrée où régnait l'abondance des caribous et des buffalos. Ces hommes avaient huit canots, chargés de marchandises, mais pas une once de nourriture!.. Un Indien Cris était chargé de faire la chasse pour eux.

Il eût été difficile d'imaginer plus folle expédition!.. Il semble impossible que Clarke ne l'ait pas compris; mais sans doute il s'y vit forcé sous peine de s'avouer vaincu d'avance. Et il espérait sûrement trouver des vivres en route.

McGillivray partit cinq jours plus tard, du Fort ~~Dunvegan~~ Chipewyan

pour le Fort Dunvegan, avec des hommes forts et bien approvisionnés. Dès le troisième jour de son voyage il rencontra et dépassa le "parti" de Clarke, et sans ~~leur~~ donner la moindre nourriture à ces hommes affamés... malgré le précepte formel de la Bible : "Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger" (si esurierit inimicus tuus, ciba illum) (Prov. 25,21; Rom. 12,20.) Il avait hâte d'arriver au Fort Vermillon pour y dicter la conduite à suivre!

Clarke, voyant la gravité de sa situation, prit avec lui trois canots et s'efforça de suivre ~~McGillivray~~ McGillivray d'aussi près que possible, dans l'espoir de rencontrer au moins quelques Indiens au Fort Vermillon. Quand il y parvint, le 27 octobre, la plupart des Indiens s'en étaient éloignés, et ceux qui s'y trouvaient encore refusèrent tout secours à Clarke, conformément aux ordres qu'ils avaient reçus.

Laissant alors ses canots et ne prenant que quelques hommes avec lui, le chef de la Compagnie de la Baie d'Hudson poursuivit sa marche à pied, dans un effort désespéré pour atteindre des Indiens à qui la leçon n'aurait pas été faite contre lui. Il marcha quatre jours sans la moindre nourriture, ni la moindre rencontre d'Indiens. Enfin il arriva au Fort Horseshoe, de la Compagnie du Nord-Ouest, situé à l'embouchure de la rivière Bataille dans la rivière la Paix. Là, toujours le même cruel refus de nourriture! Il n'eut que la satisfaction de se battre avec le commis du poste, nommé Black.

Pendant tout espoir de pouvoir ravitailler ses hommes laissés en arrière, Clarke leur dépêcha l'un de ses compagnons, nommé McDougall, pour donner aux plus épuisés l'ordre de retourner en canot au Fort Wedderburne, où ils hiverneraient en se nourrissant de poisson. McDougall rencontra la brigade à la rivière au Huard (Loon River). En ce lieu des Indiens leur auraient volontiers cédé des provisions, si des employés du Fort Vermillon ne les en ~~avaient~~ eussent détournés.

Seize hommes, totalement épuisés, s'embarquèrent alors pour le lac Athabaska, comptant sur le courant pour accomplir leur voyage. Mais la rivière se couvrit trop tôt de glaces, les obligeant à continuer leur route à pied. Ils tombèrent alors les uns après les autres, et trois seulement atteignirent le Fort Wedderburne.

Quant à McDougall, il prit trois canots pleins de marchandises, avec les plus robustes des hommes, pour rejoindre Clarke au Fort Vermillon.

Dès que ces nouvelles arrivèrent aux oreilles de Clarke, il envoya au plus vite l'ordre à ses hommes de ne pas se rendre, jusqu'à ce qu'il eût fait un suprême effort pour atteindre les Indiens. Il y réussit enfin, et il obtint d'eux des provisions, en menaçant de tuer McLeod, de la Compagnie du Nord-Ouest, venu exprès pour les empêcher de lui rien céder. Ce secours, avec un buffalo tué en chemin, arrivait trop tard. Trois des hommes de Clarke étant morts de faim, les autres, pour éviter de subir le même sort, avaient conclu avec les traiteurs de la Compagnie du Nord-Ouest un arrangement aux termes duquel ils leur livreraient toutes les marchandises de leur propre Compagnie et ne se remettraient pas à son service pendant trois ans. Quand ce traité fut remis aux mains de Clarke, au Fort Vermillon, il le jeta au feu et s'éloigna, vivant encore pendant plusieurs semaines de boutons de roses! Il ne se rendit lui-même à ses adversaires, avec tout ce qu'il avait de marchandises, qu'à la dernière limite et à la condition d'être approvisionné pour regagner le Fort Wedderburne, qu'il atteignit en février 1816.

Quant aux autres hommes, qui s'étaient rendus, ils furent gardés d'abord au Fort Vermillon, heureux d'y être chauffés et nourris. Au bout de quelque temps, on les éloigna davantage du Fort Wedderburne en les envoyant au Fort Dunvegan, d'où ils furent expédiés, par terre et en passant par le Petit Lac des Esclaves, à Edmonton.

Ainsi finit pour Clarke la campagne de 1815-1816, lui ayant coûté seize hommes morts de faim et les autres prisonniers. Cependant aucun coup de feu n'avait été tiré. Le courage du chef et de ses hommes fut admiré de leurs adversaires.

Nous ignorons malheureusement les noms des morts, mais il n'est pas douteux qu'il y ait eu parmi eux des Canadiens français et des catholiques.

Dans le même temps, au Petit Lac des Esclaves, Decoigne et ses employés n'avaient pas souffert de la faim et n'avaient pas été sérieusement molestés, mais les hommes de la Compagnie du Nord-Ouest les avaient empêchés de faire de bonnes affaires. Au printemps de 1816, Decoigne se retira du pays, les mains vides. (D'après le récit de MacGregor, *The Land of Twelve-Foot Davis*, p.106-110, qui se base lui-même sur le compte-rendu de Clarke et les journaux des Forts.)

Nouvel effort et nouvel échec. 1816-1817.

Malgré l'échec complet de 1815-1816, la Compagnie de la Baie d'Hudson décida de renouveler son effort à l'automne de 1816, confiant de nouveau sa cause à John Clarke.

Cette fois l'officier de la Baie d'Hudson concentra ses forces au lac Athabaska, où les deux Compagnies se surveillèrent mutuellement tout l'hiver. Celle du Nord-Ouest ayant reçu quelque renfort au printemps, le conflit éclata et tous les hommes de la Baie d'Hudson furent faits prisonniers. Le seul d'entre eux qui, en ce printemps de 1817, remonta la rivière la Paix fut John Clarke : ses adversaires, par dérision, le conduisirent comme prisonnier au Fort Vermillon, d'où cependant ils le relâchèrent avant l'été.

Pour comble d'infortune, la Compagnie de la Baie d'Hudson perdit, cette même année 1817, les Forts qu'elle possédait au Petit Lac des Esclaves et au lac Athabaska, qui lui furent saisis par la Compagnie

du Nord-Ouest. Elle rouvrit cependant celui du lac Athabaska en 1818.

Il est intéressant de noter que l'adversaire de Clarke, au lac Athabaska, cet hiver-là, avait été Archibald-N. MacLeod, de qui une lettre de Hughes, au Fort Edmonton, parle ainsi : "Mr. McLood is to winter in ~~athabaska~~ Athabasca. He will be of service for, you know, il peut faire le grand, and that is important among the Indians, especially a stout man, red coat and long sword" (M. McLood va hiverner à Athabasca. Il y sera utile, car, vous savez, il peut faire le grand, et cela est important parmi les Indiens, surtout (être) un homme robuste, (avoir) un capot rouge et une longue épée"). Le capot rouge et la longue épée étaient une allusion à l'uniforme de la guerre de 1812, aux Etats-Unis, guerre contre l'Angleterre, à laquelle plusieurs officiers Ecossais des Forts de la rivière la Paix prirent part. (MacGregor, The land..p.110-111)

Troisième campagne, 1818-1819. Le FORT SAINTE-MARIE.

Après ces désastres successifs, les affaires de la Compagnie de la Baie d'Hudson dans le district d'Athabaska se trouvèrent en si mauvais état qu'il ne fut pas possible de les relever assez ~~rapidement~~ rapidement pour reprendre la lutte au cours de l'hiver 1817-1818; mais une nouvelle campagne fut organisée pour l'hiver suivant, 1818-1819, sous les ordres d'un nouveau chef, Colin Robertson, dont Clarke devint le subordonné. Cent trente hommes étaient à leur disposition. Robertson était, comme Clarke, un ancien traiteur de la Compagnie du Nord-Ouest.

Robertson jugea bon de demeurer au lac Athabaska, avec une centaine d'hommes, et ce fut encore Clarke qui remonta la rivière la Paix, avec trente hommes. Le but de cette campagne était d'établir un Fort aux fourches des rivières Boucane et de Coeur dans la rivière la Paix. A ce futur Fort était donné d'avance le nom de Sainte-Marie.

Ce nom, donné par des traiteurs de langue anglaise et de religion protestante, n'est pas sans surprendre. On le concevrait mieux donné par un ~~franc~~ catholique et Canadien français. N'aurait-il pas été proposé par le commis qui fut envoyé pour construire le Fort, commis dont le nom nous est donné : Louis Chastellain (ou Châtelain)?

Ce Louis Châtelain paraît avoir été d'une lignée fort honorable et vraiment chrétienne. Le premier que mentionne l'histoire, Louis-Jean-François, était né à Trois-Rivières, dans le Québec, en 1742; en 1790 et jusqu'après 1800, il était commis sur la rivière Saskatchewan. Un ~~autre~~ Louis Châtelain, qui pourrait bien être le même, était commis au Fort Dauphin (dans le Manitoba actuel) en 1799; ce serait lui, probablement, que les Indiens nommaient "le Petit ~~Homme~~ Livre", qui fut un interprète distingué pour la Compagnie de la Baie d'Hudson et mourut presque centenaire au Fort Francis. On connaît encore un Louis Châtelain, qui était en charge du Fort Pitt, sur la rivière Saskatchewan quand le comte de Southesk y arriva, le 6 novembre 1859. Le milord anglais vante son hospitalité et sa générosité. Ce doit être ce dernier qui fut l'ami de Mgr Grandin et des missionnaires catholiques, et dont la bibliothèque oblate de Saint-Albert possède ~~un~~ (ou du moins a possédé) un livre de prières. Le Louis Châtelain de la rivière la Paix serait vraisemblablement l'un de ceux-là; il aurait pu proposer le nom de Sainte-Marie à donner au Fort qu'on le chargeait de construire, pour le mettre sous la protection de la Vierge Marie et le préserver de la sorte d'événements semblables à ceux des années précédentes. (Sur les Châtelain, voir A.G.Morice, Dictionnaire des Canadiens de l'Ouest.)

Les historiens de langue anglaise et protestants seraient plutôt d'avis que le nom de Fort Sainte-Marie lui aurait été donné pour honorer le fondateur de la colonie de la Rivière Rouge, lord Selkirk, qui était né à Saints-Mary's Isle, en Ecosse. Ce motif d'ailleurs ne contredirait pas l'autre.

Quoi qu'il en ait été des intentions des hommes, c'est un fait que la tournure des événements devint toute différente à partir du moment où, par son Nom donné à un poste de commerce, la Vierge MARIE commença à régner sur le pays de la rivière la Paix. La Compagnie de la Baie d'Hudson ne tarda pas à prendre le dessus sur la Compagnie rivale, toute puissante jusqu'alors. Et ce qui est mieux, ce ne fut point pour l'écraser, comme on aurait pu s'y attendre, mais pour conclure avec elle une paix honorable, consistant dans une fusion des deux Compagnies en une seule, comme il était déjà arrivé pour la Compagnie du Nord-Ouest avec la Compagnie X Y, le nom de la Compagnie nouvelle ^{étant} ~~restant~~ celui de la Compagnie victorieuse.

Cela, naturellement, ne se fit pas tout seul et instantanément, mais avec tant de rapidité et de facilité qu'il est difficile de n'y pas voir une intervention mystérieuse.

Reprenons le fil des événements.

Tandis que Colin Robertson, appuyé d'une centaine d'hommes, gardait le Fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson, au lac Athabaska, à l'automne de 1818, Clarke, chargé de la rivière la Paix avec une trentaine d'hommes, avait envoyé en avant Louis Châtelain pour construire le Fort Sainte-Marie à l'embouchure de la rivière Boucane dans la rivière la Paix. Clarke suivit, ayant dix canots chargés de marchandises et portant le gros de la brigade des "voyageurs", clercs, commis et ~~employés~~ employés de tous offices, dont bon nombre de Canadiens français et catholiques.

Ces dix canots purent voguer sans obstacle. Les canots de la Compagnie du Nord-Ouest, qui s'étaient rendus, comme chaque année, au Fort William, sur le lac Supérieur, n'étaient pas encore de retour.

Une surprise néanmoins attendait Clarke au Fort Vermillon : Châtelain y avait été arrêté et fait prisonnier et toutes ses marchandises

avaient été saisies par McIntosh, le commis en charge, cet été-là.

William McIntosh était un homme habitué au pays. En 1803, il était commis au Petit Lac des Esclaves; depuis 1805 il était à la rivière la Paix. Clarke le connaissait depuis sa première campagne, en 1815, où il avait été fort maltraité par lui. Cette fois, il frappa à la porte du Fort et entra, exigeant qu'on lui restituât les marchandises volées. Une bataille s'ensuivit entre Clarke et McIntosh, et les coups portés par Clarke furent si rudes que, dans l'intérêt de sa personne, McIntosh rendit tout ce qu'il avait pris, hommes et choses.

Clarke continua sa route sans autre difficulté. La brigade du Nord-Ouest ne revint du Fort William que très tard, cet automne 1818, et alors que la rivière la Paix était déjà gelée, de sorte qu'une insignifiante quantité seulement de marchandises put être transportée, par traînes à chiens. Tous les Forts de la Compagnie du Nord-Ouest, le Fort Dunvegan en particulier, furent à court de marchandises et de provisions tout l'hiver, tandis que la Compagnie de la Baie d'Hudson en avait abondamment. Les rôles étaient intervertis; la Compagnie qui s'était mise sous le patronage de la Sainte Vierge avait complètement le dessus sur son adversaire.

Il lui fut très facile, dans ces conditions, de construire le Fort Sainte-Marie. Elle en choisit l'emplacement à peu de distance de l'ancien Fort de Mackenzie, dans l'angle formé par l'embouchure de la rivière Boucane dans la rivière la Paix, sur la rive droite de cette dernière et la rive gauche de la première.

Des mille détails que donne le "journal" du Fort retenons que le site choisi, comme il était arrivé pour le Fort des Fourches, de Mackenzie, fut trouvé fort déplaisant, à cause de l'ombre et du froid, nullement favorable en outre à la culture d'un jardin, et que, en conséquence, il fut décidé, non pas d'en construire un autre, mais de le transporter sur la rive opposée de la rivière la Paix, presque face

à l'embouchure de la rivière Boucane. Ce transport fut exécuté au printemps de 1819. Et l'on fait remarquer que c'est le premier exemple connu de maison transportée telle quelle.

Cela fait, Clarke quitta la contrée, s'en allant avec des canots tout remplis de fourrures.

Colin Robertson au Fort Sainte-Marie. 1819-1820.

Colin Robertson, traiteur en chef du district d'Athabaska-Rivière la Paix, fut émerveillé d'un pareil succès, ainsi que de tout ce que l'on rapportait des beautés et des avantages de la rivière la Paix. Par suite, il décida de quitter le lac Athabaska pour aller établir ses quartiers généraux au Fort Sainte-Marie. Il en prit donc lui-même le commandement, à son site nouveau.

Mais il y fut bien déçu. Car au cours de l'hiver 1819-1820 une grande famine amena dans toute la contrée la misère et le deuil.

Tous les Forts eurent à souffrir de la disette de nourriture, et le Fort Sainte-Marie n'y fit pas exception. Il avait alors pour chasseur ce Jean-Baptiste Cadotte dont nous avons déjà parlé. Sa réputation de chasseur était grande. Qui aurait pu dire combien de buffalos, de caribous, de chevreuils il avait tués, sans parler de gibiers moindres?..Mais Cadotte avait vieilli! Il n'avait plus l'oeil aussi sûr qu'autrefois; ses muscles avaient perdu de leur souplesse; sa main n'était plus aussi ferme... Les jours passaient, et Cadotte ne tuait rien!.. Un jour pourtant - c'est à la date du 13 janvier 1820 - Robertson notait avec malice dans le journal du Fort Sainte-Marie : "On ne pourra plus dire que Cadotte n'a rien tué, car ce matin il a tué... un cheval"!

C'était un véritable événement, et il fallait vraiment être réduit à l'extrémité pour se décider à cela, car les chevaux venaient à peine d'être introduits à la rivière la Paix, et ils y étaient très nécessaires.

Dans cette extrême pénurie de nourriture, Robertson fit un acte que l'on est heureux d'apprendre. Lui-même était fier d'en donner connaissance à l'un de ses amis, dans une lettre du 31 janvier 1820. Le fait venait alors de se produire. Des hommes de la Compagnie du Nord-Ouest étaient arrivés au Fort Sainte-Marie, en route pour le Fort Dunvegan, épuisés et à bout de provisions. Robertson les hébergea une nuit, toute la journée du lendemain et la nuit suivante, leur donnant naturellement tous les repas; puis, pour leur permettre d'atteindre le Fort Dunvegan, il ~~leur~~ les munit de vivres qu'il avait eu de la peine à trouver dans son magasin. Le bourgeois du Fort Sainte-Marie était heureux d'avoir mis en pratique le précepte de la Bible : Si ton adversaire a faim, donne-lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire. (*Mac Gregor, p. 142*)

Un peu plus tard, la famine s'aggrava considérablement, par suite d'un dégel suivi d'un froid subit, qui produisit sur la neige une croûte de glace. Il devint alors impossible d'approcher les animaux sans faire du bruit et leur donner l'éveil. Beaucoup d'Indiens moururent de faim, et les fourrures apportées aux Forts furent très rares.

Plusieurs des employés du Fort Sainte-Marie eurent aussi à souffrir, et plus d'un succomba.

Un autre chasseur avait remplacé Cadotte, ou lui avait été adjoint. Il se nommait Baptiste Bisson, et l'on disait qu'il n'avait pas son pareil "dans toute l'Amérique du Nord"! Or lui-même, durant plusieurs semaines, ne vécut que de peaux. (*MacGregor, p. 147*).

Jamais on n'avait dû voyager au loin, comme cet hiver-là, pour se procurer de la viande et des fourrures. Les Indiens ne venaient plus les apporter aux Forts; les animaux, pourchassés à la rivière la Paix, s'en étaient éloignés, jusqu'à des distances considérables, tellement qu'il fallait ~~ju~~ des huit et dix jours pour les atteindre.

A ce propos le journal du Fort Sainte-Marie fait connaître Ignace Giasson et plusieurs Canadiens français employés sous ses ordres, nous procurant le plaisir de nous trouver avec des hommes de notre langue et de notre foi.

Ignace Giasson était parti de Montréal pour la rivière la Paix vers la fin d'avril 1818 et il était arrivé au Fort Sainte-Marie le 13 octobre de cette année-là. Dès le lendemain il avait été envoyé à Dunvegan et au-delà pour engager les Indiens - par interprète naturellement - à porter leurs fourrures à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Pour rencontrer les Indiens, il avait dû se diriger vers le sud et se rendre jusque dans la région où se trouve aujourd'hui Grande Prairie, désignée sous le titre de Buffalo Plains, les plaines aux buffalos. Il en était revenu à Sainte-Marie par la rivière Boucane, avec un groupe d'Iroquois.

Par la suite, Giasson fit plusieurs voyages par cette même voie de la rivière Boucane, pour prendre davantage contact avec les Iroquois et tenter d'établir un poste de commerce sur l'affluent de cette rivière, nommé Sheep Creek, la rivière aux Moutons, à 200 milles en ligne droite du Fort Sainte-Marie (320 kilom.) On dit qu'il se serait rendu ~~par~~, par la passe aux Moutons (Sheep pass), jusqu'en Nouvelle-Calédonie, comme on nommait alors la Colombie Britannique. Ces hommes-là, en vérité, ne craignaient pas leur peine.

Au mois de décembre 1819, Colin Robertson envoya Giasson et Jean Harper à la même grande prairie, toujours par la rivière Boucane. Six Iroquois devaient les y rejoindre et remonter avec eux jusqu'aux sources de la rivière aux Moutons, pour passer en Nouvelle-Calédonie et s'y mettre en rapports avec les Indiens de la région, en vue de les préparer à recevoir les traiteurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ce fut le terrible hiver où la famine sévit rigoureusement. Le voyage de nos Canadiens en fut terriblement marqué.

De Sheep Creek, Rocky Mountain, le 29 mars 1820, Giasson écrivait à Robertson : "..... Quand nous arrivâmes aux Fourches de la rivière Boucane, Rivaïs donna sa démission (c'est-à-dire renonça à aller plus loin). Je lui offris tout ce qui restait de provisions pour qu'il pût ~~retourner~~ retourner au Fort Sainte-Marie. Il refusa, disant qu'il aimait mieux mourir que de retourner en arrière. Le 2 janvier, moi-même et le vieil homme (Rivaïs, apparemment) parvîmes à notre cache de viande, où nous rencontrâmes deux de nos hommes, venus pour me rencontrer. Je les envoyai à la recherche de ceux qui étaient en arrière, mais ils revinrent sans avoir pu les trouver. Fiché vint ensuite, et j'envoyai Leblanc avec lui, pour recommander à Harper et à Rivaïs de ne pas trop manger. Leur faim, malheureusement, était telle que mon avis ne servit à rien, et la conséquence fut que Rivaïs mourut à une demie heure de marche du camp." Ainsi l'expédition de Giasson paraît n'avoir été qu'un désastre.

Les affaires se compliquent. 1820-1821.

Pendant le malheureux voyage de Giasson aux Montagnes Rocheuses la nouvelle parvint au Fort Sainte-Marie, en avril 1820, que la Compagnie du Nord-Ouest songeait à s'établir près de sa concurrente, aux Fourches de la rivière Boucane et de la rivière la Paix. Elle le fit, en effet, un peu plus tard, au cours de l'année 1820, construisant son Fort dans le lieu connu aujourd'hui sous le nom de West Peace River.

Vers le même temps le Fort Sainte-Marie changeait de site une *fois de plus*. ~~autre fois~~. Après beaucoup de recherches pour découvrir le lieu idéal, on le transporta à 3 milles environ du second emplacement sur le terrain bas où s'élève à l'heure actuelle une école catholique, ~~la~~ la première que la ville de Peace River ait possédée. N'est-ce pas chose remarquable que le Fort qui portait le nom de Marie ait, pour ainsi dire, fait le tour du lieu sur lequel devait se former la ville et la paroisse dédiées à l'Immaculée Conception?

Mais voici la paix, 1821.

----- Les deux Compagnies concurrentes se trouvaient donc en présence l'une de l'autre, aux Fourches, disons maintenant de la rivière de Coeur et de la rivière la Paix, à quelques milles plus bas que l'embouchure de la rivière Boucane, la Compagnie du Nord-Ouest sur la rive gauche, la Compagnie de la Baie d'Hudson sur la rive droite.

Au printemps de 1820, après avoir donné ses ordres pour le dernier transfert du Fort Sainte-Marie, Colin Robertson avait quitté la rivière la Paix pour n'y plus revenir. Il était remplacé, comme traiteur en chef du district d'Athabaska par George Simpson, et comme bourgeois du Fort Sainte-Marie par Duncan Finlayson

George Simpson était un nouveau venu dont la carrière devait être glorieuse. Né en Ecosse, en 1792, il avait d'abord pris du service à Londres, dans la société des Indes Occidentales, en 1809; puis, en 1820, dans la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui l'envoya au Canada. Agé déjà de 28 ans, et manifestant des capacités exceptionnelles, il fut tout aussitôt chargé du district d'Athabaska, où il se rendit à l'été (ou l'automne) 1820. De suite il entra en relations avec le Fort Sainte-Marie, Finlayson le mettant au courant de tout ce qui s'y passait. Sa correspondance nous fait alors apprendre une chose fort agréable. C'est qu'au Fort Sainte-Marie il y avait deux commis Canadiens français, Vital Bourassa et Joseph Roy, plus spécialement responsables du commerce, dont le bourgeois avait dû dire beaucoup de bien, car Simpson, qui, dit-on, ne fut jamais prodigue de compliments, leur écrivit, à la date du 24 mai ~~1821~~ 1821, ce que voici : "M. Finlayson vous attribue un grand mérite, et je me flatte que vous méritiez pleinement cet éloge. De jeunes gentilshommes qui ont votre zèle et votre activité doivent avancer dans le service; une autre année ou deux vous rendront aptes à un poste important". (Dans Brouillette, La pénétration...p.83.) En fait, Simpson, au mois de décembre 1821, confia le Fort d'Epinette, dans la région du Fort Saint-John, à Bourassa. (MacGregor, The Land, p.173)

La lutte, on le voit, loin de paraître sur le point de cesser, s'organisait de plus en plus. Aux Fourches de la rivière la Paix et de la rivière de Coeur, la Compagnie du Nord-Ouest et celle de la Baie d'Hudson se tenaient l'une en face de l'autre; au Fort Saint-John, elles étaient l'une à côté de l'autre, et de même en d'autres endroits. La concurrence qu'elles allaient se faire serait ruineuse pour l'une comme pour l'autre, en même temps que pitoyable pour tous ceux qui devaient y prendre part et scandaleuse pour les Indiens. Mais qui donc y mettrait fin?... et par quel moyen?..

D'aucuns ont dit que l'homme providentiel fut George Simpson.

N'est-ce pas lui attribuer beaucoup d'importance?... Et comment trouver vraisemblable que ce jeune traiteur en chef d'un des districts les plus éloignés des centres administratifs ait eu plus d'influence que les hommes les plus en vue, et depuis longtemps, comme, par exemple, John Rowand, au Fort Edmonton?..

La vérité semble assez différente.

A la lutte ruineuse, seule une entente mutuelle pouvait mettre fin, comme cela s'était déjà fait entre d'autres Compagnies, telle la Compagnie X Y avec celle du Nord-Ouest. Cette solution, envisagée par plusieurs hauts dirigeants de ~~en~~ l'une et l'autre Compagnie, devint possible après la mort de lord Selkirk et d'Alexander MacKenzie, leurs bourgeois les plus influents et adversaires irréductibles. MacKenzie étant mort en mars 1820 et lord Selkirk le 8 avril suivant, à Pau, en France, des pourparlers s'engagèrent à Londres et aboutirent, le 26 mars 1821, à la fusion désirée, la Compagnie qui en résulta prenant le nom d'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson.

Serait-ce, en outre, une supposition sans valeur que celle qui verrait dans cette affaire une intervention miséricordieuse de la Vierge Marie, sous le patronage de laquelle les deux Compagnies se trouvaient aux Fourches des rivières de Coeur et la Paix?... Les catholiques, en grand nombre dans chaque Compagnie, n'avaient-ils pas prié MARIE de mettre fin à cette lutte entre frères, et MARIE ne voulait-Elle

de la rivière la Paix

CHAPITRE III

L'immense et suppliant appel des âmes:

de partout on demande des prêtres.

1820 - 1840

L'évangile veut s'étendre,

on ne demande des prêtres.

Mgr Provencher, 11 nov. 1835.

La vie des Blancs au milieu des Indiens.

Dans leurs ~~lettres~~ correspondance et dans les journaux des Ports les commerçants, traiteurs, bourgeois et commis, ne parlent guère que de leur commerce et de ce qui s'y rapporte. Incidemment néanmoins leurs écrits contiennent un mot, une anecdote, un détail jetant quelque lumière sur la vie des Indiens, ainsi que leurs rapports et ceux de leurs employés avec eux.

Ce qui est à l'avantage de son commerce, voilà le grand souci du commerçant. Si les bourgeois de la rivière la Paix n'avaient pas trop songé d'abord à leur nourriture, parce qu'elle leur venait pour ainsi dire toute seule au moyen de la chasse, le fameux hiver de 1820 leur fit comprendre que le "primum vivere" (d'abord vivre) peut devenir un problème angoissant. Du gibier, il y en avait encore, mais il était loin, très loin et inapprochable, et, quand les chasseurs avaient eu la chance de l'atteindre, ce n'était pas petite affaire que de le transporter. Alors ils songèrent davantage, d'une part, à la culture, et, d'autre part, au moyen de transport que seraient des chevaux. Les lettres de l'époque sont pleines de ces deux objets, qui ont bien aussi quelque intérêt pour les hommes d'aujourd'hui.

En mars 1820, le bourgeois du Fort Sainte-Marie, Robertson,

envoya des hommes au Fort Edmonton pour en rapporter de la semence de pommes de terre. Ils revinrent le 12 avril, ayant fait en vingt jours tout le trajet d'Edmonton à la rivière la Paix, par le Petit Lac des Esclaves. Ils avaient douze barils de pommes de terre, mais le froid de la saison en avait gelé neuf! (Journal du Fort, au 12 avril 1820, cité par MacGregor. The Land...p.142)

Le transport s'était fait au moyen de chevaux. Ces animaux se voyaient donc déjà à la rivière la Paix, mais ils n'y étaient pas encore nombreux et n'y étaient que depuis peu. Lorsque la Compagnie du Nord-Ouest avait bâti le Fort des Fourches, pour MacKenzie, en 1792, le choix de l'emplacement avait été en quelque sorte imposé par le défaut de moyen de transport : on avait construit là où le bois était sur place. Il semble qu'au contraire, si l'on avait construit le Fort Dunvegan, en 1805-1806, sur un site beaucoup plus agréable, c'est qu'alors on possédait quelques chevaux pour transporter les arbres sur la rivière ~~gumix~~ glacée. Mais il est certain qu'en 1819 la Compagnie de la Baie d'Hudson ne possédait que très peu de ces bêtes précieuses. Le Fort Sainte-Marie en avait demandé à Edmonton pendant l'été. Or ~~le~~ l'homme chargé d'exécuter la commission n'avait envoyé ni le nombre désiré, ni le choix qui s'imposait, n'expédiant que des animaux d'un seul sexe, comme si - note avec aigreur le journal du Fort - il fallait que le district d'Athabaska dépendît constamment du Fort Edmonton pour ces animaux. George Simpson, ~~le~~ chef du district, y alla de sa propre lettre, et elle fut assez verte. (Dans MacGregor, p.143-144)

C'est que les chevaux étaient devenus tout à fait indispensables. Les Indiens, ^{pourtant} ~~il est vrai~~, s'en dispensaient encore, et, somme toute, n'en sentaient pas le besoin : ils avaient leurs chiens et leurs femmes, et c'était assez, et cela ne coûtait pratiquement rien! Les ~~chiens~~ chiens, on ne les nourrissait pas pendant l'été : ils

trouvaient leur vie comme ils pouvaient, et toujours très mal, car ils étaient maigres à faire peur, comme d'ailleurs le sont encore aujourd'hui, à l'été, les chiens des métis et des Indiens. L'hiver, saison pour eux du travail, on les nourrissait, sans quoi ils n'auraient pas eu la force de porter les fardeaux dont on les chargeait ou de tirer la traîne.

Le chien était une excellente bête de somme. Il partageait ce rôle avec la femme.

Pauvre femme païenne! Loin d'être la personne respectée et choyée qu'elle est dans les familles chrétiennes, elle était à peine la servante. Petite fille, elle avait été la marchandise que l'on vendait au plus offrant; femme mariée, toutes les corvées pénibles lui revenaient, non seulement faire la cuisine, mais coudre les mocassins ou souliers de peau, faire et raccommoder les habits, monter et démonter la tente, la transporter, sans compter ses devoirs ~~de~~ d'épouse et de mère. Elle était le souffre-douleur de la famille, et personne ne songeait à l'aimer. Aussi vieillissait-elle de bonne heure.

L'homme qui l'avait achetée la considérait, somme toute, plutôt comme une marchandise que comme une personne, et tout le monde estimait plus riche l'homme qui avait plusieurs femmes. En avoir deux ou trois était commun; en avoir davantage, exceptionnel. On cite cependant un chef Castor, nommé La Flux, qui en avait treize! Mais le pauvre homme - il était de ceux qui fréquentaient le Fort Sainte-Marie et faisaient la chasse pour lui - fut très embarrassé au temps de la grande famine de 1820 pour nourrir tant de bouches.

Car c'était au moins une obligation admise par le mari que de nourrir ses femmes. Et il semble qu'on y fût assez fidèle dans la ~~rép~~ région de la rivière la Paix : s'il fallait souffrir de la faim, tout le monde en souffrait ensemble et l'on partageait jusqu'à la dernière bouchée, même avec des étrangers.

on cite un exemple, évidemment légendaire, qui se transmettait par la tradition, au Fort Dunvegan, et semble n'avoir été qu'une leçon de morale à l'adresse des parents. Le voici, tel qu'il fut raconté au Père Deman par Johny Bourassa, qui le tenait de son père, Louis Bourassa. Un homme et sa femme étaient morts de faim, laissant à l'abandon plusieurs enfants. Un Indien, ému de compassion, les recueillit, à l'exception d'un tout petit dont il ne crut pas pouvoir se charger. Abandonnant donc celui-là dans la forêt, il lui laissa un peu de bois sec pour faire du feu et une petite provision de viande. Quand le tout fut consumé, l'abandonné se mit à pleurer... Un loup l'entendit, s'approcha, comprit la détresse du pauvre petit et alla lui chercher du bois mort et de la viande. Les jours suivants il revint et fit de même... De sorte que, lorsque le bienfaiteur de ses frères vint pour enterrer l'abandonné, qu'il croyait mort, il fut très surpris de le trouver vivant. Alors il le prit avec lui et se chargea de le faire vivre.

Il arrivait souvent à ces pauvres Indiens de souffrir de la faim. Était-ce à cause de leur imprévoyance, comme on l'a souvent dit? Parfois, sans doute; mais peut-être moins qu'on ne pense. Comment auraient-ils conservé des provisions quand ils n'avaient même pas de maisons et qu'ils étaient sans cesse en voyage? Leur chez eux était surtout leur terrain de chasse ou les bords d'un lac poissonneux, et c'était aussi leur garde-manger. Le gibier se déplaçait-il, ou le poisson, ils devaient aller à leur recherche. Si des vieillards, en temps de disette, étaient abandonnés, la raison n'en était pas tant au manque d'affection qu'à l'impossibilité de les transporter au lieu où la famille devait se rendre, sous peine de mourir toute entière.

A ces misères, ainsi qu'à d'autres, l'Eglise catholique devait être la première à tenter de porter remède. Les traiteurs de fourrures des riches Compagnies commerciales ~~n'étaient~~ n'étaient pas plus venus pour exercer la charité que pour propager la foi. Aussi n'ont-ils pas même eu le souci de raconter les bonnes oeuvres qu'il leur est arrivé d'accomplir, et ne l'ont-ils fait que par exception, lorsque la chose était assez curieuse. C'est pourquoi on ne trouve que très peu à dire à la louange de leur charité.

Transcrivons donc, avec d'autant plus de plaisir, le bel acte accompli par Alexandre MacKenzie, pendant plusieurs ^{semaines,} ~~mois,~~ durant l'hiver 1792-93, avec une patience et une persévérance admirables.

" A mon arrivée ici, l'automne dernier, raconte-t-il, je trouvais un jeune Indien qui avait perdu l'usage de sa main droite, son fusil lui ayant éclaté dans la main et lui ayant mutilé le pouce de telle façon qu'il ne tenait plus à la main que par un morceau de chair. Au fait, quand il me fut présenté, sa blessure était dans un état si repoussant et répandait une odeur si infecte qu'il me fallut tout mon courage pour l'examiner. Ses amis avaient bien fait tout ce qu'ils avaient pu pour le soulager, mais comme cela ne consistait qu'à chanter autour de lui et à ~~se~~ souffler sur sa main, la blessure, comme on peut l'imaginer, n'avait fait que s'aggraver. Je fus plutôt alarmé par ~~la~~ la difficulté du cas, mais comme la vie du jeune homme était réellement en danger, je me décidai à risquer ma réputation de médecin et le pris sous mes soins. Je fabriquai donc sur le champ une enveloppe d'écorce et me procurai des racines de sapin pour le lier, et j'appliquai l'~~écorce~~ écorce sur la plaie, après l'avoir soigneusement nettoyée avec le jus de l'écorce. Cela faisait un pansement fort douloureux. Mais en peu de jours la blessure devint propre, la pourriture ayant disparu. J'eus bien désiré alors faire l'amputation du pouce, mais le blessé n'y voulut pas consentir. Peu à peu, par des applications de ~~vin~~ vitriol, la chair à laquelle le pouce ~~pendait~~ était suspendu, se réduisit à l'état d'un fil. Je m'aperçus alors que la blessure se fermait trop rapidement. Le remède que j'appliquais était un composé de baume canadien, de cire et de gouttes de suif que je faisais tom-

ber d'une chandelle allumée dans de l'eau... Bref, j'eus tant de succès qu'aux alentours de Noël mon patient fut capable de partir avec un groupe de chasseurs, et, au retour, il m'apporta une langue de caribou. Il ne fut d'ailleurs pas ingrat. Quand il me quitta, je reçus les plus vifs remerciements, tant de lui que de sa parenté avec laquelle il s'éloigna. Il est vrai que je n'avais épargné ni mon temps, ni mes soins, le pansant régulièrement trois fois par jour, durant tout un mois". (Cité par MacGregor, The Land..p.131-133

Si pareil exemple de charité ne fut pas unique, il semble bien être à peu près le seul dont le récit nous soit parvenu. Pour le voir multiplié, sous toutes les formes possibles, il faudra attendre l'établissement de la religion catholique avec ses prêtres et ses religieuses.

On doit en dire autant pour ce qui concerne l'assistance des mourants et l'ensevelissement des morts, oeuvres de charité chrétienne par excellence. Rien n'effrayait autant les Indiens que la mort et l'agonie qui la précède. Aussi avaient-ils soin d'enterrer le cadavre au plus vite, et, pour en oublier le souvenir, de détruire tout objet qui avait été à l'usage du défunt. C'est George Simpson qui va, de cela, nous donner un exemple, unique aussi sans doute dans ses particularités horribles. Le fait se passe au lac Athabaska, mais il s'agit d'une famille qui paraît avoir fréquenté le Fort Dunvegan, et dont le nom se retrouve dans les registres de Spirit River. C'était donc près du Fort Chipewyan, en 1821 : "La femme de Bâtard, écrit Simpson, est morte ce matin; ou, pour mieux dire, on a mis un terme à ses souffrances, car elle a été enterrée avant d'avoir rendu le dernier souffle!... Après quoi la parenté a manifesté le plus profond chagrin par des lamentations bruyantes et la destruction de tous les effets de la défunte". (Cité par MacGregor, The Land..p. 145)

George Simpson s'intéressait beaucoup à la vie et à la santé des Indiens, mais sous l'angle du commerce, et rien de plus. N'avait-il

pas écrit à Finlayson, au Fort Sainte-Marie, en 1820 : "La famine nous ayant fait perdre beaucoup d'excellents chasseurs, faites tout votre possible pour les remplacer"? (Dans MacGregor, The Land, p.147)

C'est de même sous l'angle du commerce qu'il se plaçait quand il déplorait les recommandations des plus hauts dirigeants de la Compagnie de la Baie d'Hudson au sujet des distributions de liqueurs fortes. Ces messieurs, cédant au moins en partie aux demandes du clergé catholique, à celles des prêtres de la Rivière Rouge en particulier, priaient leurs officiers et commis de diminuer les rations de liqueurs fortes et proposaient de les remplacer par du sucre, ^{à cause} ~~de~~ du nombre toujours croissant de crimes causés par l'abus de la terrible "eau de feu". *Et Simpson qualifiait d'absurde cette mesure.* ~~faisait de cette restriction une absolue nécessité.~~ (Les récriminations de Simpson sont citées dans MacGregor, ibid. p.147-148)

Pour beaucoup de ces traiteurs, uniquement avides de lucre, les lois de la morale ne comptaient guère. Méprisant celles de la justice, comment auraient-ils observé celles de la décence? L'un d'eux, James McKenzie - un autre que l'illustre explorateur, mais frère de l'Honorable Roderick McKenzie, dont l'abbé Laflèche et le Père Taché furent les hôtes à l'Ile-à-la-Crosse - James McKenzie, donc, qui résida au Lac Athabaska de 1795 à 1806, ose écrire, à propos de réclamations faites par de pauvres Indiens : "Ils désiraient que nous ne ~~trafiquions~~ trafiquions plus de leurs femmes pour quelque raison que ce fût. Je leur dis que nous ferions comme il nous semblait bon; car ce n'était pas à eux de nous poser des règles à suivre"! (Dans Masson, les Bourgeois du Nord-Ouest, t.II, p.388, cité par le Père Morice, Hist. de l'Eglise dans l'Ouest canadien, vol.I, p.94)

Est-il surprenant que, sous l'influence de pareils exemples, de simples employés ne se soient pas toujours conduits comme des saints, selon la remarque de leurs officiers? (Dans le journal du Fort Simpson pour 1837, cité par Morice, I, p.91)

De visites réciproques entre employés des postes de commerce et Indiens résultaient naturellement des intimités trop grandes, amenant des unions que ne pouvait légitimer la bénédiction de l'Eglise dont aucun ministre n'était présent. Des enfants naissaient, qui n'étaient point baptisés. Une race nouvelle se formait, celle des Métis, dont les mères étaient des Indiennes et les pères, des Blancs, de langue anglaise ou de langue française, de cette dernière surtout. A ces foyers nouveaux, les femmes apprenaient parfois la langue de leurs maris; plus souvent les hommes apprenaient la langue de leurs femmes; les enfants apprenaient facilement les deux langues, et par surcroît, ~~en~~ fréquemment, une ou deux autres langues indiennes. Cela devait donner aux missionnaires la facilité de trouver des interprètes et des professeurs en langues indiennes.

Situation religieuse des âmes. ----- Mais en attendant l'arrivée des missionnaires, cette compénétration des deux races, la blanche et l'indienne, rendait la situation des âmes compliquée et pénible, tant pour les hommes, quand ils étaient catholiques, ce qui était le cas des Canadiens français, que pour les femmes, à mesure que leur esprit s'ouvrait aux idées religieuses. Il en était forcément de même pour les enfants qui grandissaient.

Les hommes furent naturellement les premiers à se sentir mal à l'aise avec leur conscience, surtout lorsqu'il leur arrivait, ce qui n'était pas rare, de penser à la mort, au jugement et aux châtiments de l'autre monde. Aussi désiraient-ils ardemment la venue de prêtres qui régulariseraient leurs unions, baptiseraient leurs enfants, purifieraient leurs âmes. C'était le grand objet de leurs supplications dans les prières qu'ils faisaient matin et soir, assez fidèlement. Quelques-uns lisaient l'Evangile et le commentaient à leur manière dans les réflexions qu'ils échangeaient entre eux. Des femmes les

les écoutaient et les comprenaient, toujours surprises, effrayées parfois.

Combien, en effet, était nouveau pour elles le langage de ces hommes, et combien les choses exprimées différaient de celles dont elles avaient entendu parler sous leurs tentes! Le ciel, l'enfer, la prière, le prêtre, que ~~tout~~ tout cela leur semblait étrange et mystérieux!

Le prêtre spécialement. Qu'est-ce donc que le prêtre? demandait la femme.

- C'est un homme vêtu d'une robe noire, lui répondait-on, qui prie Dieu et ne se ~~marie~~ ^{grave} jamais.

Et voilà ~~gravé~~ ^{gravée} à tout jamais dans l'esprit des Indiens l'image de l'homme de la prière, de celui qui n'a pas de femme.

- Cet homme viendra sûrement un jour, disaient les Canadiens français.

Quand les "voyageurs" revinrent du Fort William, à l'automne de 1818, ils apportèrent la grande nouvelle, qui se répandit comme une traînée de poudre : des hommes de la prière étaient arrivés à la Rivière-Rouge.

C'étaient les abbés ~~xxxxxx~~ Joseph-Norbert PROVENCHER, qui avait le titre et les pouvoirs de vicaire général de Mgr Joseph-Octave FLESSIS, évêque de Québec, l'unique évêque alors pour tout le Canada et les Pays d'En-Haut, - et l'abbé Sévère DUMOULIN. Le premier avait trente-et-un ans; il était né à Nicolet, dans le Bas-Canada; le second n'avait que 25 ans, et il était originaire de la paroisse Sainte-Anne, dans l'île de Montréal. Ils étaient arrivés au Fort William, sur le lac Supérieur, le 20 juin, ~~à dire à l'époque de l'année la plus convenable~~; ils y avaient été reçus au son du canon, par M. de Rocheblave, agent de la Compagnie du Nord-Ouest, et M. Lemoine, et

commandant du poste. Le 3 juillet, ils atteignirent le lac La Pluie, entrée du territoire qui leur était confié. Ils étaient chargés de prêcher en ce lieu une retraite aux "voyageurs" du Nord, ce qui veut dire à tous les employés des Compagnies commerciales qui se rendaient à l'Ile-à-la-Crosse, au lac la Biche et au Petit Lac des Esclaves, ainsi qu'à ceux qui allaient au Grand Portage la Loche, au lac Athabaska, à la rivière la Paix et à la rivière Mackenzie. Ces voyageurs, malheureusement, n'étaient pas arrivés. Les missionnaires ne les rencontrèrent que le 14 juillet, en arrivant au bas de la rivière Winnipeg, où se trouvait un Fort de la Compagnie du Nord-Ouest. L'arrêt ne pouvant pas être long en cet endroit, rendez-vous fut donné pour l'année suivante, au lac la Pluie, où il y avait des Forts des deux Compagnies, Nord-Ouest et Baie d'Hudson. Le 16 juillet, les abbés Provencher et Dumoulin arrivèrent à la Fourche de la rivière Rouge avec la rivière Assiniboine, où toute la population, réunie auprès du Fort Douglas, les reçut avec enthousiasme. (Vies de Mgr Provencher, par l'abbé Dugas et par Donatien Frémont.)

Combien l'on dut parler de cette heureuse rencontre dans tous les postes des Compagnies et sous les tentes indiennes!

Le départ des "voyageurs", au printemps de 1819, fut sûrement regardé par eux comme un bonheur dont ceux qui restaient ^à la garde des Forts ne pouvaient qu'être jaloux. Quand ils arrivèrent au lac la Pluie, ils y trouvèrent l'abbé Dumoulin, qui les attendait. Il est regrettable que nous n'ayons point de détails sur cette rencontre, les documents qui nous auraient renseignés ayant péri dans l'incendie de l'évêché de Saint-Boniface, en décembre 1860. A part une mention qu'en fait l'abbé Provencher dans une lettre du 27 juillet 1819 à Mgr Plessis, évêque de Québec, il ne nous reste que ces trop courtes lignes de l'abbé Dugas, dans sa vie de Mgr Provencher : "A son retour du poste de Qu'Appelle, M. Provencher songea à faire venir M. Dumoulin de Pembina

pour l'envoyer donner une mission au lac la Pluie, où se rendaient chaque printemps les voyageurs du Nord, qui venaient d'Athabaska. M. Dumoulin partit au mois de juin 1819, et ne revint qu'au mois d'août. Pendant ce voyage, il eut le bonheur de baptiser un bon nombre d'enfants et de régulariser plusieurs mariages" (p.86). C'est tout ce que nous pouvons dire; c'est peu, et c'est pourtant déjà beaucoup. Les "voyageurs" revinrent, à l'automne, dans les postes du Nord, heureux de publier partout que M. Dumoulin leur avait prêché une retraite au lac la Pluie, et qu'en outre ils avaient vu M. Provencher à la Fourche des rivières Rouge et Assiniboine, où commençait à se former la paroisse de Saint-Boniface.

N'était-ce pas une consolation, pour ceux de la rivière la Paix, dans la lutte entre les deux Compagnies, qui désola encore l'automne de 1818, et dans la famine qui fit de l'hiver 1819-1820 le terrible hiver dont les traiteurs nous ont narré les événements? De même, à chaque printemps, les prêtres de la Rivière Rouge furent renseignés sur ce qui se passait dans le Nord, et, à l'automne, tout le Nord apprenait les progrès de l'Eglise catholique dans la région qui forme aujourd'hui le Manitoba. Et, naturellement, chaque année la même demande était adressée à Monsieur, puis à Monseigneur Provencher : Quand nous enverrez-vous des prêtres? (1)

Mais comment aurait-il pu en envoyer si loin, aussi longtemps qu'il n'en eut pas plus de deux ou trois à la fois auprès de lui?

1) Le jour où Mgr Provencher revint, évêque, à la Rivière Rouge, 7 août 1822, il s'y trouvait précisément un vieux "voyageur", arrivé depuis peu des contrées du Nord où il demeurait depuis les premiers temps de la Compagnie du Nord-Ouest. L'abbé Destroimaisons, qui alors gouvernait la paroisse de Saint-Boniface, ayant prévenu les paroissiens de l'arrivée de l'évêque, l'agitation fut si universelle et le bruit si grand que le brave homme, tout surpris, demanda ce qui ~~se~~ se passait. "C'est qu'un évêque arrive", lui répondit-on. Et lui, ~~et~~ abasourdi à pareille nouvelle, de s'écrier : "Un évêque par icitte, ben, c'est ben l'diable!..." (Dugas, Mgr Provencher, p.119-120, note.)

Il est à remarquer ici qu'après la fusion des deux Compagnies en une seule, beaucoup de postes de commerce furent supprimés. Ainsi, pour nous borner à la région du futur vicariat de Grouard, des deux postes qui ~~exist~~ existaient au Petit Lac des Esclaves il n'en resta qu'un seul, celui près duquel devait s'établir la mission Saint-Bernard, aujourd'hui Grouard; à la rivière la Paix, non seulement il en disparut un partout où il y en ~~avait~~ ^{avait} deux, mais plusieurs autres, regardés comme moins nécessaires, furent également supprimés. Le Fort Sainte-Marie fut de ce nombre, avant la fin de 1821, apparemment, ainsi que celui de la Compagnie du Nord-Ouest qui devait lui faire concurrence.

Par suite de ces suppressions de nombreuses familles se trouvèrent sans emploi et bien vite dans la misère. Elles ~~se~~ prêtèrent alors davantage l'oreille aux nouvelles ~~qui~~ que les "voyageurs" apportaient de la Rivière Rouge. Beaucoup d'entre elles songèrent à se rapprocher des prêtres, et, dès 1823, ~~plusieurs~~ se firent annoncer à Saint-Boniface. Elles s'y rendirent de fait à l'été de 1824, de différents points du Nord. Il n'est pas possible de préciser davantage. (D'après deux lettres de Mgr Provencher à Mgr Plessis, 16 juillet 1823 et 19 juillet 1824. Dans Bulletin de la Société historique de St-Boniface, vol. I, III, pp. 89 et 100)

Il est probable que d'autres suivirent d'année en année.

Ceux dont on vient de parler avaient quitté le Nord pour se fixer dans la région de la Rivière Rouge. D'autres ne s'y rendirent que pour se faire instruire et recevoir les sacrements, avec l'intention de retourner ensuite dans la région où ils étaient employés.

De ces derniers, le cas le plus connu est celui d'un nommé Tourangeau, qui vivait au lac Athabaska, et dont la femme était une Castor. Les différents récits ne s'accordent pas pour la date, mais pour le fait lui-même aucune divergence notable.

Un jour d'hiver, le soir sans doute à la veillée, dans l'une de ces maisons d'employés où plusieurs familles demeuraient ensemble, Magloire Morin (frère de l'abbé Morin, curé de Saint-Cyprien) et Baptiste Saint-Cyr s'entretenaient mélancoliquement de l'enfer, à la suite d'une lecture que Morin venait de faire dans son évangile. La femme de Tourangeau, présente, les écoutait... Grandement surprise, elle leur demanda ce qu'était cet enfer dont ils parlaient. Très effrayée pour elle-même et pour ses enfants, elle garda cependant un doute sur la vérité de ce qu'on lui disait jusqu'au retour de son mari, absent pour une partie de chasse ou pour rapporter de la viande d'une cache lointaine. Dès que Tourangeau apparut sur le lac, avec sa traîne à chiens, sa femme courut au-devant de lui, et, du plus loin qu'elle put se faire entendre, lui demanda s'il était vrai qu'il y eût un enfer.

- Qui t'a parlé de cela? répondit l'homme, tout surpris.

- C'est Morin, dit-elle, qui me l'a assuré, et c'est écrit dans son livre. Si c'est vrai, dis-le moi, et dis-moi ce qu'il faut faire pour que je n'aie pas brûler dans ce feu avec mes enfants.

- C'est bien la vérité, répondit Tourangeau; le livre de ~~Morin~~ Morin ne trompe pas.

- Ainsi tu le savais, toi, et tu ne me l'as pas dit!. Tu ne m'aimes donc pas?..

- Oui, je le savais, et je travaille à éviter cet enfer. N'as-tu pas remarqué, depuis que je vis avec toi, que le soir et le matin je prie le Grand Esprit?

- J'ai bien remarqué qu'à genoux tu parlais tout bas à quelqu'un que je ne voyais pas, mais je ne comprenais pas pourquoi tu faisais cela. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu priais le Grand Esprit pour ne pas aller en enfer? Si tu m'avais aimée, tu me l'aurais dit!

- Tu te trompes, je t'aimais beaucoup, mais que devais-je faire? Il faudrait des hommes de la prière pour t'instruire, et nous n'en

avons pas. Il est vrai qu'il y en a maintenant à la Rivière Rouge, mais c'est encore à plus de 400 lieues d'ici.

- N'importe, nous irons à la Rivière Rouge, car je ne veux pas aller en enfer avec mes enfants!

Tourangeau et sa famille se rendirent, en effet, à la Rivière Rouge; la femme et les enfants y furent instruits; tous y reçurent les sacrements, et ils revinrent vivre en vrais chrétiens au lac Athabaska, où les missionnaires furent heureux de les rencontrer plus tard. (1)

1) Le nom de baptême de ce Tourangeau était Baptiste, d'après le Père Jonquet, dans la vie de Mgr Grandin, écrite à Saint-Albert, où vivait un de ses fils, duquel le P. Jonquet semble tenir son récit. (Vie de Mgr Grandin, p.66-68). Pour lui, la date en serait 1844, date qui paraît trop tardive, puisque c'est celle du premier voyage de l'abbé Thibault à l'Île-à-la-Crosse. -- L'abbé Dugas, de l'évêché de Saint-Boniface, raconte le même fait, sous le titre : La crainte de l'enfer, dans sa première série des Légendes du Nord-Ouest, publiées à Montréal, en 1883, p.5-16. La date qu'il y donne serait "quelques années avant 1840". Dans la vie de Mgr Provencher, écrite aussi par lui, il dit que "au commencement de l'hiver de 1826, il arriva du Nord dans la colonie (de la Rivière Rouge) environ 150 personnes. C'étaient, ajoute-t-il, des familles de voyageurs canadiens qui sortaient du service de la Compagnie de la Baie d'Hudson pour s'établir sur des terres", ce qui n'était point le cas de Tourangeau. La date de 1826 est d'ailleurs surprenante, car les lettres de Mgr Provencher ne la mentionnent pas, alors qu'elles précisent bien une arrivée semblable en 1824, préannoncée en 1823. - Quant au Père A.G. Morice, O.M.I. dans son Dictionnaire des Canadiens de l'Ouest, au nom Tourangeau, X, racontant ce fait, il le date de "vers 1825", disant : "Ce fut vers 1825 que Mgr Provencher eut le bonheur de baptiser la femme et de marier le couple"; il ne fait aucune allusion aux enfants. La date de 1825, tout court, serait sans doute fautive, car les feuillets du registre des baptêmes, mariages et sépultures, de Saint-Boniface, pour cette année-là, ont été retrouvés ~~à peu près intégralement~~ des cendres, après l'incendie de 1860, et ne contiennent pas le nom de Tourangeau; mais les années qui précèdent 1825 manquent, et les suivantes également, de 1826 à 1829; dans la suite également retrouvée on ne voit pas davantage le nom de Tourangeau. Il serait donc possible qu'il fût venu à Saint-Boniface en 1824, avec les nombreuses familles du Nord arrivées alors pour y rester; et cela paraît d'autant plus vraisemblable ~~mais~~ que Tourangeau semble dire à sa femme que les prêtres ne sont à la Rivière Rouge que depuis peu de temps.

Ce Baptiste Tourangeau était né à l'Île-à-la-Crosse, d'un père Canadien français et d'une mère Montagnaise. Enfant, il avait été envoyé dans le Canada, pour y être baptisé et instruit et y faire sa première communion. Il était revenu à l'Île-à-la-Crosse à l'âge de 12 ans, avant 1818, car, à son retour, il n'y avait pas encore de prêtres à la Rivière Rouge. Devenu grand, il avait épousé une métisse franco-Castor, au dire du P. Morice, et l'abbé Dugas dit qu'il avait déjà six ou sept enfants à l'époque où sa femme entendit parler de l'enfer.

* de juin à décembre

Si les registres de Saint-Boniface n'avaient pas été détruits par l'incendie de 1880, ils auraient été pour nous une mine très riche de renseignements; le peu qui en reste est déjà précieux. A côté des baptêmes ou mariages de personnes appartenant à la mission de Saint-Boniface, il en désigne d'autres faits en des lieux divers plus ou moins éloignés, tels le lac la Pluie, le bas de la rivière Winnipeg, Pembina ou de personnes venant de Pembina, Saint-François-Xavier, ou Prairie du Cheval Blanc, où se sont établis, près d'anciens colons de Pembina, d'anciens "voyageurs" des Pays d'En-Haut. Plusieurs des baptisés ou mariés ne sont point fixés aux alentours, même lointains, de Saint-Boniface : il est visible qu'il en est venu de tout le Nord-Ouest, y compris de la "Montagne de Roche". Il y a des Blancs unis à des Indiennes de diverses tribus ou nations, en dehors des Sauteuses, des Assiniboines et des Sioues, qui peuvent être de contrées relativement proches; ~~il y a aussi~~ on mentionne des Crises, des Sarcises, des Montagnaises, ou bien des Indiennes, tout court, ou des métisses. Et pour les hommes, quelques-uns portent des noms anglais, et le plus grand nombre des noms français, qui ont appartenu et appartiennent encore aux missions du vicariat de Grouard et aux régions qui l'entourent. Ainsi lisons-nous les noms des Desjarlais, des Delorme, des Ladouceur, des Vandale, des Paul, des Piché (~~en~~ très nombreux), des Gladu, des Letendre, des Contois, des Brazeau, des Rocheblave, etc., avec William Shaw, Duncan McDougall, Henry Fisher, des McGillis, etc. Et tous ces noms sont relevés entre 1825 et ~~1833~~ 1834.

Parfois l'homme et la femme sont venus seuls, pour être mariés; mais il arrive que plusieurs appartiennent à la même famille et ont dû venir ensemble, tels les Letendre, au mois de juin 1825, où nous avons, le 6 juin, les ^{quatre} ~~trois~~ mariages suivants :

de Jean-Baptiste Letendre, fils majeur de J.B. Letendre et de

Josephthe Indienne, - avec Marguerite Delaunay, fille mineure de François Delaunay et de Louise Indienne;

de Louis Letendre (frère du précédent), - avec Marie Hallett, fille mineure de sieur Henry Hallett et de Catherine Crise;

de Pierre Versailles, métis, - avec Josephthe Letendre (soeur des ci-dessus nommés);

de Martin Jérôme, métis, - avec Angélique Letendre (autre soeur des ci-dessus).

La femme de Pierre Versailles, Josephthe Letendre, était d'ailleurs sur le point de devenir mère, car dix jours plus tard, le 16 juin, fut baptisée sa fille Scholastique, née la veille.

En beaucoup de cas, les parents ont amené plusieurs enfants pour les faire baptiser.

Ainsi, par exemple, Antoine Desjarlais et sa femme Suzanne Alary, qui font baptiser, le 13 juillet 1825, leurs deux enfants, François, 5 ans, et Louise, un an;

Ø Olivier Rochbrune (Roquebrune) et Magdelaine Piché, qui font également baptiser, le 7 août 1825, leurs enfants, Louis, ² ans et Marie, 4 ans ;

Puis voici, les 16 et 17 octobre, toute la famille d'Etienne Comtois et Marguerite Sarcise : la femme est d'abord ~~baptisée~~ baptisée avec les trois enfants; ensuite le père et la mère sont mariés; et c'est Mgr Provencher en personne qui fait ces baptêmes et ce mariage.

La liste continue : le 6 septembre 1829, ce sont trois enfants de Jean-Baptiste Paul et d'Angélique Piché qui sont présentés au baptême; - le 6 décembre 1829 est baptisée Josephthe Letendre, dont le parrain est Jacques Cardinal (on se croirait au lac la Biche); le 8 février 1830 sont mariés Joseph Piché et Susanne, de la nation des Sioux; le même jour, mariés aussi Pierre Desroches et Marie, " de la montagne de roche";

le 5 février 1832, l'abbé Belcourt, le premier missionnaire plus particulièrement chargé des Indiens et le premier qui apprit la langue des Sautaux et composa un dictionnaire de leur langue, l'abbé Belcourt baptise Magdelaine, fille de Joseph Piché et Susanne Siouse; laquelle Magdelaine Piché épouse, le lendemain, Jean-Baptiste de Roquebrune. De ces Piché, il y en a autant qu'on en veut : la mission Saint-François-Xavier, de la Prairie du Cheval Blanc, non loin de Saint-Boniface, en est comme le domicile, en 1832, alors qu'il s'en trouve déjà ~~en nombre~~ jusqu'aux Montagnes Rocheuses; la grand'mère, Geneviève Picher (ou Piché, les deux orthographes sont mélangées) vient du Cap Santé, entre Trois-Rivières et Québec, tandis que la famille Piché que nous trouverons entre Edmonton et les Montagnes Rocheuses était originaire, dit-on, de Terrebonne, non loin de Montréal.

Tous ces noms, et d'autres que nous omettons, suffisent à nous faire deviner les nombreux appels adressés de partout à l'évêché de Saint-Boniface pour avoir au moins la visite d'un prêtre. Ce sont d'ardentes supplications qui parviennent des rives de la Saskatchewan et de celles de l'Athabaska, du lac la Biche et du Petit Lac des Esclaves, de la rivière la Paix et même du lointain fleuve Mackenzie.

Bien plus, voilà qu'en 1835 il en arrive des bords de l'Océan Pacifique, de la région voisine de la rivière Columbia, qui se trouve à 2.000 milles environ (plus de 3.600 kilomètres) de Saint-Boniface. Il s'est formé là un commencement de village canadien, qui sera le noyau de futurs diocèses. Ces braves gens, anciens "voyageurs" des Compagnies commerciales, ne peuvent réellement se rendre à Saint-Boniface pour y faire baptiser leurs enfants et s'y faire marier eux-mêmes. Mais Mgr Provencher ne possède que trois prêtres, M. Belcourt, Poiré et Thibault, et, d'autre part, il ne croit pas que sa juridiction s'étende jusqu'à ces pays-là. que va-t-il faire?

Ce qu'il fera? Il remuera ciel et terre, voyagera, parlera, ira non seulement en Canada, mais en Angleterre, en France (où il verra le fondateur des Oblats de Marie Immaculée, Mgr de Mazenod) et jusqu'à Rome, et ne reviendra qu'après avoir obtenu la juridiction nécessaire et quelques sujets, surtout en espérance! Parti de Saint-Boniface le 17 août 1835, il n'y fut de retour que le 14 juin 1837.

Entre temps, les pauvres habitants de l'au-delà des monts se demandent si l'on songe à eux; ils renouvellent leurs instances, et par écrit, ajoutant à leur lettre, datée du 22 mars 1836, la liste des familles présentes alors dans leur colonie, au nombre de dix-huit, ayant 54 enfants. La missive est écrite de Willamette, c'est-à-dire des bords de la rivière de ce nom, affluent de la rivière Columbia, où les Oblats se rendront plus tard, sur l'appel des deux premiers missionnaires, les abbés Demers et Blanchet, tous deux Canadiens français, envoyés par Mgr Provencher. Une seconde lettre, datée du 8 mars 1837, dit ~~avec~~ leur impatience de voir arriver parmi eux le Révérend Messire qui leur a été promis, et une seconde liste de colons la signe. Leur plus grande peine est de voir que des ministres de toutes sortes de religions les entourent déjà, alors que seul manque le prêtre catholique.

Pourquoi ce retard qui les intrigue?... La faute en est à la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui a promis, puis retardé, sinon refusé, l'octroi de passages sur ses barques. Informé de ces choses, dès son retour en Canada, Mgr Provencher écrit, ~~de Lachine le 12 avril 1837,~~ à George Simpson, gouverneur de la Compagnie à la Rivière Rouge, pour lui exprimer sa surprise et sa déception. Celui-ci répond, le 7 18 avril 1837, de Lachine, où il se trouvait alors, ~~par~~ par une lettre dont le résumé est ceci : Il regrette que Mgr Provencher ait cru à de la mauvaise volonté de la part de la Compagnie pour le transport

de ses missionnaires. La vérité, dit-il, est toute autre : nous craignons que l'établissement d'une mission catholique ne donne lieu à des controverses religieuses qui mettront en danger la paix de ce pays, où vivent des populations plus barbares, ignorantes et perfides que partout ailleurs. Que cette crainte vienne à être supprimée par les rapports des officiers de la Compagnie, et il promet à l'évêque la meilleure assistance pour l'accomplissement de ses vues si bienveillantes. (Archives de l'archevêché de St-Boniface)

Pendant que se traitait cette affaire de la Willamette - disons de la Colombie ou de l'Orégon, pour mieux désigner le pays - les plus affamés de religion dans le Nord-Ouest continuaient à se rendre à Saint-Boniface. L'abbé Thibault écrivait à Mgr Signay, successeur de Mgr Plessis sur le siège de Québec, à la date du 24 juillet 1836 : " Il est venu, ces jours derniers, des postes du Nord, plusieurs familles que le désir de la religion a amenées ici, et il doit en venir encore, dit-on". (Archives de l'archevêché de Québec)

Mgr Provencher ne pouvait décidément plus tarder à envoyer un prêtre dans ces régions où il était si désiré. Il avait d'ailleurs le missionnaire qui convenait le mieux pour une pareille entreprise, l'abbé Jean-Baptiste THIBAULT. Né à la Pointe-Lévis, en face de Québec, le 14 décembre 1810, il était à la Rivière Rouge depuis 1833; il avait été ordonné prêtre par Mgr Provencher; il parlait deux langues indiennes, le sauteux et le cris, ce qui lui permettait d'être compris presque partout dans l'Ouest; il était zélé, pieux, ~~vaillant~~, robuste, capable de construire de ses propres mains maisons et églises, et dans la force de l'âge (27 ans). Une telle mission, du reste, était de son goût. Que la Compagnie de la Baie d'Hudson lui accordât un passage sur ses barques et il partirait tout de suite.

Mgr Provencher demanda donc un passage pour le Fort des Prairies (Edmonton). La réponse fut un refus pour cette année-là. Simpson dit, en effet, qu'il ne pouvait pas accorder ce passage ~~xxx~~ sans en référer au Comité directeur de Londres; l'année suivante, peut-être?... (1)

Ce peut-être ne fit rien augurer de bon à Mgr Provencher. Ayant d'ailleurs renouvelé la demande de passages pour les deux prêtres qui devaient se rendre à la Colombie, il doutait fort que la Compagnie adût trois prêtres à la fois sur ses barges.

La réponse de Londres arriva le 7 mars 1838. Elle ne refusait pas seulement le passage demandé pour le Fort des Prairies; elle déclarait que la Compagnie "n'encouragerait point les missions, protestantes ou catholiques, à étendre sans son consentement formel la sphère de leurs opérations au-delà des limites de la colonie" de la Rivière Rouge (dite aussi d'Assiniboïa). (2)

Par contre, et comme pour dorer la pilule, le passage était accordé ~~aux~~ aux missionnaires qui devaient partir pour la Colombie.

On devine combien fut sensible à Mgr Provencher le refus de passage pour M. Thibault. C'était encore un an de retard; c'était en outre un grand danger de découragement pour le missionnaire lui-même, qui languissait dans les postes où son évêque l'occupait provisoirement et dont la famille sollicitait le retour en Canada.

Devons-nous voir dans les paroles si violentes du Comité de Londres une preuve d'hostilité contre l'Eglise catholique?... Pas immédiatement. Le point de vue de la Compagnie était toujours le commerce;

1) Lettre de Mgr Provencher à Mgr Signay, 4 juillet 1837. Dans Bulletin de la Société historique de St-Boniface, III, p.167.

2) Je n'ai pas sous la main la source de ce texte et ne puis en donner la référence certaine; je crois cependant l'avoir puisé dans : Le Nord-Ouest, son évolution primitive et ses archives législatives, édité par le professeur L.H.Oliver, de l'université de la Saskatchewan, en 2 vol., anglais et français. - Les démarches subséquentes

elle redoutait tout ce qui lui paraissait, de près ou de loin, pouvoir lui porter atteinte. La question des fourrures était tout pour elle, comme l'indiquait suffisamment sa devise : Pro pelle, cutem, qui signifiait que ses hommes devaient être prêts à sacrifier leur peau pour la peau des bêtes. A côté de cela, les besoins et les appels des âmes ne la tourmentait guère. Ce qui lui importait, c'était de rester seule maîtresse dans ces immenses pays du Nord-Ouest; la présence avec elle de missionnaires, surtout de missionnaires catholiques, lui semblait un danger.

Mgr Provencher crut devoir patienter et faire tout en son pouvoir pour garder les bonnes relations qu'il avait toujours eues jusqu'alors avec la Compagnie. Son esprit surnaturel lui faisait d'ailleurs penser que l'heure de la Providence n'était pas encore venue.

Pour l'instant, le départ des abbés Blanchet et Demers sur les barges de la Compagnie lui furent une ~~bonne~~ consolation. Ils s'embarquèrent le 10 juillet 1858, passèrent par Norway-House, sur le lac Winnipeg, le 18; par les Forts Cumberland, Carlton et Pitt, sur la rivière Saskatchewan, les 7, 18 et 30 août, et arrivèrent au Fort Edmonton, aussi sur la Saskatchewan, le jeudi 6 septembre. S'étant remis en route le lundi 10 septembre, ils passèrent au Fort Assiniboine, sur la rivière Athabaska, le 16, atteignirent le Fort Jasper, dans les Montagnes Rocheuses, le 2 octobre, et, vers la fin de ce mois, ils parvinrent au Fort Vancouver, de l'Orégon, terme de leur voyage.

De là, M. Blanchet envoya à l'évêque de Saint-Boniface un rapport dont les lignes suivantes nous intéressent particulièrement :

La parole de Dieu a été écoutée avec attention, deux catéchismes ont été faits par jour aux Forts. Des avis ont été donnés, des résolutions prises. La présence de deux prêtres parmi la brigade et aux Forts a fait du bien, a empêché beaucoup de mal.

Les gens des Forts par où l'on a passé voudraient bien avoir plus longtemps la présence d'un prêtre parmi eux, pour instruire leurs ~~xxx~~ femmes, baptiser et instruire leurs enfants. La langue crise, parlée à la Rivière Rouge, est parlée dans les Forts et par les métis jusqu'à Jasper's House. Hélas! ces pauvres gens n'ont fait qu'apercevoir la lumière et elle disparaît tout à coup!.

La Compagnie accordera sans doute à un prêtre catholique d'aller visiter ces Forts, en montant en berge; ou bien l'on pourrait faire les frais d'y envoyer un prêtre par les prairies : de la Rivière Rouge à Carlton, à cheval, on peut se rendre en quinze jours; de là, dix jours pour aller à Edmonton.

Il y a plus de dix nations de Sauvages parlant différentes langues sur les rivières Saskatchewan et Athabaska, au Petit Lac des Esclaves, au Grand Lac des Esclaves, etc...(1)

C'était donc toujours le même désir, le même appel, et l'espoir grandissant, chez les Blancs, les Métis et les Indiens, d'avoir des prêtres.

Il est à remarquer d'ailleurs que nul désir ne semble s'exprimer d'avoir des ministres protestants.

Or, au printemps de 1839, le facteur-en-chef du district de la Saskatchewan et bourgeois du Fort Edmonton, John Rowand, élevé à la dignité de membre du Conseil de la Terre de Rupert (ou Nord-Ouest), dignité qui devait nécessairement le mettre en contact avec Mgr Provencher, membre du même Conseil, John Rowand vint à la Rivière Rouge pour la réunion du Conseil et ne manqua pas de visiter l'évêque de Juliopolis. Si quelqu'un avait tiré profit du passage de M. Blanchet et Demers, c'avait été lui. Aussi, plus que personne il désirait la visite d'un prêtre dans les Forts de la Compagnie, et il voulait sans plus de retard emmener M. Thibault avec lui jusqu'au Fort Edmonton.

1) Compte-rendu publié dans Rapport sur les missions du diocèse de Québec, No 2, Janvier 1840, p.11-21. Aussi une lettre inédite de M. Blanchet à Mgr Signay, des 10 et 13 octobre 1838, aux archives de l'archevêché de Québec.

Aucune proposition ne pouvait réjouir davantage Mgr Provencher. Cependant, pour ne pas déplaire à la Compagnie, il demanda son autorisation - ne l'avait-elle pas exigée? - et de nouveau il fut remis à Londres.(1)

M. Rowand dut partir seul; mais il emportait l'espoir qu'un prêtre lui serait accordé l'année suivante, et il fit connaître et partager son espoir.

Moins confiant, par suite des déceptions précédentes, Mgr Provencher redoutait la réponse de Londres, où quelque influence néfaste semblait s'exercer sur le Comité directeur de la Compagnie.

La réponse vint, au cours de l'hiver 1839-1840, et de George Simpson lui-même, disant "en propres termes" que la Compagnie "s'opposerait aux excursions des missionnaires au-delà des limites de la colonie".

Devant une telle opposition, l'évêque se demande quel parti prendre : "Ce sont, écrit-il, les excursions lointaines qui pourraient faire entrer les brebis dans le bercail... Que faudra-t-il faire? Je n'ai pas la pensée d'obtempérer à cette injuste défense, mais cette Compagnie peut nous faire bien du mal sans avoir l'air d'y toucher". Mais, élevant aussitôt ~~expans~~ son esprit à l'ordre surnaturel, il ajoute : "Si Deus pro nobis, quis contra nos?" Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? (2)

Nous n'avons pas fini de voir s'exprimer les désirs des âmes, devenant sans doute plus ardents à mesure qu'ils sont plus combattus. Nous allons entrer précisément dans le feu de l'action.

1) Mgr Provencher à Mgr Signaÿ, 8 juillet 1839, dans Bulletin de la Société historique de St-Boniface, III, p. 179.

2) Mgr Provencher à Mgr Signaÿ, 25 juin 1840. Bulletin, ibid.p.189.

CHAPITRE IV

DEUX EVANGILES

1840-1842
(1838)

Donne ton nom,
dit le ministre;
Donne ton âme,
dit le prêtre.

Donne ton nom, que je l'inscrive, et tu seras des nôtres, en continuant de vivre comme tu voudras, dit le protestant;

donne ton âme, dit le prêtre, afin que j'y mette la foi par l'instruction religieuse et la grâce par les sacrements, et que tu vives ensuite pour Dieu et d'une manière digne de Lui, par l'intercession de MARIE, en vue du bonheur éternel.

Tandis que l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson refusait un passage sur ses berges au prêtre catholique, elle faisait venir d'Angleterre, pour évangéliser toute la Terre de Rupert, ou Nord-Ouest, quatre ministres protestants, appartenant à la secte des Méthodistes ou Wesleyens.

C'étaient les Révérends : James Evans, George Barnley, William Mason et Robert Terrill Rundle. James Evans devait résider à Norway-House, sur le lac Winnipeg; il avait le titre et la charge de surintendant tendant de toutes les missions méthodistes dans l'Ouest. George Barnley aurait sa résidence à Moose Factory; il devait s'occuper de la Baie James et de l'Abitibi. A William Mason étaient confiés le lac la Pluie et le Fort Alexandre. Enfin Robert Rundle allait être le missionnaire des régions situées au pied des Montagnes Rocheuses, avec résidence au Fort Edmonton. C'est avec lui, particulièrement, que nous allons faire connaissance, et un peu avec James Evans, son supérieur hiérarchique, qui viendra visiter ses missions.

C'était James Evans qui, au dire de la plaquette ~~en~~^(p.6) consacrée à Rundle - Rundle in Alberta - aurait signalé à l'attention de Sir George Simpson les besoins religieux des Indiens, comme si les missionnaires catholiques ne l'avaient pas fait bien davantage et depuis nombre d'années! Mais ce mot nous fait peut-être savoir d'où venait l'influence qui s'opposait aux désirs et aux demandes de Mgr Provencher.

James EVANS était né à Kingston-upon-Hull, en Angleterre, le 18 janvier 1801, d'une famille de marins. Il était venu jeune au Canada. Après deux ans de préparation, il avait été ordonné ministre, à Kingston, en Ontario, et tout de suite il avait été lancé dans le ministère parmi les Indiens. En 1834, il était à la mission de Saint-Clair, aujourd'hui ville de Sarnia, Etats-Unis, où il resta jusqu'en 1838. Il passa de là dans la région du lac Supérieur, puis fut pasteur à Guelph, en Ontario. C'est de là qu'il revint dans l'Ouest, avec la charge de surintendant des missions indiennes de tout le Nord-Ouest. Sa résidence devait être à Norway-House, sur le lac Winnipeg. Il y arriva le 26 juillet.

Robert-Terrill RUNDLE l'y avait précédé, arrivé le 5 juin. Né lui aussi en Angleterre, à Mylor, Cornwall, il avait dix ans de moins que son supérieur ~~hiérarchique~~ hiérarchique, c'est-à-dire 29 ans, et ne s'était offert pour être ministre que l'année précédente. A l'appel de volontaires pour les missions du territoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson, il s'était présenté, et, le 16 mars 1840, il s'était embarqué à Liverpool, avec les révérends Barnley et Mason, et était venu par New-York et Montréal. A Norway-House, il avait reçu dans le Fort une cordiale hospitalité et y avait aussitôt commencé son ministère.

Evans et Rundle étaient mariés, et chacun avait une fille; ~~et~~ celle de Rundle se nommait Marie. (Rundle in Alberta, p.6-11)

Nous avons dit plus haut (p.78) qu'il ne fallait pas voir trop vite une preuve d'hostilité contre l'Eglise catholique dans la décision prise par la Compagnie de la Baie d'Hudson de "~~ne pas~~ ne pas encourager les missions, protestantes ou catholiques, à étendre sans son consentement formel la sphère de leurs opérations au-delà des limites de la colonie" de la Rivière Rouge. Ne l'avons-nous pas, maintenant, cette preuve d'hostilité, alors que, d'une part, elle fait écrire à Mgr Provencher, par son propre gouverneur, George Simpson, qu'elle "s'opposerait aux excursions des missionnaires au-delà des limites de la colonie", et, d'autre part, fait venir jusque d'Angleterre des ministres protestants pour les envoyer bien au-delà de ces limites?..

En outre, dans sa générosité pour ces ministres, elle décide de pourvoir à tous leurs besoins et de leur accorder tous les avantages possibles, leur assurant le transport, le vivre et le couvert, les services de ses interprètes et un salaire de cinquante ~~livres~~ livres sterling par an, à la seule condition qu'ils se fissent à l'occasion (incidentally) les chapelains du personnel des Forts. (Rundle in Alberta, p.5)

Etrange façon d'agir, en vérité, d'une Compagnie dont plusieurs hauts officiers et la très grande majorité des employés étaient catholiques! A ceux-là elle refuse les prêtres qu'ils demandent avec insistance, depuis longtemps, et qui sont ~~en nombre~~ déjà dans le pays; tandis qu'elle offre aux autres, en les faisant venir d'Angleterre, des ministres dont ils se passaient volontiers! Pour les prêtres, elle n'a pas de place sur ses embarcations; aux ministres, d'accord avec le Comité de Londres, le Conseil annuel de la Compagnie, tenu à Norway-House, en juin de cette année 1840, décrète qu'il sera donné, ~~avec~~ "avec l'allocation accordée à un officier commissionné",

"toute la facilité de poursuivre leurs travaux spirituels", afin qu'ils puissent "répandre le christianisme et la civilisation parmi les natifs de cette région".(1)

Si John Rowand, le traiteur en chef du Fort Edmonton et directeur de tout le district commercial de la Saskatchewan, prit part à ce Conseil, comme il y a lieu de le croire, on devine combien son sang dut bouillonner dans ses veines!... Au cas contraire, il est certain qu'il fut des premiers à en connaître les décisions, puisqu'elles le concernaient plus particulièrement que beaucoup d'autres. Et combien ne fut-il pas vexé d'avoir à emmener sur ses canots, lui, catholique ardent, l'antagoniste du prêtre, au lieu de ce prêtre qu'il avait espéré et annoncé!... Certes il était loin de s'attendre à pareille contrariété lorsqu'il était parti du Fort Edmonton pour la Rivière Rouge!

Moins surpris que lui, l'évêque de Saint-Boniface en fut plus attristé. Qu'allaient devenir ses brebis, exposées à la dent du loup?... Et tant d'âmes païennes, bien disposées, qu'il serait si facile de tromper?... Certes, il n'était pas disposé, lui, le premier pasteur, à les abandonner, ces âmes, par soumission à la volonté d'une Compagnie, si puissante fût-elle! Mais envoyer un prêtre dans des contrées inconnues, parmi des peuplades sauvages qu'on avait le droit de redouter, n'était-ce pas l'exposer inconsidérément?... et serait-ce sauvegarder les brebis que d'envoyer le berger au-devant de la mort?... Mgr Provencher sentait tellement le besoin d'une protection, qui ne pouvait venir que de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qu'il jugeait devoir faire tout son possible pour conserver ses bonnes grâces. Aussi se décida-t-il à patienter encore, attendant

1) Minutes of the Council, (art. 73 et 74) publiées par I. Cowie, p. 805. Le texte français, ici transcrit en partie, en est la traduction officielle, dans "*Le Nord-Ouest, son évolution primitive et ses archives législatives*" par E. H. Oliver, t. II -

que la Providence lui donnât la lumière. (D'après une lettre de Mgr Provencher à Mgr Signaÿ, du 25 juin 1840. Dans Bulletin de la Société historique de St-Boniface, III, p. 189. Aussi, lettre du 23 juillet 1841, *ibid.* p. 195-196.)

Quant aux deux ministres protestants chargés des contrées auxquelles M. Thibault avait été destiné, ils se préparaient ensemble, à Norway-House, en vue d'un apostolat qu'ils voulaient efficace.

Adversaires de l'Eglise catholique, ils l'étaient sans aucun doute. Ils ne manquaient pas, pour autant, d'un zèle sincère pour la conversion des infidèles à la religion chrétienne, mais à la leur, bien entendu. Leur préparation antérieure n'avait sûrement pas consisté en des études approfondies. On nous dit qu'Evans avait eu deux ans de "probation" avant son ordination (Rundle, p. 6); quant à Rundle, il était simplement passé du rôle d'apôtre laïc à celui de ministre, sans avoir eu le temps d'étudier (Rundle, p. 7). C'est pourquoi Evans avait tenu à le garder auprès de lui pendant quelques semaines.

D'autre part, Evans avait une expérience d'au moins six ans dans le ministère; il savait la langue criée et allait pouvoir imprimer des livres en caractères syllabiques de son invention, ceux-là que devaient lui emprunter tous les missionnaires catholiques.

Le jour vint pour eux de la séparation. Le 7 septembre (1840), Rundle se mit en route pour le Fort Edmonton, acceptant généreusement les fatigues et les dangers du voyage, tandis que son supérieur écrivait dans son journal : "Aujourd'hui mon digne frère Rundle est parti par le bateau de la Saskatchewan pour Edmonton. Deux mois environ, par la bénédiction de Dieu, vont l'y conduire. Durant ce temps, il dormira sur la terre, sèche ou mouillée, et souvent sans même pouvoir planter sa tente. Pluie ou beau temps, chaleur ou froid, il devra rester assis dans le bateau, sans abri, n'attendant qu'au ciel le véritable et éternel confort. Du moins le Fort lui a fourni tout

ce qui pouvait lui rendre le voyage moins pénible". (Rundle, p. 9-10)

Voyageait-il seul, ou avec sa famille? La notice intitulée Rundle in Alberta ne le dit pas; mais elle le fait entendre en signalant qu'il avait une fille et qu'Evans était arrivé lui-même à Norway-House avec sa femme et sa fille.

Les notes, fort succinctes, de son journal, qui relèvent les fatigues et les incidents du voyage, ne précisent rien de l'arrivée au Fort Edmonton, si ce n'est qu'elle eut lieu le dimanche 18 octobre, à 1 heure du matin; ~~et cependant~~ elles ajoutent pourtant que ce jour-là, malgré sa fatigue, il fit le "service anglais". Elles disent aussi que John Rowand, qui paraît avoir devancé quelque peu la brigade, avait fort bien reçu le ministre et l'avait logé dans sa propre maison; mais de l'accueil de la population pas un mot.

Ce mot que le journal de Rundle omet, et pour cause, d'autres documents nous le donnent, et il ne manque pas de saveur pour des catholiques.

John Rowand, s'étant cru certain de ramener avec lui un prêtre, l'avait annoncé, et la nouvelle s'en était répandue au loin. Aussi, vers la mi-octobre, époque ordinaire de l'arrivée des canots, une foule impatiente de voir la "robe noire" entourait le Fort Edmonton. Dans cette foule se trouvait particulièrement le vieux Piché et tout au moins les aînés de ses fils. L'un des plus jeunes, devenu plus tard le célèbre chef Peau-de-Bélette ou Erminskin, raconta ainsi le fait, au sacre de Mgr Legal, à Saint-Albert :

Je me souviens qu'étant tout petit enfant, mon père faisait la chasse bien loin d'ici, dans les Montagnes Rocheuses. Un jour, un sauvage vint du Fort des Prairies lui apporter la nouvelle qu'un Homme de la Prière était prochainement attendu en ce lieu. Mon père partit de suite pour aller le voir; mais il fut bien déçu quand les Canadiens qui étaient au service de la Compagnie lui apprirent que ce prétendu homme de la prière n'était qu'un faux

prêtre, un ministre de la religion des Anglais. Il fut pourtant consolé, parce qu'on lui assura que l'année suivante un véritable homme de la prière viendrait certainement... Mon père partit donc, triste et consolé tout ensemble, continuer sa chasse dans les montagnes.

Accueilli sans empressement par la population déçue, Rundle n'obtint dans son ministère que de faibles résultats. Au printemps de 1841, Rowand faisait savoir à Mgr Provencher que, durant tout l'hiver, il avait prêché sans succès, et que la majorité des Indiens eux-mêmes ne voulait écouter que "les vrais priants". (Voir Morice, Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest Canadien, éd. de 1920, p.255)

Toutefois le ministre protestant avait mieux réussi en dehors du Fort Edmonton, soit au Fort de la Montagne, soit dans les plaines du sud, du côté de la rivière des Arcs, où l'un des plus beaux sommets des Montagnes Rocheuses porte maintenant son nom, le mont Rundle. Néanmoins son propre journal note que, prêchant quelque part, en plein air, le 18 avril 1841, il remarqua que, pour quelques Indiens qui l'écoutaient avec attention, les autres semblaient "aussi insensibles que l'herbe sur laquelle ils étaient assis". (Rundle in Alberta, p.15) Ne serait-ce pas une allusion à ceux de la bande de Piché?

Même ceux-là pourtant écoutaient l'évangile prêché par le ministre Anglais, afin de savoir en quoi il consistait. Mais, que pouvait bien être cet évangile?... Un écho de la Bible?... Un exposé véridique des préceptes du Décalogue?... Les paroles mêmes de Notre-Seigneur Jésus-Christ?... Toujours est-il que Rundle acceptait volontiers pour siens les bigames, sans les inquiéter à ce propos. Et c'est ainsi qu'il se fit gloire d'avoir converti le chef Bras Croche, en cris Maskepetoon, selon l'orthographe de Rundle, ou Hanckipiton d'après M. Thibault, lequel chef avait gardé ses deux femmes et disait plus tard : "Êh J'ai entendu Rundle, Wesleyen, Hunter, Anglican et Thibault, Catholique : quand ils se seront mis d'accord, je me ferai chrétien". (Dans Rundle in Alberta, p. 31-32)

Est-il surprenant qu'avant de se ranger du côté de Hundle les fils de Piché et les Cris de leur tribu aient voulu connaître l'enseignement des prêtres et se soient décidés à se rendre, dans ce but, jusqu'à la Rivière Rouge?

Ils y arrivèrent au début de l'été, ~~pendant l'hiver~~

A ce propos, il y a divergence entre la tradition, conservée à Hobbéma, en Alberta, qui est devenu le centre des descendants de ces fils de Piché, et ce que dit Mgr Provencher dans une lettre à Mgr Signay; mais divergence n'est pas contradiction, et la tradition semble simplement compléter le texte épiscopal.

L'évêque écrit : "Un métis nommé Piché, vivant avec et comme les sauvages, est venu ici, cette année, du pied de la montagne pour voir les prêtres et tâcher de m'engager à en envoyer au secours des Cris nombreux de ces contrées. M. Thibault l'a instruit de son mieux... Je l'ai promis pour le printemps prochain". (23 juillet 1841, dans Bulletin de la société historique de St-Boniface, III, p. 195-196)

Cette visite parut à Mgr Provencher le signe providentiel qu'il attendait et le grand désir des Indiens l'assurance qu'il pourrait se passer de l'appui de la Compagnie. "J'ai bonne espérance de ce côté là, ajoutait-il... Il était difficile d'envoyer un prêtre au milieu de sauvages inconnus; à présent qu'ils le demandent, la difficulté cesse... Prions pour ce projet précieux". (Ibid.)

D'après la tradition, ce furent deux des fils de Piché qui se rendirent alors à la Rivière Rouge, ceux qui, baptisés, furent nommés François et Louis. Un groupe d'hommes et de femmes les accompagnaient. Comme ils ne sont pas mentionnés par Mgr Provencher, on peut croire qu'ils s'arrêtèrent à la Prairie du Cheval Blanc, ou Saint-François-Xavier, cette mission où demeuraient plusieurs familles de Piché, tout probablement de leur parenté.

Pendant que les Cris du voisinage des Montagnes Rocheuses séjournaient à Saint-Boniface ou tout près de là, le gouverneur Simpson arrivait d'Angleterre, en route pour un voyage autour du monde. Durant son arrêt au Fort Garry, aujourd'hui Winnipeg, il présida le Conseil annuel de la Compagnie et lui fit renouveler, avec des précisions nouvelles, les décisions prises l'année précédente en faveur des ministres Wesleyens et d'Evans en particulier. (Voir :

"Le Nord-Ouest, son évolution primitive et ses archives législatives," édité par le professeur E.H. Oliver, de l'Université de la Saskatchewan, 4 articles 86, 87, 88. L'ouvrage est publié en anglais et en français.)

Il est peut-être opportun de nous arrêter ici un instant pour essayer de faire la lumière sur des faits qui ne paraissent pas en parfait accord.

Au dire de Peau-de-Belette, Rowand avait affirmé, à l'arrivée inattendue de Rundle, qu'un prêtre viendrait sûrement l'année suivante. Mais comment pouvait-il le savoir?... Comment Mgr Provencher lui en aurait-il fait la promesse, sachant qu'il ne pourrait pas obtenir un passage sur les canots de la Compagnie?... D'autre part, si Rowand avait donné cette assurance, pourquoi les fils de Piché seraient-ils allés à la Rivière Rouge alors que le prêtre aurait été sur le point d'arriver chez eux?..

Ne serait-ce point que Rowand, avant de se dire certain qu'un prêtre viendrait, aurait conféré avec Piché et ses fils et les aurait décidés à faire le voyage que nous venons de relater?... Il se sera cru certain que, dans ce cas, ils ramèneraient le prêtre avec eux.

De fait, Mgr Provencher semble avoir considéré cette solution, mais y avoir vu des obstacles. D'abord, cet été-là (1841), un voyage à travers les prairies était plus dangereux que d'ordinaire, parce que les Sautaux étaient en guerre contre les Sioux et les Pieds-Noirs, et que, par suite, toute la prairie était "en feu", selon l'expression du juge Prud'homme dans sa vie de M. Bellecourt (p.43). Ensuite, si

Piché était très certain des dispositions des Cris au milieu desquels ils demeuraient, il ne pouvait pas garantir au même degré les bonnes dispositions des autres, bien qu'il s'en crût personnellement assez sûr; aussi Mgr Provencher lui avait-il demandé, dans sa prudence, de s'en informer à son retour et d'en écrire par le courrier d'hiver, ce que Piché avait promis de faire, annonçant d'ailleurs qu'il viendrait au-devant de M. Thibault jusqu'à moitié chemin.

(Lettres de Mgr Provencher à Mgr Signay, des 23 juillet 1841 et 30 juin 1842, dans Bulletin, III, pp. 196 et 201)

Ainsi tout ~~se~~ paraît clair, et l'espoir mêlé de crainte de Mgr Provencher, et le voyage de M. Thibault retardé jusqu'au printemps de 1842.

Par contre, se hâtant de profiter des offres avantageuses de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le ministre Evans se mit en route, à l'été de 1841, pour une grande tournée d'inspection à travers le Nord-Ouest. On devine le déplaisir et l'inquiétude qu'en éprouvèrent l'évêque de Saint-Boniface et ses missionnaires. M. Belcourt, notamment, comme il l'avait fait déjà en 1840, ^{avant le départ} ~~sur le départ~~ de Rundle, en exprima de nouveau ces sentiments dans une lettre à Mgr Signay :

"Je voudrais, avait-il écrit le 3 août 1840, qu'il fût possible de visiter les sauvages Cris des lacs Athabaska et des Esclaves et des lieux environnants avant que les ministres ne se rendent chez eux. Les "voyageurs" nous assurent que ces infidèles n'ont aucun éloignement pour la "prière"; et, comme je pense que les ministres ne feront rien par ici, ils pourraient bien aller se fixer là et tromper ces pauvres sauvages qu'il nous serait si facile d'amener au vrai bercail".

"Le ministre Evans, que j'ai vu cet hiver, écrit-il encore en août 1841, bat enfin du chemin nouveau. Il est allé du côté du lac Athabaska, où nous aurions pénétré depuis longtemps si nous en eussions eu les moyens. Les sauvages de ces lieux sont bien disposés; mais quelque succès que l'on puisse avoir par la suite, il ne pourra jamais être aussi prompt ni aussi entier qu'il l'eût

été si nous eussions prévenu les prédicateurs de l'erreur". (Lettres publiées dans le Rapport sur les missions du diocèse de Québec, No 3, janvier 1841, p.34, et No 4, janv. 1842, p.52-53.)

Rundle avait naturellement prêché, ~~muni~~^{que} baptisé, marié... Evans ne voyageait ~~pour donner des informations~~ pour prendre des informations et, tout au plus, donner "de bons conseils" (Duchaussois, Aux Glaces Polaires, éd. de 1928, p.131); aussi ne mentionne-t-on de lui aucun acte proprement dit de ministère.

Que put-il constater sur sa route?... Ce qu'il aura vu par force, c'est que l'Eglise catholique était déjà, pratiquement, maîtresse de tout le pays, malgré l'absence de ses prêtres, que les premières autorités de la Compagnie de la Baie d'Hudson avaient empêchés d'y pénétrer.

Maîtresse, elle l'était, en effet, depuis longtemps par quelques Canadiens vivant au milieu des Indiens, en coureurs des bois, et par les nombreux Canadiens employés dans les Forts de la Compagnie, avec quelques autres catholiques d'origine Irlandaise ou Ecossaise; elle l'était encore par plusieurs officiers de ces Forts, qui, comme Rowand, hâtaient de leurs vœux la venue des prêtres : Evans ne put s'empêcher de les voir, ces hommes, simples "engagés" ou commis ou traiteurs haut placés.

Maîtresse du pays, l'Eglise l'était depuis que les abbés Blanchet et Demers en avaient pris possession pour elle, par les messes qu'ils avaient célébrées, les sacrements qu'ils avaient administrés, les croix qu'ils avaient plantées en divers endroits le long de leur route : ces croix, Evans les vit de ses yeux, par force. Des messes célébrées et des sacrements administrés, il n'est pas douteux ~~qu'il~~ qu'il ait eu aussi connaissance.

Comment aurait-il ignoré qu'ils l'avaient précédé à Norway-House même? Ils y avaient séjourné toute une semaine, du 18 au 26 juillet 1838; y avaient célébré la sainte messe, l'un et l'autre, chaque jour,

dans la plus belle salle du Fort, celle qui était réservée au gouverneur; ils y avaient fait plusieurs baptêmes d'enfants et d'adultes et fait deux mariages. Blancs et Indiens y avaient profité de leur ministère.

Le dimanche 29 juillet, il y avait eu relâche sur une île du lac Winnipeg, et les missionnaires avaient dit là deux messes.

Le dimanche 5 août, arrêt dans un petit poste, sur la rivière Saskatchewan; une messe y fut dite dans la maison d'un nommé Constant, commis du poste, en présence des Cris. Le 7, passage, presque sans arrêt, au Fort Cumberland. Le dimanche 12, une messe fut dite sur le bord de la rivière, et une croix plantée, la première.

Le 18 août, la brigade arriva au Fort Carlton, où elle se reposa quelques jours. Le lendemain, 19, dimanche, il y eut, dans une salle du Fort, une messe basse et une messe chantée, avec instructions. Les 20 et 21, deux messes basses. Durant ces jours, 32 baptêmes furent administrés et 7 mariages célébrés. La famille du bourgeois et post-master du lieu, nommé Patrick Small, fut de celles qui profitèrent le plus du ministère des prêtres, famille de huit personnes, dont cinq adultes : la femme et les enfants furent baptisés, et M. Small, protestant, fut marié religieusement.

Le dimanche 26 août, une messe sur la grève et une croix, plantée, la seconde. Le 30, la brigade atteignit le Fort Pitt; il y eut une messe basse et une instruction, ainsi que 11 baptêmes.

Le dimanche 2 septembre, une messe fut encore célébrée sur la grève et une croix plantée, la troisième.

Jeu-di 6 septembre, arrivée au Fort EDMONTON. Le lendemain, une messe y fut dite dans une salle, et le samedi 8, deux messes. Le dimanche 9, solennité de la Nativité de la sainte Vierge, il y eut, outre une messe basse, une messe chantée et les vêpres chantées, ainsi que deux instructions. Le lendemain, avant de se remettre en

route, encore une messe basse, puis la plantation d'une grande croix en dehors du Fort, la quatrième. En outre, 39 baptêmes avaient été administrés, dont 5 à des adultes, et trois mariages célébrés, notamment celui de M. Harriott, traiteur-en-chef et post-master du Fort de la Montagne (Rocky Mountain House), protestant, avec une fille du bourgeois d'Edmonton, Nancy (ou Anne) Rowand.

Il fallut alors gagner par terre le Fort Assiniboine, sur la rivière Athabaska, où, le dimanche 16 septembre, une messe fut dite sur la grève de la rivière Athabaska et une croix plantée, la cinquième. Le dimanche 23, une messe fut encore célébrée sur la grève de la rivière, où la caravane n'avancait qu'avec difficulté, et une croix fut plantée au même lieu, la sixième.

Le dimanche 30 septembre, dans l'impossibilité de dire la messe, les prêtres se contentèrent d'en lire les prières.

Le 2 octobre, la brigade atteignit le Fort Jasper, où furent administrés 35 baptêmes, dont le plus grand nombre était d'enfants apportés du Fort Edmonton par des gens libres qui ne s'y étaient pas trouvés au passage des prêtres.

Le dimanche 7 octobre, il fallut encore se contenter des prières de la messe; puis le mercredi 10, ^{près de} à la limite entre les pays du Nord-Ouest et ceux de la Colombie, une messe basse fut dite "pour la rémission et l'expiation de tant de péchés commis dans ce pays et sur cette rivière (Athabaska), et en action de grâces pour le beau temps continu et la bénédiction du Seigneur sur ses missionnaires pendant le voyage". (D'après un compte-rendu publié dans le Rapport sur les missions du diocèse de Québec, No 2, janvier 1840, p.11-21; et une lettre inédite de M. Blanchet à Mgr Signay, des 10 et 15 octobre 1838, aux archives de l'archevêché de Québec.)

Veut-on savoir quel avait été, à côté de cela, le ministère de Rundle, au cours de l'hiver 1840-41, d'après son propre journal ? Quelques sermons, dix ou onze baptêmes et dix mariages.

Revenons à Evans.

Arrivé à Edmonton le 30 octobre 1841, il demeura en la compagnie de son confrère Rundle jusqu'au 23 novembre; mais, à cette date, tous les deux avaient quitté le Fort Edmonton et se trouvaient au Fort Assiniboine. Ils se séparèrent donc ce jour-là, Rundle continuant son séjour au Fort Assiniboine, tandis qu'Evans poursuivait sa route vers le Fort du Petit Lac des Esclaves. A partir de là, nous manquons de documents pour l'accompagner dans son voyage. Nous savons seulement qu'il se rendit jusqu'au Fort Resolution, sur le Grand Lac des Esclaves et s'en retourna par le Portage la Loche et l'Île-à-la-Crosse. La tradition va compléter quelque peu ces maigres données.

Il se rendit donc au Petit Lac des Esclaves, au lieu de la future mission de Grouard. Le commis du Fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson était alors George MacDougall, protestant, ainsi que toute sa famille; il n'est pas douteux qu'il ait fait avec bonheur au ministre les honneurs de sa maison. Il le devait d'autant plus qu'Evans voyageait pour le compte et par les soins de la Compagnie. Venant prendre des informations sur les sentiments religieux de la population, le ministre aura tâché de la réunir et sera resté plusieurs jours au Fort, et c'est là tout ce qu'on en peut dire sans risque d'erreur.

Du Petit Lac des Esclaves Evans fut certainement conduit au Fort Dunvegan : le grand nombre de Canadiens ou de métis franco-canadiens employé dans ce Fort ne dut pas lui faire un accueil très chaleureux, et il aura eu hâte de poursuivre sa route. Il ne fut pas question d'une visite au Fort Saint-John, car à cette date il était supprimé. Aucun arrêt à la Fourche des rivières Boucane et la Paix, où le Fort Sainte-Marie n'existait plus, ni aucun autre. Le ministre n'eut donc guère de repos, dans le territoire du vicariat futur de Grouard,

qu'au Fort Vermillon. Encore pouvons-nous y supposer un accueil aussi réservé qu'au Fort Dunvegan. Il serait surprenant qu'on n'ait pas fait savoir au surintendant des missions wesleyennes que c'était un prêtre catholique qu'on avait ~~dem~~ demandé, et non pas un ministre protestant.

Allait-il être mieux reçu dans la région du Mackenzie?... S'il l'avait espéré, sa déception aura été grande, car là, du moins, nous savons positivement quel accueil lui fut fait.

Il se rendit donc - et il lui fallait du courage pour voyager à cette époque, la plus rude de l'année, en plein coeur de l'hiver, janvier ou février 1842 - au Fort Resolution, sur le Grand Lac des Esclaves. La réception fut certainement polie, comme devait savoir la faire le bourgeois du Fort. Car c'était un homme aussi distingué que fervent catholique, M. Georges Fleury d'Eschambeault, descendant de la noble famille des Fleury d'Eschambeault de la Gorgendière, qui a fourni au Canada des commerçants et des militaires ~~généralment~~ remarquables par leurs dispositions affables et généreuses. Ce Georges d'Eschambeault était originaire de Boucherville, où le futur évêque de Saint-Boniface, Mgr Taché, passa son enfance. Il avait été commis d'abord au lac Caribou; il devait l'être un peu plus tard à l'Ile-à-la-Crosse et y lier amitié avec son illustre compatriote. Il était père de sept enfants. (Morice, Dictionnaire des Canadiens de l'Ouest, à son nom, p.84-85) Aux Indiens présents lors de son arrivée, le ministre Evans annonça qu'il venait leur parler de la prière, autrement dit de la religion, mais que, trop fatigué pour l'instant, il attendrait au lendemain. Lorsqu'il se fut retiré, M. d'Eschambeault leur dit : "Ce ministre n'est pas le véritable homme de la prière, ne l'écoutez pas. Le vrai priant, qui viendra certainement, c'est M. Thibault; c'est lui que vous devrez écouter". M. d'Eschambeault était au courant des projets de Mgr Provencher, qu'il ne pouvait

manquer d'avoir appris au cours du voyage annuel des officiers des Forts à la Rivière Rouge. Or, ce qu'il importe de noter ici, c'est l'influence dont jouissait auprès des Indiens le bourgeois du Fort Resolution et d'où lui venait cette influence. Tous ceux qui connaissaient M. d'Eschambeault, qu'ils fussent Canadiens ou autres, ~~lui~~ l'estimaient et le vénéraient. Ce qu'ils avaient particulièrement admiré en lui, c'était sa fidélité à réciter le chapelet chaque jour, car, à l'été, il avait coutume de le dire en se promenant près du Fort. En conséquence, tout mot d'ordre ou conseil de M. d'Eschambeault était parfaitement suivi. Ainsi, le lendemain de l'arrivée d'Evans, il n'y eut personne pour l'écouter. Et cela peut bien être considéré comme une vraie victoire de la Sainte Vierge, puisque c'était par la dévotion au chapelet qu'elle était obtenue. ⁽¹⁾ Si donc la visite au Fort Resolution fut le point extrême, et comme le sommet, du voyage d'Evans, concluons que la Sainte Vierge, en anéantissant là ses projets, remportait la victoire sur son voyage entier. Il est possible que le ministre ait eu plus de satisfaction au lac Athabaska et à l'Ile-à-la-Crosse; mais nous verrons bientôt toutes ses illusions tomber ~~complètement~~ et son action finir dans un échec total.

En 1843 ou 1844 - 1844 plus probablement - il enverra une lettre circulaire "aux chefs et guerriers" et à toute la population du Nord ~~en~~ fixant à tous un rendez-vous pour 1845 au Portage la Loche, alors qu'une semblable lettre de l'abbé Thibault donnera le même rendez-vous, pour le même endroit, à la même époque. Verrons-nous alors les deux évangiles s'affronter?... (2)

1) Le fait ici raconté nous a été conté par le vénérable Mgr Joussard, à Edmonton, le 2 janvier 1929. Mgr Joussard le tenait lui-même de King Beaulieu, un des fils du célèbre ~~xx~~ François Beaulieu, qui vivait en ce temps-là dans le voisinage immédiat ou tout proche de M. d'Eschambeault. King Beaulieu en raconta également la suite, c'est-à-dire l'entrevue des Indiens avec M. Thibault, en 1845, dont nous ferons le récit en son temps.

2) La lettre d'Evans est signalée dans un ^{Rapport} ~~Rapport~~ de M. Laflèche, daté du 9 avril 1855, et dans une Note sur l'établissement de la mission de la Nativité.

CHAPITRE V

LE TRIOMPHE DE LA FOI.

1842 - 1845

Ceux qui sèment dans les larmes
récolteront dans l'allégresse.

Ps. 125, 5.

On serait tenté de dire que M. Thibault moissonna dans l'allégresse avant d'avoir semé dans les larmes, et cette parole aurait du vrai. N'arrive-t-il pas d'ailleurs dans tout ministère sacerdotal que des heures ou des jours de tristesse succèdent à des heures et des jours de joie? Il est vrai pourtant que, depuis plusieurs années, M. Thibault et d'autres avec lui, son évêque ^{principalement,} ~~surtout~~, semaient dans les larmes, à cause de l'opposition faite à leur ministère par la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson. Leur parole et leur saint ministère portaient déjà quelques fruits dans tout le Nord-Ouest par les officiers et employés catholiques de la Compagnie qui venaient en bénéficier à Saint-Boniface et dans les Forts voisins, car si les deux premiers prêtres avaient voulu les évangéliser avant même d'être rendus au terme de leur route, en 1818, et leur avaient donné rendez-vous pour l'année suivante, comment douterait-on qu'ils aient continué à s'occuper d'eux chaque année, lorsqu'ils furent un peu plus nombreux?... N'avons-nous pas vu d'ailleurs M. Thibault instruire et baptiser des familles venues du Nord, et, tout récemment, le métis Piché? C'est bien M. Thibault surtout qui s'était attristé de ne pouvoir se rendre jusqu'au Fort Edmonton et aux Montagnes Rocheuses, au ~~pp~~ point de faire craindre à Mgr Provencher que, de dépit, il ne s'en retournât dans l'Est. (Lettre à Mgr Signay, 25 juin 1840. Bulletin de la société historique de St-Boniface, III, p. 185) Il nous faut l'accompagner maintenant dans un voyage qu'on peut justement qualifier de triomphal.

Piché n'avait pas écrit, en hiver, comme il l'avait promis : cause d'inquiétude pour Mgr Provencher. Était-ce néanmoins une raison suffisante pour retarder encore le voyage de M. Thibault? Ni le missionnaire, ni son évêque ne le crurent.

Et donc il partit de Saint-Boniface le 20 avril 1842, en une compagnie et avec des moyens qui supposaient une grande confiance en Dieu et en la protection des Saints Anges. Car le missionnaire n'avait, pour toute escorte, qu'un métis, nommé Jean-Baptiste Laframboise, lequel emmenait avec lui sa femme et un jeune garçon; des charrettes si primitives de la Rivière Rouge contenaient les bagages, et, sans doute, étaient conduites par la femme et le garçon; deux chevaux portaient le missionnaire et son guide. Il s'agissait de faire près de mille milles (environ 1.600 kilomètres) dans cet attelage, à travers un pays où le danger était grand de rencontrer des bandes d'Indiens infidèles, pillards ou en guerre, sans route bien tracée, avec de nombreux cours d'eau à traverser sans pont d'aucune sorte. Le missionnaire entreprenait ce voyage pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, acceptant à l'avance de se faire scalper ou "lever la chevelure", comme on disait, si Dieu le permettait. Il est à croire que la famille qui l'accompagnait partageait ses sentiments et lui rendait ce service beaucoup plus pour l'amour de Dieu qu'en vue du maigre salaire qui l'attendait.

La marche fut très lente, car, à cette époque de l'année, l'herbe n'abonde pas dans les prairies, et il fallait pourtant donner aux chevaux le temps de se nourrir. (1)

1) - Il nous paraît bon de raconter avec quelque détail ce long et périlleux voyage qui fut le point de départ de toute l'évangélisation catholique du Nord-Ouest, et, par conséquent, du futur vicariat de Grouard, aussi bien que des futurs diocèses d'Edmonton, Calgary et Saint-Paul. C'est d'autant plus facile que nous avons entre les mains plusieurs lettres inédites, avec un rapport ~~manuscrit~~ de M. Thibault, qui nous permettent de le suivre jour par jour. (Des archives de l'archev. de Québec.)

Les voyageurs mirent dix-neuf jours à atteindre le Fort Ellice, situé au confluent de la rivière Assiniboine avec son petit affluent la rivière au Castor, à 200 milles environ (du moins à vol d'oiseau) de Saint-Loniface. M. Thibault y rencontra quelques familles Sautousses qui ne l'écoutèrent guère. Il y fit, le 10 mai, le baptême d'un petit Desmarais. (Le Fort Ellice était à peu près à la limite ouest du Manitoba d'aujourd'hui.)

La veille de la Fête-Dieu, 25 mai, ils arrivèrent à la branche sud de la rivière Saskatchewan, nommée alors la Fourche des Gros Ventres, (entre Batoche et Duck Lake d'aujourd'hui, en Saskatchewan). ~~XXXXXX~~ Long et périlleux fut le passage ~~sur~~ de cette rivière, large d'environ 300 verges (ou mètres) en cet endroit, et dont le courant ~~sur~~ est rapide. ~~XXXXXX~~ Des deux tentes de peaux qu'ils avaient, ils firent une sorte d'embarcation, sur laquelle la femme de Baptiste Laframboise et son petit garçon réussirent à traverser, mais en se faisant emporter par le courant à une ^{trentaine} ~~vingtaine~~ d'arpents plus bas (soit ^{environ 1.700 mètres} ~~un-peu-plus-d'un-kilom.~~) Ils arrivèrent sur l'autre rive à bout de forces, n'en pouvant plus de ramer; et les deux hommes qui les suivaient du regard, avec anxiété, eurent une grande crainte de les voir emportés par des rapides tout proches, dans lesquels ils auraient sûrement péri. Quant à M. Thibault et à son guide, après avoir fait un grossier cageu ou radeau pour transporter les charrettes et les bagages - les chevaux ayant d'abord traversé à la nage - ils faillirent bien chavirer; enfin ils réussirent à leur tour à gagner la rive opposée, mais plus bas encore que la femme et son fils. Ils eurent ensuite tant de fatigue à monter sur leur dos les bagages jusqu'au sommet de la côte très à pic que M. Thibault en souffrit beaucoup les jours suivants. Mais il ne voulait pas en être plaint, parce que, disait-il, "Mon Sauveur en a enduré bien plus que moi". (V/ 1)

1 - "J'ai tant forcé, écrivait-il des ~~XXXXXX~~ bords mêmes de la rivière le lendemain, que j'éprouve aujourd'hui une grande mal aise dans tout mon individu". (M. Thibault à Mgr Provencher. Archives d'archev. de Québec)

Le lendemain de cette mémorable traversée, M. Thibault célébra au bord de la rivière la messe de la Fête-Dieu, à laquelle assistèrent l'homme, la femme et l'enfant qui l'accompagnaient. Ensuite, le prêtre restant dissimulé dans les broussailles avec la femme et l'enfant, l'homme partit en exploration par crainte de bandes d'infidèles, en ces parages, et il se rendit jusqu'au Fort Carlton, sur la branche nord de la Saskatchewan. Comme il n'en revint pas, l'abbé poursuivit sa route, le surlendemain, avec sa petite brigade. Chemin faisant, il vit venir à sa rencontre le bourgeois du Fort, M. Patrick Small, qui lui amenait un cheval de selle. L'arrivée au Fort fut solennelle; le drapeau était au mât, et un appartement vaste et commode était préparé pour le missionnaire. (Lettre de M. Thibault à Mgr Provencher, du Fort Carlton, ou de la Montée, 2 juin 1842.)

Les "berges d'en-haut" devant arriver bientôt, M. Thibault les attendit, comblé de politesse, dit-il, par M. Small et ^{très} ~~fort~~ occupé à instruire les gens du Fort. "J'ai repassé la main, écrivait-il le 2 juin, sur l'ouvrage des ministres protestants, qui marient sans scrupule les catholiques avec des femmes infidèles. J'ai rebaptisé une trentaine de personnes baptisées par eux".

Il ajoutait : "Les berges d'en haut (c'est-à-dire des Forts Edmonton, Rocky Mountain House, où ^{commandait} ~~se trouvait~~ Harriott, et Assiniboine et Jasper) qui sont au nombre de dix-neuf, sont arrivées avant-hier. Je prêche soir et matin à ces pauvres Canadiens. Mr. Harriott fait bien tout ce qu'il peut pour me persuader que ma présence sera inutile en haut. J'ai déjà converti et instruit tous les sauvages (dit-il) et je suis bien sûr qu'ils ne changeront pas... Ca ne m'empêchera pas d'aller mon petit train, et je pense réussir." Le lendemain, avant de remettre sa lettre au bourgeois qui allait embarquer, il ajoutait encore : " Les berges viennent de partir... J'ai fait du bien ici; j'ai entendu bon nombre de confessions, et surtout des métis qui n'avaient jamais

vu de prêtre, qui ont été instruits et baptisés par les ministres, l'hyver dernier; ils sont bien décidés de ne plus écouter ces gens-là. J'ai sujet de croire que les sauvages, qu'on me dit être déjà si instruits et si fermes, en feront autant quand ils m'entendront. ... Je ne pourrai ~~pas~~ point partir du Fort des Prairies (Edmonton) avant que les berges soient de retour, car il y aura de quoi faire alors. Je ne suis point trop bien portant, mais ce n'est rien."

Il est à remarquer qu'en parlant de ministres protestants M. Thibault emploie chaque fois le pluriel, montrant ainsi qu'il avait dans sa pensée Evans et Rundle, les deux seuls ministres alors présents, du moins au-delà du lac Winnipeg vers l'ouest : il faut en conclure que le grand voyage d'Evans n'avait pas été sans résultats. Peut-être aussi M. Thibault faisait-il allusion à des auxiliaires laïcs, tels l'interprète Peters, mentionné dans Rundle in Alberta, p.15, et surtout Harriott, lequel, bien que marié avec une catholique, se montra vraiment fanatique contre le prêtre, comme on l'a déjà lu plus haut.

Complétant, dans ses propres souvenirs, le récit de M. Thibault, le Père Lacombe, qui vécut près de lui quelque temps, nous dépeint au vif la courte mission du Fort Carlton en 1842 : A l'arrivée des berges, dit-il, quelques commis ou même simples employés, trompés par les mensonges et calomnies du révérend ministre Rundle, frémissaient de rage à la vue du prêtre et voulurent à tout prix empêcher les Canadiens et les Métis d'aller l'entendre. Ils organisèrent un bal, assai-^{beaucoup de}sonné de rhum, où ~~tout le~~ monde, naturellement, se précipita. Malgré cela le prêtre sonna sa petite cloche d'appel. Aussitôt la salle du bal se vida, tous voulant entendre le prêtre. Et ce devait être un beau groupe d'hommes, car il n'y en avait pas moins de six à huit par berge, et donc, pour 19 berges, de 120 à 150. Le sujet du sermon fut la confession, et le résultat, que tous les auditeurs se confessèrent, beaucoup ne s'approchant qu'en tremblant du ministre de Dieu, mais si heureux ensuite.

Il est certain qu'en cours de route vers Edmonton, l'abbé Thibault eut une autre joie, et ce fut probablement au Fort Carlton, celle de rencontrer, non pas Piché lui-même, qui avait promis de se rendre au-devant de lui à moitié chemin, mais un envoyé de Piché, qui venait lui annoncer la rencontre de Piché au Fort Edmonton, et se rendait jusqu'à la Rivière Rouge pour en informer Mgr Provencher. L'évêque de Saint-Boniface parle précisément de cette visite dans une lettre du 30 juin à Mgr Signaÿ, disant qu'il en a ressenti un très grand plaisir, étant ainsi rassuré sur les bonnes dispositions des Cris de ces contrées. (Archives de l'archev. de Québec.)

Notons enfin la différence entre les deux bourgeois, du Fort Carlton, Patrick Small, et du Fort de la Montagne, Harriott, tous deux mariés dans l'Eglise catholique, avec dispense de religion mixte, par M. Blanchet, "à ce faire autorisé par Mgr de Juliopolis", écrivait-il, en 1838 : tandis que M. Small se montre respectueux et même dévoué à l'égard du prêtre, Harriott s'en fait l'adversaire. (La relation de M. Blanchet est aux archives de l'archev. de Québec. Colombie anglaise, I)

Du Fort Carlton au Fort Pitt, M. Thibault fit route avec Henry Fisher, catholique, commandant du Fort Pitt, qui eut la générosité de lui prêter des chevaux. En ce Fort, le missionnaire fit ^{vingt-six} ~~vingt-six~~ baptêmes et un mariage. La petite population du lieu avait été préparée à sa venue par une fille du bourgeois, élevée à la Rivière Rouge, Bethsy Fisher, qui devait rendre bien d'autres services à la religion.

Au Fort Pitt, le conducteur de l'abbé Thibault, Jean-Baptiste Laframboise, le quitta pour retourner à la Rivière Rouge, mais un commis, ^{l'accompagna} du nom de Peter Ogden, et les chevaux du généreux M. Fisher portèrent les bagages. Ainsi la route fut-elle agréable et facile jusqu'au Fort Edmonton, que le missionnaire atteignit le matin du dimanche 19 juin.

Ce dimanche 19 juin fut une journée de vives émotions, tant pour le missionnaire que pour la population. Elle débuta par la sainte messe. Puis le prêtre fut reçu dans le Fort par John Rowand, fils, qui en avait la garde en l'absence de son père. La population se montra très heureuse et fut fidèle à tous les exercices auxquels le prêtre la convoqua. Un certain nombre s'était laissé gagner par le ministre Rundle; le prêtre les ramena, par des conférences particulières, à la vraie religion, au grand dépit du ministre, qui s'était trouvé absent à l'arrivée du prêtre. Piché tardant à venir, M. Thibault se fit conduire près de lui par un métis, du nom de Gabriel Dumont. Ce voyage, qui fut assez long, ne fut qu'un succès continu : retour à la ~~xxx~~ vraie foi de ceux que le ministre avait gagnés à ses erreurs, nombreux baptêmes d'infidèles et plusieurs mariages. La nombreuse famille de Piché fut l'une des plus favorisées. Le compte-rendu du missionnaire est d'un très grand intérêt, mais ce serait trop nous éloigner de notre sujet que de le donner en détail. ⁽¹⁾ Contentons-nous de dire que le retour à Saint-Boniface fut lui-même heureux et encore fructueux. M. Thibault arriva à Saint-Boniface le 20 octobre, après six mois d'absence, ayant fait 355 baptêmes, 20 mariages et quatre premières communions. De plus "les gens de ces parages, écrit Mgr Provencher, avaient signé une requête au gouverneur pour demander un prêtre parmi eux" et cette requête avait été faite sans la moindre participation du missionnaire. "Que va dire ce brave gouverneur, ajoutait l'évêque...? Un plus puissant que lui ne charge ~~de~~ et me presse de paître le troupeau qui m'a été confié". Et il termine par ces mots : "Injures, mensonges, blasphèmes, tout est mis en oeuvre dans ces parages pour empêcher que Dieu y ait des adorateurs; malgré tout cela la FOI TRIOMPHE". (Mgr Provencher à Mgr Signay, 2 janvier 1845, dans Bulletin de la société historique de St-Boniface, III, p. 212-213)

1 - De retour au Fort Edmontan, après sa longue excursion dans le sud et aux Montagnes, M. Thibault fit encore beaucoup de bonne besogne dans les 3 ou 4 semaines qu'il y resta : son registre mentionne 12 mariages et près de 70 baptêmes.

Ce triomphe du premier voyage de M. Thibault dans l'Ouest n'était qu'un commencement. Qu'il ait eu quelque retentissement dans les régions du Nord, Petit Lac des Esclaves, Rivière la Paix, Lac Athabaska et Mackenzie, aucun document, à notre connaissance, n'en parle : les nouvelles ne se transmettaient pas alors aussi vite que de nos jours; elles ne purent guère parvenir dans les régions mentionnées avant l'été ou l'automne de 1843.

Or, en 1843-44, M. Thibault fit un second voyage, dont il nous faut absolument parler, si brièvement que ce soit. Le premier avait été surtout d'exploration; le second fut d'établissement, établissement néanmoins de simple essai et provisoire.

M. Thibault se remit donc en route vers la fin de juin 1843, et, cette fois, dans la compagnie même de John Rowand, père. Ce ne lui fut pas un avantage, car, si le principal bourgeois de tout l'Ouest avait à son service tout un train de charrettes et d'excellents chevaux, le missionnaire n'avait, lui, que des charrettes et des chevaux de pauvre. " C'est bien déplaisant, écrivait-il à son confrère M. Mayrand, de voir toujours au grand trot des animaux chargés comme sont les miens... Mes chevaux n'en peuvent déjà plus ... J'ai cassé deux essieux et suis prêt à faire mettre le troisième." (Cité par M. Mayrand dans une lettre à Mgr Provencher, datée du 31 juillet 1843.)

M. Thibault avait écrit cela du Fort Carlton, où il était arrivé le 17 juillet. En cet endroit, le missionnaire "engagea" à son service un Canadien, nommé Pierre Thibert, qu'il avait marié l'année précédente avec une métisse, du nom de Julie Belcourt, ayant d'abord baptisé la femme. Avec eux, il se rendit jusqu'au Fort Pitt, où il jugea bon de séjourner jusqu'au passage des berges à leur retour de la Rivière Rouge. Il avait décidé de s'établir dans le voisinage du Fort Pitt, lieu géographiquement le plus central du vaste pays confié à son zèle.

Son premier soin fut donc de choisir un emplacement favorable; il crut l'avoir trouvé, à 25 milles environ du Fort Pitt, sur la rivière à la Grenouille, non loin du lac du même nom, qui devait devenir célèbre par le massacre des Pères Fafard et Marchand, en 1885. Le 3 août Thibert commença la construction, tandis que l'abbé retournait au Fort Pitt, pour s'y occuper des âmes. Il y fit 70 baptêmes et un mariage. Le 13 septembre, au passage des berges, il s'y embarqua pour le Fort Edmonton. Remarquons à ce propos un changement dans les dispositions de la Compagnie de la Baie d'Hudson : au conseil annuel du 10 juin de cette année, qui avait eu lieu à la Rivière Rouge, elle avait renouvelé ses décisions à l'égard des missionnaires, rééditant ses faveurs envers les Wesleyens, mais supprimant l'exclusion des missionnaires catholiques sur ses embarcations, du moins de façon tacite, car elle ne les mentionnait pas expressément. (Résolutions 75 et 77)

Au Fort Edmonton, M. Thibault, en deux séjours distincts, fit d'abord 16 baptêmes, entre les 24 et 30 septembre; puis 7 autres, du 16 au 23 octobre.

En 1842, il avait promis de retourner dans le sud d'Edmonton; ~~il~~ il paraît ne l'avoir pas fait : il avait appris que Piché et l'un de ses fils avaient été assassinés et cela lui aura fait redouter un changement dans les dispositions des Indiens pour le moment.

Au lieu donc d'une nouvelle excursion dans le sud, il en fit une au nord-ouest (très peu au nord, surtout à l'ouest), à 45 ou 50 milles du Fort Edmonton, sur les bords d'un lac alors nommé du Diable, destiné à devenir célèbre sous le nom de Lac Sainte-Anne. Il s'y trouvait plusieurs familles d'anciens serviteurs des compagnies de commerce, ~~appelés~~ qu'on nommait alors "gens libres" : M. Thibault fit parmi eux quelques baptêmes et mariages, les 8 et 12 octobre 1843.

La veille de la Toussaint, le missionnaire fut de retour à la rivière la Grenouille, pour y passer l'hiver.

Sa modeste résidence, simple maison de 30 pieds par 20 (9 mètres par 6), faite de bois et de terre, et meublée d'une table et d'un banc, fut bientôt le lieu de rendez-vous de tout l'Ouest : elle reçut des Durand, venus du sud d'Edmonton; des membres de la famille de Gabriel Dumont, d'Edmonton même; des Janvier, du lac Froid; des Carmichael, des Desjarlais, des Dionne, des Hepissingue et autres, du lac la Biche; quelques-uns du lac du Diable (ou Manito) . Tous ces gens-là invitèrent chaleureusement le missionnaire à se rapprocher d'eux. Au Fort Pitt, d'ailleurs, il fit bien quelque ministère, mais il lui parut évident qu'il devait quitter la rivière la Grenouille pour aller se fixer près du Fort Edmonton, et donc au lac du Diable (Manito Sakahigan, en cris), où demeurerait le groupement le plus rapproché. Convaincu que son évêque approuverait sa décision, il envoya son engagé, Pierre Thibert, commencer une construction au lac du Diable, tandis qu'il retournait lui-même à la Rivière Rouge rendre compte du travail accompli et prendre les ordres nécessaires pour l'avenir. Ayant donc quitté sa maison de la rivière à la Grenouille vers la fin de mai 1844, il arriva vers le milieu de juin à Saint-Boniface.

Le triomphe de la vraie FOI, que les registres de M. Thibault nous apprennent sans réclame tapageuse, paraîtra davantage encore si nous lui comparons les résultats du ministère de Rundle, l'apôtre du protestantisme.

Au Fort Edmonton, il avait bataillé autant qu'il avait pu, mais sans succès, pour regagner les brebis que le prêtre catholique lui avait enlevées; sa meilleure chance était de prendre la direction du Nord, où aucun prêtre ne s'était rendu jusqu'alors.

Déjà le ministre Evans s'était rendu au Petit Lac des Esclaves, vers la fin de novembre 1841, comme on l'a dit plus haut. Quels fruits son séjour y avait-il produits? Nous n'avons pas de documents pour le dire.

Rundle, suivant les traces de son supérieur, alla faire deux-missions au Petit Lac des Esclaves, en 1842. Si les extraits de son journal que nous donne la plaquette Rundle in Alberta sont le résumé fidèle de ses impressions, ce ne fut pas merveilleux!

Février 2, 1842 : M. George MacDougall, (bourgeois) du Petit Lac des Esclaves arrive à Edmonton; il y demeure avec Rundle ~~ju~~(c'est-à-dire dans le Fort) jusqu'au 15.

Février 15. Départ en traîne à chiens, avec M. MacDougall, pour le Petit Lac des Esclaves. Arrivé là le 4 mars. Très bien reçu par Mme MacDougall.

Mars 4. Parti (pour Edmonton) avec M. MacDougall, à cheval. Grand chagrin manifesté au départ.

Septembre ~~18~~ 22, 1842. Parti d'Edmonton pour Petit Lac des Esclaves.
Octobre, 7. Arrivé au Fort et aimablement reçu par M. et Mme Mac-Dougall.
Déc. 19. Parti de bonne heure pour Edmonton.

Mai 27, 1844. Parti pour Petit Lac des Esclaves, où arrivé le 7 juin
Août 7. Partis enfin pour Edmonton, dans deux canots.

Voilà donc trois visites de Rundle au Petit Lac des Esclaves. De son ministère, pas même un mot. Une quatrième visite sera mentionnée plus tard, en avril 1846; mais le journal de Rundle sera aussi laconique. Est-ce à dire que ces différentes missions n'eurent aucun succès?... Il est certain que le ministre prêcha : sa parole dut nécessairement laisser quelque trace dans les esprits. Fit-il aussi des baptêmes et des mariages? Une vague tradition, rapportée par les Pères Rémas et Falher, a prétendu que "les pauvres Canadiens engagés dans le service de la Compagnie de la Baie d'Hudson s'étaient tous adressés au ministre, soit pour leurs mariages, soit pour le baptême de leurs enfants, un seul ayant fait exception, M. Bellerose, qui, mieux instruit que ses compagnons sur la religion catholique et toujours confiant qu'il verrait bientôt un ministre de la vraie religion, avait obstinément refusé d'aller aux prêches du révérend". (Historique de la Mission St-Bernard, par le R.P. Falher, O.M.I., dans Missions des Oblats, 1910, p.158)

Pareil résultat, s'il fut réel, ne dénoterait sans doute pas une grande conviction en la religion du ministre, mais plutôt l'ignorance de ces gens et peut-être encore plus, du moins pour les baptêmes, la crainte de voir leurs enfants mourir sans avoir reçu ce sacrement. Mais devons-nous croire à la réalité de ce résultat? Car, outre qu'il n'est indiqué d'aucune façon par le journal de Rundle, le registre de M. Bourassa ne le laissera pas davantage soupçonner, ne marquant ni baptêmes faits sous condition, ni mariages revalidés. Il est donc plutôt à croire que les auditeurs du ministre n'étaient allés l'entendre, comme ils le dirent à l'abbé Bourassa pour 1846, qu'afin d'avoir part à ses distributions de tabac. De toute façon nous voilà devant un succès bien minime et de fort mauvaise qualité.

Revenons donc vite au prêtre catholique pour voir un troisième et plus merveilleux triomphe de la Foi, par le ministère de M. Thibault, en 1844 et 1845, triomphe qui ouvrira définitivement la porte à la vraie religion dans les territoires du Petit Lac des Esclaves et de la rivière la Paix.

Mgr Provencher avait approuvé l'idée d'une résidence au lac Manito ou du Diable, et décidé ou agréé qu'on mit le lac et la mission qu'on allait y établir sous le patronage de la bonne Sainte Anne. En outre, recevant juste à ce moment deux prêtres du Canada, MM. Louis-François-Richer Laflèche et Joseph Bourassa, il accordait ce dernier à M. Thibault pour être son auxiliaire, leur partageant le pays de manière que la partie la plus voisine des Montagnes Rocheuses et comprenant le Petit Lac des Esclaves et la Rivière la Paix revînt à M. Bourassa, tandis que M. Thibault aurait pour sa part les lacs la Biche, Froid, de l'Ile-à-la-Crosse, Athabaska et la rivière Mackenzie.

M. Bourassa, premier prêt à partir, se mit en route le 25 juin 1844, avec des chevaux, en la compagnie de John Rowand. Après divers arrêts, il arriva au lac du Diable le mercredi 7 août. M. Thibault ne partit que le 3 juillet et voyagea, jusqu'au Fort Pitt, sur les berges de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Faisant à cheval le reste de la route, il rejoignit son confrère à la fin d'août.

Leur maison n'avait encore ni toit, ni planchers, ni portes, ni fenêtres. Une semaine de travail la rendit à peu près habitable, et ils en prirent possession aux alentours du 8 septembre. A ce 8 septembre, qui était un dimanche, ils voulurent donner une particulière solennité, et c'est alors, au rapport du Père Lacombe, leur successeur, qu'ils imposèrent à la mission et au lac le nom de Sainte Anne.

Dès le lendemain M. Thibault se remit en route, se dirigeant, par le Fort Pitt, vers le lac Froid. Il y arriva dans les premiers jours d'octobre (le 3, probablement). Une trentaine de familles l'y attendaient depuis longtemps et le reçurent avec le plus vif empressement. La plupart étant de langue montagnaise, il eut besoin d'un interprète pour s'en faire comprendre. Plusieurs, néanmoins, qui parlaient cris ou sauteux, langues familières à l'abbé Thibault, se confessèrent. Après quelques jours d'instructions, le prêtre put faire un certain nombre de baptêmes d'adultes et célébrer 13 mariages. Les baptêmes d'enfants furent nombreux et le chiffre total des baptêmes s'éleva jusqu'à 103.

Toutes les grandes personnes étaient chrétiennes par le désir dès avant l'arrivée du missionnaire, et c'était ~~leur~~ dire unanime que toutes les nations ou tribus, jusqu'à l'extrême-nord, avaient ~~hâte~~ hâte de le voir. C'est pourquoi M. Thibault écrivit aussitôt une lettre que le courrier d'hiver devait transporter à tous les postes du Nord, fixant un rendez-vous général au Portage la Loche pour l'été de 1845.

Cette lettre, destinée principalement au lac ~~Atchabunka~~ de l'Ile-à-la-Crosse, à celui d'Athabaska et à la rivière Mackenzie, comme étant du territoire plus spécialement confié à M. Thibault, put parvenir aussi à la rivière la Paix et même au Petit Lac des Esclaves, ou du moins y être connue.

Elle paraît s'être rencontrée au Fort Resolution avec ~~à~~ la lettre du même genre expédiée par le ministre Evans, dont nous avons parlé plus haut (p.97). Car c'est à propos de ces deux lettres que le bourgeois du Fort, M. d'Escharbeault, recommanda aux Indiens, comme l'a raconté Mgr Jousard, de se rendre au Portage la Loche, à l'été de 1845, et d'y écouter non pas le ministre protestant, mais le véritable homme de la prière, M. Thibault.

Du lac Froid, le missionnaire s'en retourna au lac Sainte-Anne/^{du 25 oct. au 10 nov.} par le lac la Biche. Là, durant une quinzaine de jours, ^{il} donna la mission à une quarantaine de familles, ^{d'}Indiens et Métis Cris, ~~parmi~~ parmi lesquels se trouvaient quelques Canadiens français. Le succès fut également complet, et marqué par 58 baptêmes et 8 mariages. Les principaux noms que donne le registre des baptêmes et mariages sont ceux de Cardinal, Decoigne, Quintal, Desjarlais, Ladouceur, Mondion, Beaudoin, Berland, Gladu, Auger, Nepissingue.

Dix jours de marche à pied, avec un court arrêt au Fort Edmonton, permirent à M. Thibault de revoir son confrère au lac Sainte-Anne, vers le 23 ou le 24 novembre.

Ils passèrent ensemble l'hiver, M. Bourassa l'employant surtout à l'étude de la langue crise, tandis que M. Thibault s'occupait davantage des âmes; tous les deux avaient au surplus beaucoup de travail matériel.

Au printemps de 1845, laissant à ~~xi~~ son assistant le soin de la mission du lac Sainte-Anne, M. Thibault se remit en route pour les dessertes lointaines.

Cette fois encore nous devons accompagner le premier prêtre des contrées de l'Ouest canadien et assister, pour ainsi dire, à son plus grand succès. Une certaine tradition ancienne prétendait qu'il avait évangélisé en personne la rivière la Paix, au moins jusqu'au Fort Vermillon : ses lettres et rapports sont trop précis pour nous permettre d'accepter cette tradition. Il est rare, cependant, qu'une tradition de ce genre soit dénuée de tout fondement et complètement fausse. Ce qui semble être la vérité, ici, c'est que de nombreuses personnes demeurant sur la rivière la Paix se trouvèrent au rendez-vous du Portage la Loche et reçurent du prêtre les premiers enseignements de la foi et les sacrements.

Nous savons que le ministre Evans avait donné son rendez-vous pour la même date que M. Thibault. Il nous est facile, grâce aux documents, qui abondent, de les suivre l'un et l'autre.

Parlons, en premier lieu, d'Evans, en citant le texte même de l'abbé (futur Conseigneur) L. Laflèche, le supérieur du Père Taché à l'Ile-à-la-Crosse. "De bonne heure au printemps il se mit en route pour ne pas manquer au rendez-vous donné, avec un excellent interprète qui avait pour nom Thomas Habel et qui était lui-même Montagnais et très estimé de sa nation. Rien donc ne manquait au ministre pour un complet succès. Dieu pourtant en décida autrement. Il voulut épargner une épreuve aussi ~~danseuse~~ dangereuse que celle-là à un peuple qui y allait dans la simplicité de son coeur. Au moment où ils entraient sur les terres des Montagnais; au détour d'une pointe de la rivière, M. Evans, qui gouvernait lui-même son canot, aperçut quelques canards, et, comme il saisisait son fusil pour les tuer, le coup partit soudain et frappa dans le dos l'infortuné Habel. Il n'eut que le temps de dire un mot et il expira. Forcé fut à M. Evans de rebrousser chemin, car il n'était pas prudent pour lui, après un semblable accident, de se montrer parmi

les Montagnais, tant les meilleurs sauvages, même, sont soupçonneux". Evans retourna donc à Norway-House, si affligé de cette mort tragique dont il avait été l'auteur bien involontaire, qu'il en contracta une maladie de langueur; il retourna en Angleterre, où il mourut, à Keilby, le 23 novembre 1846.(1)

Ainsi M. Thibault, auquel nous arrivons maintenant, n'eut point d'adversaire à l'Ile-à-la-Crosse ni au Portage la Loche; mais ses lettres montrent qu'il n'était pas au courant de l'accident qui l'en avait délivré, car il exprime à plusieurs reprises sa crainte de l'arrivée prochaine des méthodistes.

Parti du lac Sainte-Anne le jeudi saint, 27 mars 1845, l'abbé Thibault s'arrêta d'abord au Fort Edmonton, pour une mission qui dura du samedi saint au dimanche in albis; puis au lac la Biche, où il donna une seconde mission dans la seconde quinzaine d'avril. De là, en canot, par la rivière Castor, il se rendit à l'Ile-à-la-Crosse, où il débarqua le 9 mai, ayant subi un jeûne de quatre jours. (2)

1 - Le récit de M. Laflèche est extrait d'un "Etat général des missions du diocèse de Saint-Boniface, territoire de la Rivière Rouge" écrit au séminaire de Nicolet, le 9 avril 1855, et publié dans le Rapport sur les missions du diocèse de Québec (et autres), de mars 1855 (ita), No 11. L'authentique, manuscrit, s'en trouve aux archives de l'archev. de Québec, cartable Rivière Rouge, III, et en copie aux archives de l'archevêché de St-Boniface. (Dans mes documents, 7, p.58 et 22 p.192. A.P.) Le même fait est raconté en détail dans une Note sur l'établissement de la mission de la Nativité, à Athabaska, qui se trouve aux archives de l'archev. de St-Boniface (et dans mes références, III, au moy Nativité.A.P.) Il y est dit que Thomas Assel (ainsi est écrit son nom) avait été instruit à la Rivière Rouge, à l'école de M. Jones, et que l'accident se produisit à la rivière d'Epinettes, à trois jours de marche de l'Ile-à-la-Crosse. D'après ce document, la date en serait 1844, mais cette date est encore contredite par une lettre de John Rowand à Henry Fisher, Edmonton, 21 december 1849, existant aux archives de St-Boniface (et dans mes documents, 18, p.130. A.P.) La vie d'Evans a été écrite par le rev. E.R.Young, The apostle of the North, New-York, 1899, et le rev. J. Maclean, Rev. James Evans, Toronto, 1890. Voir aussi Encyclopedia of Canada, vol.II, p.304.

2 - Pour M. Thibault, toute une série de ses lettres, de 1844 à 46, a été publiée dans le Bulletin de la Société historique de St-Boniface, III, p.246-256, dans un Rapport de Mgr de Juliopolis (Provencher) aux Conseils centraux de la Propagation de la Foi.

Le bourgeois du lieu, Roderick MacKenzie, quoique protestant, reçut le prêtre "avec distinction" et, durant tout son séjour, "le combla de politesse et de bienfaits". Il devait se montrer toujours de la même bienveillance à l'égard des missionnaires, particulièrement de M. Laflèche et du Père Taché. Cependant Mgr Taché, après avoir beaucoup prié et fait prier pour sa conversion au catholicisme eut la peine très vive de le voir mourir dans son protestantisme. Mystère de la grâce de Dieu et de la coopération humaine à cette grâce.

Quant à la population qui entourait M. Thibault, composée de quatre-vingt familles environ, poussée par une insatiable "faim et soif de la justice de Dieu", elle ne cessa ~~de lui demander~~ de réclamer son ministère, ~~lui laissant à peine quelques heures pour se reposer.~~ Aussi, le 24 mai, écrivait-il à Mgr Provencher : "Je travaille jour et nuit, et je suis à moitié mort!...J'ai vu tous les sauvages qui traitent à ce Fort, et tous, depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, montrent un zèle extrême à connaître et à servir Dieu. Tous savent le Pater, l'Ave, le Credo, le Gloria Patri, en français, jusqu'aux enfants de trois ans. Si nos travaux sont pénibles par intervalles, convenons qu'ils sont bien adoucis par les consolations que l'on éprouve au milieu de sauvages aussi dociles et aussi désireux de connaître les moyens d'aller au ciel". Il terminait sa lettre en suppliant son évêque d'envoyer deux prêtres à l'Ile-à-la-Crosse. Ce travail épuisant fut couronné par 218 baptêmes et 12 mariages.

Ayant terminé sa mission de l'Ile-à-la-Crosse le 28 mai, M. Thibault se rendit au Portage la Loche, où il arriva le 4 juin. Il y devançait les berges du Nord, qui n'y arrivèrent que le 21 juin, de sorte que pendant la première quinzaine de son séjour en ce lieu il n'eut que peu de personnes à instruire. Ensuite, pendant plus d'un mois, c'est-à-dire jusqu'au 30 juillet, ce fut le même travail écrasant de l'Ile-à-la-Crosse. ~~Il devait s'achever par 211 baptêmes et 20 mariages~~

Ces chiffres sont impressionnants; ils ne suffisent point pourtant à nous faire connaître la variété des auditeurs de M. Thibault, ni les endroits ~~xxxx~~ d'où ils venaient. On doit savoir que le Portage la Loche, qui est aujourd'hui une petite mission, n'était alors vraiment qu'un lieu de passage, le plateau où se séparaient les eaux allant à l'océan arctique de celles qui allaient à la Baie d'Hudson. C'était, par contre le lieu de réunion de toutes les caravanes venant du nord et de la rivière la Paix et allant vers le ~~sud~~ sud-est, et ~~xxxx~~ de celles qui venaient du sud-est, c'est-à-dire de la Baie d'Hudson, de la Rivière Rouge, du Canada et même de l'Europe et allant au nord. Mais en outre, cet été-là, il s'y trouvait une foule qui habituellement n'y venait pas, la foule de tous ceux et celles qu'y avaient convoqués les deux lettres circulaires, de M. Thibault et du ministre Evans. Quelques noms tirés du registre des baptêmes et mariages suffisent à nous montrer des gens venus de la région d'Edmonton ou de plus loin, du lac la Biche, du lac Froid, de la rivière la Paix, de l'Athabaska et du Mackenzie, tels ces noms de Piché, Janvier, Cardinal, Morin, Beaulieu. Dans cette foule il y avait des Canadiens, des Métis, des Indiens Montagnais, Cris et autres. Ce qui est remarquable encore, c'est l'empressement manifesté par cette foule de voir et d'entendre le prêtre et de prier avec lui. "Ce bon peuple, écrivait M. Thibault (parlant surtout des Montagnais, qui dominaient en nombre), ce bon peuple est on ne peut mieux disposé à embrasser la foi... En me voyant pour la première fois, le salut de la plupart était celui-ci : Ah! bonjour, mon Père, monsieur Thipo, mon coeur est joyeux... merci, merci... Voilà longtemps qu'on entend les Français parler de M. Thipo; on a désiré te voir pour apprendre à prier Dieu. C'est toi, merci, merci, nous voulons faire tout ce que tu nous diras". Le plus grand nombre savait déjà prier, et ceux qui ne savaient pas les prières mettaient toute l'application possible à les apprendre. Dès que quelqu'un les savait, il allait les

réciter au prêtre, puis il devenait un centre autour duquel se formait un groupe pour les apprendre de lui. "Aussi, ajoutait M. Thibault, tous savent-ils le Pater, l'Ave, le Credo, le chapelet et les commandements de Dieu". N'est-il pas évident que le missionnaire récoltait déjà ce que d'autres avaient semé, et quels autres sinon ces Canadiens qui étaient bourgeois ou employés des Forts? ~~Il n'y a~~ L'âme de M. Thibault était au comble du bonheur. L'homme de Dieu se sentait, au milieu de cette foule, non seulement un père, mais le vrai représentant de Dieu, entouré d'un culte proprement religieux inspiré par la foi la plus vive. "Dieu serait-il en personne au milieu d'eux, écrivait-il, je crois qu'ils ne le traiteraient pas avec plus d'honneur et ne l'écouteraient pas avec plus de docilité... Et il paraît que toutes les nations qui sont connues, d'ici au pôle, ont le même désir de connaître Dieu. C'est pourquoi j'ai le désir de prolonger, l'été prochain, mes courses jusque chez les dernières nations qui habitent notre terre, si je vis et si j'en ai les moyens".

Tel fut le rapport de M. Thibault, adressé à Mgr Provencher. Combien fut aussi à la joie le coeur du vénérable évêque en le lisant ! Il put redire, avec plus de motif encore que la première fois : LA FOI TRIOMPHE !

Note - En complément à ce rapport, nous croyons utile de donner ici, en une sorte d'appendice, ce qu'un témoin, Etienne Beaulieu, a raconté de cette grande mission du Portage la Loche, avec une notice historique sur cette célèbre famille Beaulieu, l'une des premières familles métisses du Mackenzie.

Cette histoire a été racontée avec un brio extraordinaire par le R.P. Duchaussois, dans son ouvrage intitulé : Aux Glaces Polaires (éd. de 1928, p.138-142); on la trouve dans le Dictionnaire des Canadiens de l'Ouest, par le P. Morice, O.M.I., éd de 1912, p.15, et dans son Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien, t.I, p.80, 83, éd. de 1928. -- Nous l'établirons ici sur les registres de baptêmes et mariages de MM. Thibault et Bourassa, et sur diverses conversations, qui seront indiquées en leur lieu.

Le P. Morice affirme que François Beaulieu, le fils du ~~Canadien~~ Canadien du même nom qui accompagna Alexander MacKenzie en 1789 et 1793, serait né en 1771, et que son père était dans le Nord, comme courcur des bois, depuis 1770. Il en donne comme preuves : qu'il aurait vu le premier Blanc arriver au Grand Lac des Esclaves, en 1783; et qu'en 1829 il aurait été très familier avec la géographie du Grand Nord. Il le fait mourir en 1872, à l'âge de 101 ans.

Quant au Père Duchaussois, sans préciser la date de sa naissance, il dit qu'il se souvenait d'événements bien antérieurs à l'arrivée de Sir Alexander MacKenzie.

Cette date de naissance nous paraîtra, tout à l'heure, fort difficile à admettre. Pour l'instant disons seulement que rien ne semble indiquer que le Canadien François Beaulieu soit venu dans la région d'Athabaska et de Mackenzie avant 1789, où il accompagna MacKenzie, de même qu'il semble ~~avoir~~ avoir quitté cette région aussitôt après le voyage de 1792-93, pour se joindre à l'explorateur David Thompson, en la compagnie duquel il paraît s'être trouvé en 1807-1808 (Voir Benoît Brouillette, La pénétration du continent américain, pp.126, 130. Thompson donna son nom à une rivière.) Si cette supposition est exacte, le métis François Beaulieu ne serait né que vers 1790 ou un peu plus tard, et aurait été de 20 ans plus jeune qu'on ne le fait d'ordinaire, ce qui paraîtrait bien mieux d'accord avec ce que les missionnaires ont écrit de lui. En 1829, il aurait eu déjà 39 ans, et donc aurait fort bien pu connaître la géographie du nord. Ses souvenirs de Mackenzie lui seraient alors venus de conversations entendues, ce qui serait fort naturel.

Le P. Duchaussois le fait se rendre, avec ses femmes et ses enfants, au Portage la Loche, en 1845. - Cela ne paraît pas admissible. Car, en ce cas, si quelqu'un eût dû être baptisé, c'était bien lui, lui que Dubreuil avait déjà instruit (au dire du P. Duchaussois), ou qui l'avait été par M. d'Eschambeault : or ses fils le furent et non pas lui, qui ne fut baptisé qu'en 1848, par le Père Taché.

Ce qui est certain, d'après les registres de M. Thibault, c'est qu'au Portage la Loche, il y eut au moins ses deux fils, François et Etienne, et très probablement sa fille ~~ainée~~ aînée, Jeanne.

François fut baptisé le 24 juillet 1845 et reçut alors ce nom, en souvenir de son grand-père; il était alors âgé d'environ 23 ans, dit le registre (et serait né, par conséquent, vers 1822); il était père de quatre enfants, qu'il avait eus de trois femmes, Louise Lacail, mère de Pierre et d'Antoine; Aïti, mère de Jean-Baptiste, et Tsiné, mère de Suzanne, baptisés tous les quatre le 22 juillet.

Le second fils de Beaulieu, surnommé "le petit bourgeois" ou King, fut baptisé le 26 juillet et reçut le nom d'Etienne; il avait 17 ans, et serait né vers 1828.

De Jeanne, le nom semble avoir été oublié par le registre de M. Thibault (où se trouvent très probablement quelques autres oublis, ainsi que dans celui de M. Bourassa, en quoi d'ailleurs rien d'étonnant dans les circonstances de temps et d'occupation). Elle fut maintes fois marraine à Dunvegan; puis M. Bourassa suppléa en sa faveur les cérémonies du baptême solennel, le 10 octobre 1847, où il la dit âgée de 26 ans, ce qui reporterait sa naissance à 1821 environ.

Comment croire que le métis Beaulieu n'aurait pas eu d'enfant avant 1821, s'il était réellement né en 1771? Il aurait eu alors 51 ans. Il est déjà surprenant qu'il n'en ait pas eu avant l'âge de 31 ans, s'il était né vers 1790.

En outre, d'après le registre de M. Bourassa, les autres enfants du métis Beaulieu furent Marie-Anne (ou Nancy), née vers 1825; Catherine, née vers 1834 et Marie, née vers 1836. Le père aurait eu 65 ans à la naissance de cette dernière, s'il était né lui-même en 1771; 45 environ, s'il était né vers 1790-91.

Quant au reste, tout ce qui est dit par le P. Duchaussois de l'esprit chrétien du "vieux Beaulieu" est véritablement admirable et confirmé par tous les écrits des missionnaires.

Celui de ses enfants qui vécut sur la rivière la Paix, et dont nous avons à parler ici, se montra toujours digne de son père, soit dit sans détriment pour les autres, qui semblent bien avoir également marché sur les traces de leur père, mais dont nous n'avons rien à dire.

Le fils de Beaulieu dont nous avons à parler avait reçu, au baptême, le nom d'Etienne, mais il fut plus connu sous celui de Joseph, qui lui fut donné à la confirmation, ou sous le surnom de King, petit bourgeois.

Son histoire nous donnerait une magnifique idée des chrétiens formés par MM. Thibault et Bourassa. Lui-même va nous la faire entrevoir.

Il s'était établi sur les bords de la rivière la Paix, du côté du Fort Vermillon. Or, le 1er novembre 1904, la rivière la Paix coulait encore, au Fort Vermillon, comme en plein été. King Beaulieu, ce jour-là, après avoir fait ses dévotions et pris congé des missionnaires, osa s'embarquer en petit canot avec sa femme, Marie-Anne, et sa fille Elise, pour monter jusqu'à la Fourche de la rivière de Coeur avec la rivière la Paix, ce qui lui faisait 290 milles bien comptés, ou 466 kilomètres, de navigation fort difficile contre le courant. Et remarquons qu'il était alors âgé de 76 ans. Qu'allait-il faire, à cet âge et en pareille saison, à la Fourche de la rivière de Coeur?... Ce qui l'y attirait c'était la présence de son gendre, Baptiste Cardinal, dit Wabano, le mari de sa fille Elise, parti depuis quelque temps pour se remettre entre les mains des médecins. Les métis et les Indiens, en ce temps-là comme aujourd'hui, avaient un si vif amour de leur famille!... N'est-elle pas, de fait, leur unique trésor?... Et donc, il tardait tellement à King Beaulieu de revoir son gendre que le danger d'être pris tout à coup par la glace ne put le retenir. Vingt journées de grosse fatigue le conduisirent au terme. Il s'y installa sous la tente pour tout l'hiver, allant de temps en temps demander du secours à la mission Saint-Augustin, située à 12 milles de là.

Etienne Beaulieu était encore à la Fourche, au mois d'avril 1905, lorsque la Révérende Mère Marie-Antoinette, supérieure générale des Soeurs de la Providence, en route pour la mission Saint-Augustin, s'y arrêta. Le R.P. Falher, qui la conduisait, lui fit visiter la ville, qui ne consistait encore qu'en un petit nombre de maisons, de magasins et de tentes. Ainsi leur arriva-t-il de rencontrer King Beaulieu, et la Révérende Mère voulut bien lui faire l'honneur d'entrer dans sa tente.

Le R.P. Falher l'invita à venir, avec sa famille, à la messe du lendemain. Tous y vinrent fidèlement. On les retint à déjeuner. Il fallut insister pour que le bon vieillard acceptât de se mettre à table avec le Père Falher, la Révérende Mère générale et les Soeurs qui l'accompagnaient.

- Un vieux comme moi, objectait-il, ça n'a pas de façon!..

King Beaulieu était un homme de taille moyenne; figure large, souriante, ouverte, sympathique; barbe et cheveux blancs; il parlait français comme les métis du Mackenzie. Les Soeurs lui firent raconter son histoire.

Il se rappelait fort bien d'avoir été baptisé par M. Thibault, au Portage la Loche, car il était déjà chasseur en ce temps-là. Ce qu'il savait encore, c'est que, "quand l'évêque donne des tapes aux enfants", c'est-à-dire à la confirmation, il avait reçu le nom de Joseph.

De sa petite enfance il dit à peu près ceci :

" Quand j'étais petit, on ne nous parlait jamais du bon Dieu; nous vivions à la manière des sauvages, jusqu'à l'arrivée d'un commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson, M. d'Eschambeault, un Canadien et bon catholique. Tous les jours il nous appelait chez lui; il nous apprit nos prières en français; je les disais alors sans les comprendre. Il poussa la nation montagnaise vers la religion catholique. Un prêtre devait venir au Portage la Loche, il nous conseilla vivement d'aller le voir et nous partîmes.

" Le lendemain de notre arrivée, nous assistâmes pour la première fois à la messe. Une cabane de feuillage servait d'église. Quand M. Thibault parut, revêtu des ornements sacerdotaux, je crus que c'était le bon Dieu lui-même. Après l'évangile, il se mit à nous parler. Il commença par nous féliciter d'être venus de si loin pour apprendre la vraie prière; puis il ajouta : "Je tiens à vous dire tout de suite que la première chose à faire pour embrasser la vraie religion, c'est de ne garder qu'une seule femme, si vous en avez plusieurs. Les autres, il ne faudra pas les laisser mourir de faim, elles et leurs enfants; vous devrez au contraire en prendre soin, mais vous n'en aurez qu'une pour femme".

" Au déjeuner qui suivit la messe, tous assis en rond mangeaient sans dire un mot.

" Mon frère alors prit la parole :

- Que pensez-vous de ce que le prêtre nous a dit?

- L'homme de la prière, répondirent plusieurs, nous a demandé une chose impossible : qui donc mènerait les chiens, bûcherait notre bois, ferait nos habits, si nous n'avions qu'une femme?

- Faites comme vous voudrez, dit mon frère, le prêtre ne vous force pas; mais quant à moi, je ne suis pas venu ici pour rien, je suis venu pour écouter le priant et faire ce qu'il nous dit : de mes trois femmes je n'en garderai qu'une; je donnerai des loges aux autres et je les nourrirai ainsi que leurs enfants.

- Si tu fais cela, nous allons l'essayer nous aussi, dirent tous ceux qui étaient là.

" Ah! alors, ça braillait, les femmes! (elles pleuraient); mais c'était dit et ce fut fait."

Lui, Joseph Beaulieu, il s'était marié plus tard. Sa femme paraissait très douce, et les Soeurs auraient bien voulu lui parler, mais elle ne comprenait que le montagnais.

- Ma femme, dit King Beaulieu, oh! elle n'est pas méchante... Nous nous sommes toujours confessés le même jour et nous avons toujours communiqué ensemble. Il n'y a que depuis notre départ du Vermillon

que j'ai été obligé de me confesser et de communier sans voir ma femme en fait faire autant. "C'est de valcur, par icite les Pères y parlent pas montagnais!"

Joseph Beaulieu était devenu père de quatorze enfants, sept fils et sept filles.

- Sept sont morts, dit-il. Les uns marchaient, les autres ne marchaient pas...

Il avait perdu aussi beaucoup de petits enfants.

- Zé eu le coeur broyé par la douleur, disait-il; si he avait dû mourir, he serais mort de douleur... Quand mon dernier enfant est mort, si on avait voulu me fusiller, tiens, que j'aurais ri!.. Ma femme, elle, elle avait tant de peine qu'elle a été un an sans mettre ses mitasses. Ce pauvre enfant, on lui avait mis dans la tête d'aller au Klondyke pour y faire fortune. Ma femme et moi, nous ne voulions pas. Je le pris dans mes bras; je le caressai, le berçai comme s'il eût été encore au berceau, je le suppliai en pleurant de ne pas partir, de ne pas quitter ses vieux parents...

A ce souvenir, le vieillard éclata en sanglots... et les Soeurs ne purent s'empêcher d'unir leurs larmes aux siennes.

Il continua :

- Il est parti quand même, notre enfant, et il est mort... Depuis ce temps-là à c'te heure, la vie est pesante sur nos épaules, à moi et à ma vieille. Mais que la volonté de Dieu se fasse sur nous, il sait bien que nous vivons encore! oui!..

Dieu et ses prêtres, voilà ce que King Beaulieu aimait par-dessus tout. Qu'il était beau quand il parlait des prêtres!.. Les prêtres, les apôtres de Jésus-Christ, il les vénérât comme ses anges.

Néanmoins, "quand il venait à la mission du Fort Vermillon, dit le R.P. Habay, il commençait toujours par faire une visite à l'église; ce n'était qu'après avoir adoré Dieu qu'il venait saluer ses prêtres".

A quoi le Père Habay ajoutait :

"Le dimanche, avant la messe, tous nos ~~chrétiens~~ chrétiens se réunissaient dans la maison des Pères, et il faisait bon les voir et les entendre. Les uns venaient du Mackenzie, d'autres du lac la Biche ou du lac Sainte-Anne : tous fraternisaient admirablement, tout comme les premiers chrétiens dont nous parlent les Actes des Apôtres".

Tels étaient les chrétiens dont M. Thibault et Bourassa avaient commencé la formation, et dont leurs successeurs, les Pères Oblats, avaient fait de vrais disciples de Jésus-Christ.

Ce long récit est extrait du Petit Journal de la Providence, revue de famille des Soeurs de la Providence, 1905, p. 595-597, combiné avec des détails reçus de Mgr Joussard et du R.P. Habay, en des conversations privées. A.P.

CHAPITRE VI

E N F I N !

Monsieur BOURASSA

au Petit Lac des Esclaves

et à la Rivière la Paix.

1845 - 1848

Sources. - Deux lettres de M. Bourassa à Mgr Provencher (publiées dans le Bulletin de la Société historique de St-Boniface, III, p.256-258; dans l'original de Mgr Provencher, aux archives de l'archevêché de Québec (dans mes documents, 22, p.146-150. A.P.); - un Rapport de M. Bourassa à Mgr Taché, daté de St-Bernard, P.Q., 30 sept.1861, aux archives de l'archev. de St-Boniface (dans mes documents, 8, p.87-100); - le registre des baptêmes et mariages faits par M. Bourassa (qui était à la mission du lac Sainte-Anne, jusqu'à ces dernières années).

Enfin se leva le jour du départ, attendu et désiré depuis plus d'un an par M. Bourassa, qui, depuis son arrivée au lac Sainte-Anne, le 7 août 1844, n'avait cessé de se préparer à l'évangélisation des régions qui lui avaient été spécialement confiées, le Petit Lac des Esclaves et la rivière la Paix.

Il se mit en route le 16 septembre 1845, un mardi, jour de la semaine consacré à sainte Anne, comme le mercredi l'est à saint Joseph et le samedi à la très sainte Vierge Marie : c'était comme si sainte Anne envoyait son serviteur à sa fille immaculée, ^{dont} ~~aux~~ le pays de la rivière la Paix ~~appartenait~~ était le domaine particulier depuis les jours du Fort Sainte-Marie.(1) M. Thibault lui avait donné pour guide et compagnon un Canadien ou métis du lac Sainte-Anne nommé Alexandre Larente. Ils allaient parcourir ensemble une centaine de milles à cheval, pour atteindre le Fort Assiniboine, sur la rivière Athabaska, et, de là, poursuivre leur route sur une berge de la Com-

1 - Le mardi consacré à sainte Anne remonte à une haute antiquité, fondé sur une vogue tradition d'après laquelle sainte Anne serait née et morte un mardi. L'Eglise approuve ce culte en accordant 7 ans d'indulgence à toute prière faite en l'honneur de sainte Anne le mardi, avec une indulgence plénière, aux conditions ordinaires, pour une neuvaine de mardis.(Preces et pia opera, n. 455.)

pagne de la Baie d'Hudson pour les 160 à 180 milles qui leur resteraient jusqu'à l'extrémité occidentale du Petit Lac des Esclaves, où se trouvait le poste de commerce. M. MacDougall, commis du Fort, les accompagna dans cette seconde partie de leur voyage et se montra plein de politesse à l'égard du prêtre, bien qu'il fût protestant, ainsi que sa femme et ses enfants.

Il n'est pas douteux que le missionnaire ait eu le coeur à la joie durant ce voyage, malgré toutes ses fatigues; il le dit d'ailleurs lui-même à propos de la suite de son trajet, c'est-à-dire du Petit Lac des Esclaves au Fort Dunvegan, où, chaque soir, au campement, il se sentait plus heureux qu'un roi dans son palais. M. Thibault, qui le connaissait intimement, aurait mieux compris cette joie que des lecteurs d'aujourd'hui ne le peuvent faire; il a dit lui-même que c'était un prêtre excellent, pieux, instruit, zélé, dont le coeur, par suite, devait tressaillir de bonheur à la pensée d'aller porter Jésus-Christ aux âmes.

Né à Saint-Joseph de Lévis, le 31 mai 1817, il avait fait ses études à Québec et avait été ordonné prêtre dans sa ~~pari~~ paroisse natale (aujourd'hui Lauzon) le 14 avril 1844. Il était ensuite parti par les canots de la Compagnie de la Baie d'Hudson pour la Rivière Rouge, d'où, après un repos de quatre jours seulement, il avait continué sa route jusqu'au lac Manito, nommé depuis lac Sainte-Anne. Depuis son arrivée en la résidence qu'il avait contribué à construire il avait étudié le cris, sous la direction de M. Thibault, et il le possédait passablement. Agé de 28 ans, il ne manquait ni de force ni d'enthousiasme.

Du reste, il n'allait pas tellement vers l'inconnu. Les officiers ou les engagés du Fort du Petit Lac des Esclaves lui en avaient beaucoup parlé. Il y a même toute apparence qu'il allait y retrouver des personnes connues, car une vieille tradition, mentionnée dans les

écrits des Pères Dupin et Falher, et que le registre de M. Bourassa paraît confirmer de manière évidente, soutient que des métis et des Indiens ~~même~~ s'étaient rendus au lac Sainte-Anne pour y recevoir le baptême.

En cours de route, il eut déjà l'occasion d'exercer son ministère, faisant 4 baptêmes le 28 septembre et 7 le 2 octobre.

Enfin, le samedi 4 octobre, au matin, il eut le bonheur de débarquer au lieu même où se trouve aujourd'hui la mission Saint-Bernard, de GROUARD. Et remarquons le jour, un samedi, le jour consacré à la Vierge Marie.

" A mon arrivée, lisons-nous dans sa relation à Mgr Taché, je fus assez heureux pour y voir un grand nombre de personnes, Cris, Sauteux et Métis; tous ces gens-là étaient arrivés quelques jours avant moi et furent très joyeux de voir un prêtre au milieu d'eux, que plusieurs n'avaient jamais vu".

Si "plusieurs" n'avaient jamais vu de prêtre, dans ce "grand nombre de personnes", c'est que beaucoup en avaient déjà vu l'un ou l'autre. Il est à croire ~~que plusieurs~~ qu'un certain nombre d'engagés de la Compagnie avaient vu des prêtres à la Rivière Rouge, mais les autres, Indiens et Métis, où l'avaient-il vu si ce n'est au lac Sainte-Anne ou au Portage la Loche?

La joie de l'accueil ne fut cependant pas exubérante. La lettre de M. Bourassa à son évêque, datée du 10 décembre 1845, dit simplement : "J'ai eu le bonheur de rencontrer à ce poste un grand nombre de sauvages et de métis, qui ont tous paru contents de me voir"; et la relation à Mgr Taché ajoute : "Je leur parlai, et ils parurent m'écouter avec plaisir". Que veulent dire ces restrictions, si ce n'est que l'accueil dut paraître à M. Bourassa quelque peu froid et gêné? Cela ne doit pas nous surprendre, si nous nous souvenons

que le ministre Rundle avait déjà fait trois missions au Petit Lac des Esclaves et que tout le monde, à part Bellerose et sa famille, était allé l'entendre, afin d'avoir part à ses distributions de tabac. Tous sentaient qu'ils avaient quelque chose à se faire pardonner : d'où un sentiment naturel de gêne et de timidité ~~diminuant~~ diminuant la joie.

Ce nuage, au reste, fut ~~xxxxxxxx~~ très vite dissipé, car en cette journée même de l'arrivée, en ce samedi 4 octobre, le prêtre fit déjà dix baptêmes, et, dans les quatre jours seulement qu'il passa au Fort, il en fit cinquante-deux, tous d'enfants, sauf deux d'adultes baptisés et mariés le 6 octobre.

Des noms de ces baptisés et de leurs parrains et marraines il ressort que M. Bourassa se trouvait là au milieu d'une petite population très bigarrée à tout point de vue, de couleur, de langue, de religion. Il y avait des païens, des protestants, des catholiques; des blancs, des ~~peaux~~ peaux-rouges et des gens de sang mêlé ou métis; les uns de langue française, d'autres de langue anglaise et d'autres de diverses langues indiennes, sauteuse, crise, iroquoise et même pied-noire.

Dès son arrivée, le prêtre put constater qu'il y avait au Petit Lac des Esclaves un noyau catholique et de langue française, réellement désireux de religion, qui attendait depuis longtemps sa venue. Parmi ceux-là se distinguait cet Olivier Bellerose qui avait toujours refusé d'aller aux prêches du ministre. Il était, d'après l'acte de son mariage, "fils majeur de Benoni Belrose, ouvrier, de Nicolet, et de Monique Charest". Loin de son pays natal, il avait pris femme, comme généralement tous les autres, et celle-ci se nommait Josephite Savard, étant "fille majeure de feu Antoine Savard et de Marie-Anne Lavallée". Leurs cinq enfants furent parmi les baptisés du 5 octobre;

leur mariage à eux n'eut lieu qu'au printemps suivant, lorsque M. Bourassa revint de Dunvègan, parce que la femme avait besoin d'être d'abord instruite et baptisée.

A côté de cet Olivier Bellerose il y avait d'autres catholiques, de langue crise surtout, apparemment, car ce sont principalement des métis, auxquels se joignent pourtant quelques Indiens : M. Bourassa trouve parmi eux des parrains et des marraines. Ce sont : Louis Gladu, Alexis l'Hirondelle, François Giroux, Joseph Dubois, Josephte Savard, Marie Patenaude, Josephte Ecossaise, Marie-Anne Nipissing. Notons que cette Marie-Anne Nipissing pourrait bien être la même qui avait été mariée au lac ~~Saint-Jacques~~ Sainte-Anne, le 12 octobre 1844, avec Joseph l'Hirondelle, fils de Jacques et de Josephte Pilon. Les parents des enfants baptisés portant un nom chrétien, et dénotant des foyers catholiques, sont les suivants :

Michel Kalliou ou l'Iroquois, dont la femme est Marie Savard;
Pierre Kalliou ou l'Iroquois, dont la femme est Marie Fieds-Noirs;
Louis Kalliou ou l'Iroquois, dont la femme est Marie Patenaude;
Jean Kwenis, dont la femme est Elisabeth Gladu;
Augustin Landry, dont la femme est Marguerite Thompson;
Baptiste l'Hirondelle, dont la femme est Catherine Loyer;
François Giroux, dont la femme est Angélique Gladu;

En d'autres foyers, l'homme seul ou la femme seule étaient catholiques

Alexis Courtoreille, dont la femme était Okiwekak;
Jean-Baptiste Courtoreille, dont la femme était Senatas;
Marie-Anne l'Iroquoise, dont le mari était Maska;
Françoise Gladu, dont le mari était Okimawasis;
Louise l'Iroquois, dont le mari était Nwskiyek (Noskiyé);

Il y avait une veuve, dont le mari avait été Antoine Savard. La plupart, sans doute, des catholiques nommés ci-dessus, avaient été baptisés au lac Sainte-Anne. De toute façon il est certain qu'une petite chrétienté existait au Petit Lac des Esclaves avant la venue du prêtre, dans laquelle le nom de ~~Maria~~ Marie n'était pas rare, preuve que que la très sainte Vierge y était priée.

Craignant l'arrivée des premières neiges, M. Bourassa ne s'attarda pas plus de "quatre ou cinq jours", dit sa relation, au Petit Lac des Esclaves. Ainsi dut-il se remettre en route dès le 8 ou le 9 octobre, pour le Fort DUNVEGAN, qu'il nomme le Fort de la Grande Prairie, sur la rivière la Paix. Un chemin de terre, ou trail, y conduisait directement. La distance d'un Fort à l'autre étant d'environ 120 milles - une centaine seulement en ligne droite - se parcourait habituellement en quatre ou cinq jours; mais, tant pour épargner les chevaux qu'on lui avait prêtés qu'à cause du mauvais temps, pluie et neige, rendant les chemins difficiles, surtout au passage des rivières et dans les endroits marécageux, le missionnaire et son guide en mirent neuf, arrivant au Fort Dunvegan dans la journée du 17 ou le 18 au matin. Remarquons encore ici que le 18 octobre était un samedi : ce fut ce samedi que M. Bourassa commença son ministère à la rivière la Paix par le joli ~~petit~~ petit nombre de cinquante trois baptêmes, tous d'enfants.

N'est-ce pas suffisant déjà pour nous faire soupçonner un accueil aussi empressé que possible. Le récit du missionnaire nous le montre enthousiaste, pour ne pas dire délirant. On devine, en le lisant, que, près d'arriver au terme de sa route, il sondait du regard l'horizon, cherchant quelque trace d'activité humaine, sinon de village, car on avait dû lui dire que le Fort était au bas des côtes de la rivière. ~~En~~ ~~Rien~~ "Ce poste, écrit-il, n'a rien qui le distingue, si ce n'est sa position géographique, sis dans un trou de 500 pieds (il se trompait largement, car le "gros cap" qui domine l'ancienne mission ~~mission~~ catholique mesure 650 pieds, soit 255 mètres), au pied des écores de la rivière la Paix; il faut être dessus pour le voir". A ce moment un village de tentes coniques entourait le Fort Dunvegan, sur la rive nord de la rivière, tandis que le prêtre arrivait par la rive sud. A peine eut-il été aperçu qu'il se fit, dans ce village, un mouvement

extraordinaire. Ceux qui étaient dehors entraient dans les tentes pour avertir leurs parents ou amis, qui s'empressaient de sortir. Ce fut bien vite comme une fourmilière humaine, dans une activité fébrile. Enfin arrivait celui qu'ils attendaient depuis si longtemps! Enfin ils allaient entendre celui qui leur enseignerait à bien vivre!

Dans le même temps un canot traversait la rivière et venait prendre le prêtre à son bord. Lorsqu'il débarqua, ce fut un bel encombrement. "Toute la nation était là, dit son récit. Et tous étaient au comble de la joie". Hommes, femmes et enfants se pressaient auprès de lui; il fallut toucher la main à tous, et chacun y allait de son ~~fix~~ discours, demandant ce dont il avait besoin, "bonne chasse, bien des vivres, et des grâces spirituelles aussi.... Oh! que l'on éprouve de bonheur en voyant un si grand empressement!" Nulle part M. Thibault ^{accueilli.} n'avait été mieux ~~reçu~~. Et tous voulaient le baptême, les vieillards surtout, ayant peur de mourir avant de l'avoir reçu. Ne pouvant le donner immédiatement qu'aux enfants, M. Bourassa en baptisa 102 dans les cinq premiers jours. Chose curieuse, cent de ceux-là eurent le même parrain, Jean-Baptiste Lafleur, bien qu'il y eût d'autres catholiques dans le Fort; mais ce Lafleur était entouré d'un respect qui allait jusqu'à la vénération : on le surnommait le prêtre, et ce surnom est devenu le nom de famille de ses enfants. Les deux autres parrains furent : Narcisse Pépin, parrain de Rose de Lima, fille de Louis Bourassa et Marguerite Otaïk (sic); et Louis Bourassa, qui fut parrain de Marie, fille de Narcisse Pépin et Marie-Nancy Beaulieu. Ce Louis Bourassa, au dire de la tradition, était ~~le~~ cousin du prêtre.

Presque tous les baptisés de ces jours de grâce étaient de la nation des Castors. Les noms des parents sont donnés, pour la plupart, en français, tels que les avaient ^{imposés} ~~donnés~~ ou traduits les premiers employés Canadiens des Forts; on les retrouve encore aujourd'hui.

Ainsi nous avons des Pouce-Coupé, des Grosse-Tête, des Quêteur, des Petits-Yeux, des Foin, des Laglace, des Cancré, des Tranquille, des Nid, des Petit-Homme, et bien d'autres du même genre. Les noms de Pouce-Coupé et de Laglace sont devenus des noms de villages.

M. Bourassa était émerveillé des dispositions de ces pauvres gens. Ils l'avaient d'abord attendu pendant longtemps, supportant un jeûne rigoureux pour ne pas manquer sa visite. Plusieurs, totalement à bout de provisions, avaient dû partir; mais ils ne l'avaient fait qu'en donnant assez d'indications sur le lieu où ils allaient pour qu'on pût les rejoindre rapidement à l'arrivée du prêtre, et ainsi avertis, ils revinrent au Fort. La faim seule les obligea tous de s'éloigner. Leur langage était tout aussi admirable : "Il y a longtemps, disaient-ils, que nous faisons pitié. Nous avons été méchants, nous avons vécu comme les animaux, mais à présent nous voyons notre père, il nous parle, nous voulons l'écouter. J'ai été plus d'une fois attendri jusqu'aux larmes en voyant de pauvres vieillards à cheveux blancs me prier constamment de leur faire charité en les baptisant". Telles étaient les nouvelles que la lettre du 10 décembre 1845, écrite du Fort de la Grande Prairie, allait porter à Mgr Provencher.

L'abbé Bourassa désirait se rendre au Fort Vermillon, après un bref séjour au Fort Dunvegan. Il lui fut ~~impossible~~ impossible d'exécuter ce plan, faute de tout moyen de transport. Alors il songea à suivre les Indiens dans leurs campements : il lui fallut y renoncer aussi, parce qu'il ne put trouver un interprète. La Providence voulait qu'il passât l'hiver au Fort Dunvegan, afin d'instruire le personnel de ce Fort, en grande partie canadien ou métis. N'était-ce pas ces employés de la Compagnie qui avaient préparé la nation des Castors à recevoir la grâce de Dieu, et pouvaient-ils être, pour ainsi dire, oubliés ou négligés?

Le commis du Fort, cet hiver-là, que M. Bourassa ~~xxxxx~~, dans sa relation à Mgr Taché, nommé Butcher, et qu'il dit avoir été protestant, lui offrit généreusement l'hospitalité dans ~~xxx~~ le Fort et lui assura qu'au printemps il aurait une place sur les berges de la Compagnie. Ainsi le prêtre se trouva, pour tout l'hiver, comme un bon curé dans sa paroisse, instruisant les employés et leurs familles et célébrant la messe au milieu d'eux.

A part deux baptêmes d'enfants Castors, au 27 janvier, il n'eut d'autres sacrements à administrer que les 24 et 25 mars.

Le 24 mars, il y eut neuf baptêmes; dont deux en vue des mariages qui suivirent immédiatement. Ces deux derniers furent ceux de Josephite, âgée de 56 ans, fille de Pagé et d'une Crise, dont le parrain fut Narcisse Pépin; ~~px~~ puis de Marie-Anne, âgée de 20 ans, fille de François Beaulieu et de Louise, dont la marraine fut sa sœur ou demi sœur Jeanne Beaulieu. Josephite Pagé fut ensuite mariée à Jean-Baptiste Lafleur, fils majeur de Jean-Baptiste Lafleur, de Lachine, et d'Angélique; Marie-Anne Beaulieu fut mariée à Narcisse Pépin, fils majeur de Jean-Baptiste Pépin, de Bécancour, et de Marie Neuville. Les témoins des deux mariages furent Honoré Smith et Jean-Baptiste Provolt. Parmi les autres baptêmes, nommons Thérèse, 15 ans, fille de Jean-Baptiste Bisson et de Rosalie Simon; Catherine, 12 ans, fille de François Beaulieu et de Louise; Marie, 10 ans, fille de François Beaulieu et d'une Esclave.

Le 25 mars fut marqué par trois baptêmes et trois mariages. Les baptisés furent : Marie-Angélique, 30 ans, fille de Désiré Mayrand, de la Rivière du Loup, et de Marie Crise; - Marguerite, 18 ans, fille d'Otaikijik et de Josephite Pagé; - Sophie, 15 ans, fille de Bastonnais et de Louise Walner. Les mariages : de Michel Cadran, fils majeur de Nicolas Cadran et de Marie-Anne Mondou, avec Sophie Bastonnais; -

de Louis Bourassa, fils majeur de Pierre Bourassa, de Nicolet, et de Charlotte Wissard, avec Marguerite Otaïkijik; - enfin de Louis Olivier, dit Grand Louis, fils majeur d'Olivier et d'Elisabeth Charlotte, avec Marie Angélique Mayrand. Les témoins furent Honoré Smith, Narcisse Pépin et Jean-Baptiste Laflleur.

Le printemps venu, au lieu de se rendre au Fort Vermillon, M. Bourassa dut reprendre le chemin du lac Sainte-Anne, où le rappelait son supérieur, l'abbé Thibault, pressé lui-même de partir pour les contrées où il avait promis de se rendre, l'Ile-à-la-Crosse et même la rivière Mackenzie, s'il en avait les moyens.

Le Petit Lac des Esclaves revit donc M. Bourassa, au moins du 19 au 27 avril. ~~Il y fit encore 29 baptêmes et 2 mariages, notamment le baptême de Joseph Savard, qu'il maria à Olivier Bellerose.~~ Il y fit encore ⁹ baptêmes et 2 mariages, notamment le baptême de Joseph Savard, qu'il maria à Olivier Bellerose.

Il eut aussi le déplaisir d'y rencontrer le ministre Rundle, qui, d'après son journal, y était arrivé le 2 avril et en repartit le 28. A ce propos M. Bourassa mentionne que la population, dans son ensemble, assistait aux prêches du ministre, non pas pour l'entendre, mais pour en recevoir du tabac. MacGregor, l'historien de la Rivière la Paix (The Land of Twelve-Foot Davis, p. 237-238), dit que M. Bourassa et le révérend Rundle partirent ensemble du Fort du Petit Lac des Esclaves. Bien que ceci semble, à première vue, être contredit par le registre des baptêmes et mariages du prêtre catholique, il faut peut-être y voir plutôt une indication qui confirmerait un passage de la lettre du 10 décembre 1845 à Mgr Provencher. M. Bourassa, parlant de ceux qui l'avaient écouté au Fort Dunvegan, disait : "J'espère les revoir à un lac nommé daugé (qu'il faudrait lire d'Auger), où ils se rassemblent tous les printemps pour vivre". Ce qu'ils appelaient ainsi le lac d'Auger ne serait autre que la grande baie du Petit Lac des Esclaves qui porte le nom de Baie d'Auger (1). Ce serait là que, le 1 - Tel était l'avis d'un Métis, nommé Hamelin, de Grouard.

2 mai (1846), laissant le ministre continuer sa route, M. Bourassa ~~aurait~~ aurait fait 19 baptêmes d'enfants, parmi lesquels on retrouve plusieurs des noms de Dunvegan.

La première mission ~~de~~ du prêtre dans le territoire du futur vicariat de Grouard avait duré sept mois et porté des fruits abondants. Quant au ministre Rundle, il ne devait jamais plus y revenir.

+
+ +

Lorsque M. Bourassa rentra au lac Sainte-Anne, vers la fin de mai, son compagnon et supérieur, M. Thibault, était déjà parti, depuis le 3 du même mois, afin d'être fidèle au rendez-vous qu'il avait donné à la nation Montagnaise. Une seule chose lui causait de l'inquiétude: ses chevaux, très mal nourris pendant l'hiver, étaient maigres et affaiblis. Il espérait néanmoins, en allant à petites journées, pouvoir se rendre jusqu'au premier Fort de la rivière Mackenzie. (Lettre du 6 mai 1846, ~~à~~ écrite d'Edmonton, à Mgr Provencher).

Bien que cette mission de M. Thibault ne regarde pas directement le futur vicariat de Grouard, il nous semble opportun d'en dire un mot. Après avoir vu le premier apôtre de l'Ouest semer à la fois et récolter dans l'allégresse, il sera bon de le voir arroser de ses larmes une semence qui en sera fécondée, de telle sorte que le vicariat de Grouard recevra lui-même une part de ses fruits.

L'épreuve attendait donc le missionnaire à chaque pas de ce douloureux voyage. Ses chevaux n'avançaient que très lentement, et il ne put atteindre l'Ile-à-la-Crosse que le 3 juin. Le jour même il écrivit à Mgr Provencher pour lui faire connaître sa tristesse et son désappointement. Il avait mis un mois à faire un chemin qui pouvait se faire en douze jours. Voici ce que dit sa lettre :

"... Il n'y a personne ici. Le bruit s'était répandu parmi les sauvages que j'avais été tué par les Pieds-Noirs. Ils ont cependant attendu jusqu'au ~~mon~~ temps que j'avais fixé pour ma seconde visite à l'isle à la crosse. Voyant que je n'arrivais pas, ils se

sont persuadé que j'avais véritablement été tué et ils se sont dispersés. Le diable a fait bien du mal parmi ces pauvres Montagnais depuis que les ai laissés. J'ai dans ce moment bien du chagrin de ce que j'apprends et encore plus de ne pas les rencontrer, afin de détruire les préjugés diaboliques qu'un méchant homme - qui n'est plus - a jetés dans leurs coeurs avant de mourir. Voici ce que j'apprends ici. Dans le cours de l'hiver, une brigade de Montagnais sont allés aux prairies et quelques-uns d'entre eux se sont rendus au Fort de la Montée Carlton. Celui qui y commandait, qui était probablement en boisson, voyant les Montagnais avec des croix et des médailles au cou, s'est mis à leur dire tout ce que l'enfer peut vomir de plus méchant contre la religion. - Vous êtes bêtes, vous, Montagnais, de prier, d'écouter Mr. Thibault, qui cherche à vous baptiser pour avoir une grosse pièce d'argent à chaque personne qu'il baptise. La prière n'est pas pour vous, qui êtes noirs, mais pour ceux que Dieu a faits avec de la terre blanche. Vous allez tous faire pitié, les maladies vont vous prendre, vous allez mourir. Tous ceux qui sont baptisés vont être pris et emmenés à la guerre. M. Thibault rit de vous et se vante de vous avoir tous attrappés. Ne l'écoutez pas. Rejetez toutes vos mauvaises prières, parce que vous allez mourir, etc.etc.etc." Tout ce pauvre peuple est dans de grandes inquiétudes. Plusieurs, à ce qu'il paraît, sont portés à y ajouter foi, parce qu'il passe parmi eux une maladie qui en a déjà emporté plusieurs. Outre cela, les Cris et les Sauteux ont toujours quelques nouvelles histoires à répandre : ce sont de fr vrais enfants de Satan qui font du mal chez eux et au loin.(1)

" Je me trouve dans la nécessité de retourner d'ici, parce que je n'ai ni interprète ni guide, et de plus que j'arriverais toujours trop tard à chaque rendez-vous pour y trouver du monde. Je vais laisser ici mes meilleurs renseignements pour M. Laflèche. Il aura peut-être un peu plus de peine que moi à détruire ces mauvais préjugés, mais il en viendra à bout, je pense, parce que ce sont des gens dociles".(2)

1 - Le "méchant homme", qui commandait au Fort de la Montée, et que M. Thibault ne voulut pas nommer dans sa lettre, par délicatesse sans doute pour sa famille, qui était excellente, mais dont les lois de l'histoire semblent nous obliger à dire le nom, ne peut être que M. Patrick Small, qui avait si bien reçu le missionnaire à son premier voyage, en 1842. Ce M. Small, en effet, mourut le 19 janvier 1846. Il était né, croit-on, au Fort de l'Ile-à-la-Crosse ~~vers 1785~~ vers 1785. Son père, du même nom que lui, était né à Perth, en Ecosse; sa mère était une Crise. (Voir Encyclopedia of Canada, vol. VI, p. 30)

La maladie dont parle ~~l'histoire~~ la lettre de M. Thibault s'étendit à tout le Nord-Ouest et fit de très nombreuses victimes. Elle ~~avait~~ éclata à Saint-Boniface le 8 juillet, jour du départ de M. Laflèche et du Père Taché pour l'Ile-à-la-Crosse et elle y fit de si nombreuses victimes que Mgr Taché y enterra jusqu'à neuf cadavres en un seul jour. Elle régna parmi les chasseurs, à la prairie, et ailleurs. "C'est une dissonterie ou flux de sang, accompagné de douleurs déchirantes d'entrailles, écrivait Mgr Provencher, dans un Rapport de 1846.)

2 - M. Thibault avait appris par une lettre de Mgr Prov. le ~~prochain~~ prochain départ de M. Laflèche et du P. Taché.

De retour au lac Sainte-Anne vers le 18 juillet, M. Thibault s'y reposa volontiers en la compagnie de M. Bourassa, et tous deux, comme il le dit dans une de ses lettres à Mgr Provencher, "réparèrent un peu leurs forces spirituelles" dans la retraite; après quoi M. Bourassa se hâta de repartir pour la rivière la Paix.

Comme il voulait surtout se rendre au Fort Vermillon, il ne s'arrêta au Petit Lac des Esclaves, dit-il dans sa relation à Mgr Taché, que "le temps de changer de voiture", c'est-à-dire de remplacer / le canot par des chevaux que le Fort lui prêta. Le 29 août, il était au Fort Dunvegan, où il fit huit baptêmes, inscrits dans son registre. Et le 31 août, d'après une note extraite du journal du Fort et transcrite (par le P. Tissier) dans le registre des baptêmes du Fort Dunvegan, il s'embarqua sur la rivière la Paix pour le Fort Vermillon.

A défaut de canot, il dut se contenter d'un cajou ou radeau des plus primitifs, ayant avec lui deux hommes qui l'avaient accompagné, et un homme du Fort Dunvegan nommé Boissin. La seconde journée, ils trouvèrent un canot, caché dans les broussailles, qu'on leur avait indiqué, et, laissant leur cajou, ils s'y embarquèrent. Le 4 septembre, M. Bourassa fit un baptême, en cours de route, dans un endroit qu'il est impossible de préciser, mais qui pourrait bien être le Fort de la rivière Bataille. Le 8 septembre, en la fête de la Nativité de la sainte Vierge, il était sûrement au Fort Vermillon, comme il ressort avec évidence des trois baptêmes qu'il fit ce jour-là. Le premier fut d'Elisabeth, âgée de 7 ans, fille de Maskayé et de Marie Sandowé; le parrain et la marraine furent William Shaw, commis du Fort et Elisabeth Joly; le second baptême fut de Sophie, âgée d'un an et dix mois, fille d'André Comtois et Marie Sandowé, dont les parrain et marraine furent également William Shaw et Elisabeth Joly. André Comtois, Canadien ~~canadien~~, était un employé du Fort. Le troisième baptême fut encore d'une fille de cet André Comtois et de la même Marie

Sandowé; le parrain fut, cette fois, Michel Lisotte; la marraine, encore Elisabeth Joly. La fillette, qui était âgée de 4 mois, fut nommée Marie.

Durant la quinzaine qui suivit son arrivée au Vermillon, le prêtre n'eut que peu de ministère à exercer. Il n'y avait presque personne autour du Fort, les Indiens attendant l'arrivée des berges de la Compagnie pour s'en approcher; presque personne au Fort même, la plupart des hommes étant employés sur les dites berges, qui, en ces jours-là, revenaient de leur voyage vers l'Est. M. Bourassa n'eut donc, en ces jours, que trois ou quatre personnes à instruire, notamment cette Marie Sandowé, déjà nommée par son nom chrétien, mais qui ne fut baptisée que le 20 septembre, pour être mariée, ce même jour, à André Comtois, fils de Philippe Comtois, de Montréal, et de Marie Bariau; la femme avait trente ans. M. Bourassa instruisait ~~en~~ aussi un vieux couple Castor, qu'il baptisa et maria le 22 septembre : l'homme fut nommé Jean-Baptiste et la femme Marie; lui, dit le registre, avait environ 100 ans, elle environ 80.

Du 24 septembre au 4 octobre le missionnaire fut entouré d'une foule, dont il baptisa les enfants : quatre-vingt baptêmes sont inscrits dans son registre pour ces jours-là. Presque tous sont de la nation des Castors. Comme exception, nous mentionnerons un fils de Fournier, Montagnais, et de Kislin, qui fut nommé Jacques; il avait trois ans.

Une chose pourrait surprendre, ici, comme à Dunvegan, c'est l'absence presque totale de noms français : la raison en est, semble-t-il, en ce que les hommes des berges avaient emmené leurs propres enfants à Saint-Boniface ou au Portage la Loche.

Quand la foule se fut dispersée, au Fort Vermillon, après le passage des berges qui se rendaient jusqu'au Fort Dunvegan, M. Bourassa

s'embarqua lui-même, avec ses hommes, dans le canot sur lequel il était venu, et qu'il laissa où il l'avait pris, dans les alentours de la Fourche des rivières Boucane et la Paix; de là, des chevaux mis à leur disposition, leur permirent d'arriver au Fort Dunvegan le 24 octobre.

Les dates précises que nous pouvons donner, et qui sont extraites du journal du Fort, ^{présentent} ~~présentent~~ d'abord une réelle difficulté et semblent en contradiction avec le registre des baptêmes. La tradition va nous en fournir une explication très plausible.

Le journal du Fort nous dit donc que M. Bourassa ^{n'y} ~~se~~ résida que du 24 au 28 octobre, ~~seulement~~. Le registre nous apprend qu'il fit 41 baptêmes dans la seule journée du 25, qui était un dimanche. Les Indiens Castors, qui l'avaient attendu pour faire baptiser leurs enfants, ne tardèrent pas à s'éloigner, toujours poussés, malgré leur bonne volonté, par l'absolue nécessité de nourriture à chercher dans la chasse.

Le missionnaire quitta le Fort dans la journée du 28 octobre 1846, ~~mais~~ accompagné de deux hommes du Fort, Wadnais et Bourassa : c'est encore le journal qui le mentionne, mais sans dire en quel lieu il se rendit. ^{Ici, par bonheur,} ~~Et c'est ici que~~ la tradition nous vient en aide, une tradition qui était encore bien connue à la mission Saint-Augustin aux alentours de 1940, spécialement du Frère Pierre Mathis et de quelques autres. A cette tradition orale s'ajoute d'ailleurs un mot écrit par le Père Calais, dans l'historique de la mission Saint-Augustin ~~en~~ qu'il rédigea en 1905. Cet endroit, nommé "le campement du prêtre", en cris : ~~ayamiheuiyiniw ka wikit~~ Ayamiheuiyiniw ka wikit", se trouvait à cinq milles du Fort Dunvegan, sur un chemin très fréquenté, celui, apparemment, qui unissait le Fort Dunvegan à celui de la rivière Bataille, lequel, pendant l'hiver, servait de raccourci aux voyageurs qui se rendaient au Fort Vermillon ou en ~~venaient~~ ^{venaient}. D'après son registre, l'abbé Bourassa aurait résidé en ce lieu au moins jusqu'au

18 novembre, y baptisant 43 enfants.

Le 27 novembre, les noms du registre nous le montrent au Petit Lac des Esclaves, où il ne baptisait que de tout jeunes enfants. Son arrêt semble y avoir été court. Il n'y pouvait rencontrer, à cette date, que très peu de personnes. Son voyage de retour au lac Sainte-Anne fut des plus pénibles : il n'y arriva, dit sa relation, que "vingt-sept jours après son départ, ayant eu la raquette aux pieds environ vingt jours. Il était temps quand j'arrivai, conclut-il, je n'en pouvais plus". Ainsi s'achètent les âmes.

+
+ +

M. Bourassa revint une troisième fois visiter le territoire du futur vicariat de Grouard. Sa relation à Agr Taché ne dit absolument qu'un mot de cette visite : "Elle fut, comme les autres, bénie de Dieu, malgré mon dénérite"!.. Voilà qui ne nous renseigne guère. Le journal du Fort Dunvegan nous donne des précisions, mais tout aussi laconiques, transcrites par le R.P. Tissier dans le registre de la mission Saint-Charles, de Dunvegan :

"13 septembre. Arrivée du R.Mr.Bourassa, en route pour le ^{Vermillon.} ~~Vermillon~~

"16 septembre. Départ du R. Mr. Bourassa, avec deux hommes, pour le Petit Lac des Esclaves".

A part cela, nous n'avons rien d'autre que le registre des baptêmes et mariages, auquel peut s'ajouter la tradition concernant le "campement du prêtre".

La seule explication possible nous semble être la suivante :

M. Bourassa aura quitté le lac Sainte-Anne avec l'intention de se rendre encore d'un seul trait jusqu'au Fort Vermillon, espérant y parvenir avant l'arrivée des berges, et, par suite, y rencontrer/ pour la seconde fois toute la population. Arrivé, dans ce but, à Dunvegan dès le 13 septembre, il aura essayé, mais inutilement, de

se procurer un canot, et, dans l'impossibilité de le trouver, il sera reparti pour le Petit Lac des Esclaves, en voulant s'y rendre par la traverse (Peace River aujourd'hui) et le chemin que fréquentaient les Indiens. Mais, chemin faisant, avec la tristesse d'être venu pour rien, il se sera décidé à séjourner au campement qui lui avait si bien rendu service l'année précédente. Il est à croire qu'une cabane y avait été construite : il est si facile d'élever un de ces shacks en bois rond qui fournissent un abri assez chaud pour l'hiver. Ce qui est en dehors de toute supposition, c'est que du 19 septembre au 19 mars M. Bourassa demeura parmi les Castors qui fréquentaient le Fort Dunvegan et fut visité par les Canadiens employés au Fort. Son registre y porte 28 baptêmes et 2 mariages, et l'on y retrouve les noms connus : Louis Bourassa, Jeanne Beaulieu, Tranquille, le Cerf, le ~~Cancre~~ Cancre, la Grosse-Tête, Courtoreille, et tant d'autres. On y lit en outre un nom fort connu, qui pourtant ne s'était pas encore présenté, celui de Pierre Blondin, ce Canadien qui passe pour avoir construit le premier Fort à la Baie du Boeuf, sur l'extrémité occidentale du Petit Lac des Esclaves, au lieu où fut construite l'ancienne mission de Saint-Antoine, et qui, plus récemment, avait aussi construit un Fort à Hudson's Hope. Il fut témoin aux deux mariages faits par M. Bourassa et parrain de Jean-Baptiste Bisson, dont le nom nous est connu depuis longtemps, et qui était fils de Jean-Baptiste Bisson et de Nakatawakan, âgé de 68 ans.

Au cours des six mois ainsi passés dans la région du Fort Dunvegan, le missionnaire instruisit surtout les adultes, dont six furent baptisés.

Au Petit Lac des Esclaves, où il séjourna du 7 avril au 8 mai 1848, M. Bourassa fit encore six baptêmes, dont deux d'adultes, et un mariage.

Avant de prendre congé de M. Bourassa, le premier missionnaire du Petit Lac des Esclaves et de la rivière la Paix, jetons un rapide coup d'oeil sur ce qu'il y a fait et le dévouement qu'il y a montré. A ce pays, qui devait devenir le vicariat de Grouard, il a donné les plus belles années de sa jeunesse et les premières de son sacerdoce. Il n'avait que trente-et-un ans quand il y acheva sa troisième visite. Au cours de ses trois missions, il avait fait 428 baptêmes et 13 mariages. Peu de familles, on le voit, étaient devenues chrétiennes par le sacrement de mariage, mais dans un plus grand nombre la grâce de Dieu était entrée par le baptême des enfants, et se pouvait-il meilleure prise de possession du pays par Notre-Seigneur Jésus-Christ et son Eglise? De plus, beaucoup d'adultes avaient reçu un commencement d'instruction et de formation chrétiennes.

Qui pourrait dire maintenant combien ce travail avait coûté de fatigues et de souffrances à l'ouvrier du Seigneur?... On ne comprend plus guère les difficultés des longs voyages en canot ou à cheval à cette époque. Il faut y ajouter les campements à la belle étoile par les températures les plus rudes, les souffrances de la faim à mainte reprise, et, de façon habituelle, la répugnance causée par une nourriture grossière et mal préparée. Comment surtout imaginer les peines morales devant toutes les misères qui s'étalaient sous les regards du jeune prêtre?. Et l'ennui de ne se faire comprendre que difficilement, de ne pouvoir parler souvent que par interprète, alors que tant d'âmes étaient là, avides de recevoir les vérités du salut!. Ajoutons encore la privation de tout confrère pendant de longs mois, et même pendant toute une année à l'occasion de la première mission!...

Certes M. Bourassa a bien mérité du vicariat de Grouard. Son nom pourtant et son oeuvre n'y étaient presque pas connus, jusqu'à présent, parce qu'on n'y possédait aucun écrit de lui ni la moindre copie de son registre.

Si, en 1848, il cessa d'évangéliser ce champ du Seigneur qui avait bénéficié de ses premières fatigues apostoliques, ce ne fut pas par un lâche abandon, mais par suite des décisions de Mgr Provencher, qui, sachant le Père Feraud établi au lac Athabaska, croyait qu'il pourrait plus facilement, de là, desservir la rivière la Paix et même le Petit Lac des Esclaves, qu'on ne le pouvait du lac Sainte-Anne.

M. l'abbé Bourassa continua son ministère au lac Sainte-Anne jusqu'au début de mai 1853; il retourna alors à la Rivière Rouge, d'où il partit définitivement, le 1er juin 1856, avec M. Laflèche, pour son diocèse d'origine, Québec. M. Thibault écrivit, à cette occasion, à M. Caseault, vicaire général de Québec :

" M. Bourassa est un bien digne homme, un prêtre régulier et d'une piété tendre. Il est bien instruit et capable en théologie. Ne le jugez pas à l'abord ni à la mine, car il est certainement plus qu'il ne montre. Vous verrez que je ne dis rien de trop quand vous le connaîtrez". (Archives de l'archev. de Québec.)

Après avoir été curé de Saint-Bernard, puis de Saint-Maxime de Scott, dans le diocèse de Québec, il mourut le 8 avril 1900, âgé de 83 ans.

Il a passé sans faire grand bruit, mais en accomplissant beaucoup de bien.

Transiit benefaciendo.

CHAPITRE VII

Période de transition et d'organisation, 1846--1856

Yahweh dit au serpent :
J'établirai l'inimitié
entre toi et la femme,
sa descendance et la tienne...
et Elle t'écrasera la tête.

Genèse, III, 15.

Note. - Il n'est pratiquement pas possible d'énumérer les sources de ce chapitre, parce que l'énumération serait trop longue. Ce sont surtout des lettres de missionnaires, et les Vingt Années de Missions, de Mgr Taché; aussi des Souvenirs (inédits) du R.P. Lacombe et ses vies par Katherine Hughes et Soeur Marie Olive, des Soeurs de la Providence.

A l'époque où nous a conduits le chapitre précédent, 1848, les deux prêtres séculiers qui ont si généreusement évangélisé les contrées qui forment aujourd'hui les provinces d'Alberta et de Saskatchewan, ont terminé leur oeuvre par rapport aux régions trop éloignées de leur résidence au lac Sainte-Anne, et ils vont consacrer leurs dernières années en ces régions dans des voisinages plus rapprochés de leur mission principale, tandis que sous la direction du premier Pasteur du diocèse, l'évêque de Saint-Boniface, les missions du Nord-Ouest vont s'organiser et prendre leurs positions en vue de l'avenir. Pendant ce temps, malheureusement, le territoire du futur vicariat de Grouard paraîtra négligé et, de la rivière la Paix surtout, se renouvelleront les appels pressants des âmes.

Il nous faut résumer dans ses grandes lignes cette période d'organisation, commencée depuis 1846 et qui va se poursuivre durant une dizaine d'années, au cours desquelles le Petit Lac des Esclaves et la rivière la Paix ne reverront un prêtre qu'en 1855.

MM. Thibault et Bourassa n'ont fondé qu'une résidence, lui donnant pour nom et pour patronne sainte ANNE. Toutefois, ils ont confié à saint Joachim le Fort Edmonton, qu'ils ont souvent visité.

Dans sa douloureuse mission à l'Ile-à-la-Crosse, en 1846, M. Thibault n'avait eu qu'une consolation, celle d'apprendre, par une lettre de Mgr Provencher, que deux prêtres allaient, cette même année, s'établir à demeure en ce lieu, pour évangéliser de là tout le Nord. Ces deux prêtres étaient M. Louis-François-Richer Laflèche (futur évêque de Trois-Rivières) et le R.P. Alexandre-Antonin Taché, Oblat de Marie Immaculée (O.M.I.) et futur archevêque de Saint-Boniface, deux hommes d'une valeur tout à fait exceptionnelle. Partis de Saint-Boniface le 8 juillet 1846, ils arrivèrent à l'Ile-à-la-Crosse le 10 septembre. Ils y furent accueillis par M. Roderick MacKenzie, bourgeois du poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et par "des centaines de pauvres sauvages avides d'entendre parler de Dieu, et remerciant à grands cris ceux qui venaient continuer l'oeuvre commencée par M. Thibault" (Vingt Années, 2e édition, 1898, p.29). Comme on le voit, ~~l'effet~~ l'effet des calomnies proférées contre le missionnaire catholique était tombé de lui-même, emporté par les bonnes dispositions de la population montagnaise.

En 1847, M. Laflèche et le P. Taché commencèrent à construire leur maison et confièrent leur mission à Saint-Jean-Baptiste (ibid. p.33). Au mois d'août de cette année, le Père Taché, passant par le Portage la Loche, se rendit au lac Athabaska, où, en trois semaines, il baptisa 194 personnes. (Vingt Années, p.34-35).

En 1848, le Père Henri Faraud, O.M.I., parti de Saint-Boniface dans le courant de juin, arriva à l'Ile-à-la-Crosse au mois de juillet. Au mois d'août, le Père Taché retourna au lac Athabaska, où l'hospitalité lui fut donnée par M. Ermentinger, bourgeois du Fort Chipewyan, jusqu'au 2 janvier 1849. Durant ce séjour, il baptisa

le vieux Beaulieu, le père de ceux que nous avons vus au Portage la Loche et à la rivière la Paix. (Vingt Années, pp.39,40,42)

En juin 1849, M. Laflèche quitta la mission Saint-Jean-Baptiste, de l'Ile-à-la-Crosse pour Saint-Boniface, laissant la charge de supérieur au Père Taché (ibid.p.43). En juillet les Pères Taché et Faraud reçurent le Frère Louis Dubé, qui leur fut d'un grand secours pour les occupations ~~matérielles~~ matérielles.

L'arrivée de deux prêtres à l'Ile-à-la-Crosse, en 1846, avait déchargé M. Thibault des missions de cette région et de la rivière Mackenzie. Deux ans plus tard, en mai 1848, M. Bourassa fut à son tour déchargé des missions du Petit Lac des Esclaves et de la rivière la Paix, confiées aux Oblats et notamment au Père FARAUD, qui ~~devait~~ devait établir sa résidence au lac Athabaska.

Le Père Faraud s'y rendit, en effet, vers la fin de l'été 1849, y arrivant dans le courant du mois de septembre. Bientôt il s'y construisit une maison-chapelle, dont il prit possession le 8 septembre 1851, en la fête de la Nativité de Notre-Dame, d'où le nom de la Nativité donné à cette nouvelle mission.

Tandis que ces choses se faisaient dans les missions du Nord-Ouest, un événement d'importance majeure se passait au centre le immense diocèse de Saint-Boniface, dont le nom officiel alors était diocèse du Nord-Ouest. A la demande de Mgr Provencher, le Père Taché était nommé évêque d'Arath et coadjuteur avec future succession de l'évêque de Saint-Boniface. La nomination était du 14 juin 1850. L'intéressé ne l'apprit que par le courrier d'hiver, qui parvint à l'Ile-à-la-Crosse en février 1851. Laissant de côté les objections qu'y fit le jeune titulaire, disons seulement qu'il fut sacré à Viviers, en France, par Mgr de Hazenod, fondateur des Oblats, le 23 novembre 1851.

Etant allé à Rome tout aussitôt, il obtint pour l'évêque du Nord-
le titre plus précis d'évêque de Saint-Boniface.

A son retour de la Ville Eternelle, Mgr de Mazenod lui donna pour
compagnon le Père Henri Grollier, O.F.I., et lui promit pour un peu
plus tard les Pères René Rémas et Valentin Végreville, O.F.I., et
un Frère convers qui n'était pas encore désigné, mais qui allait être
le Frère Alexis Reynard, O.F.I.

De retour au Canada, Mgr Taché prit un autre compagnon qui s'offra
à lui, du consentement de son évêque, l'abbé Albert Lacombe. Prêtre
tout jeune encore, car il n'avait alors que 25 ans, étant né le
février 1827, l'abbé Lacombe avait déjà fait un séjour dans l'Ouest
américain, à la mission de Pembina, au sud de Saint-Boniface; il
avait été ordonné prêtre à 23 ans. On le disait apparenté à quelque
tribu indienne, de race algonquine, et il savait qu'il avait un oncle
ou cousin au Fort Edmonton, employé de la Compagnie de la Baie d'Hud-
son. Son désir était d'aller le voir et d'évangéliser ces contrées.
Il songeait aussi à se faire Oblat et il y avait été très fortement
encouragé par Mgr Bourget, son évêque. La Providence voudra que
des Pères nommés ci-dessus, le Père Rémas, devienne son maître dans
la vie religieuse, au lac Sainte-Anne.

Le 27 juin (1852), Mgr Taché et ses deux compagnons, le Père
lier et l'abbé Lacombe, saluaient Mgr Provencher, à Saint-Bonif.
Le 10 juillet suivant, ils poursuivaient leur route vers le Nord-
nord-ouest. Avant le départ, Mgr Taché ~~demanda~~ pria Mgr Proven-
cher de le bénir. Le vieillard répondit par ces paroles prophétiques :
" Il n'est pas d'usage qu'un évêque en bénisse un autre; mais, comme
je vais mourir bientôt et que je ne vous reverrai plus, je vous bénis
encore une fois ici-bas, en attendant que je vous embrasse au ciel
(Vingt Ans..p.56)

En cours de route, les missionnaires s'étaient séparés, l'abbé Lacombe se rendant au lac Sainte-Anne pour y remplacer l'abbé Thibault, qui allait retourner à Saint-Boniface, Mgr Taché s'arrêtant à l'Ile-à-la-Crosse et le Père Grollier poursuivant sa route jusqu'au lac Athabaska, où il allait être l'auxiliaire du Père Faraud.

A l'automne de cette même année 1852, les Pères Rémas et Végreville et le Frère Alexis Reynard arrivèrent à Saint-Boniface (Vingt Années, p.58), où ils hivernèrent. Le 7 juin 1853, ils furent témoins de la pieuse mort de Mgr Provencher, par suite de laquelle Mgr Taché devenait évêque de Saint-Boniface.

Le Père Végreville et le Frère Alexis Reynard allèrent porter cette nouvelle à l'Ile-à-la-Crosse, où ils arrivèrent au milieu de juillet. Le Père Végreville restant là, le Frère Alexis continua sa route vers le lac Athabaska, pour y être le compagnon des Pères Faraud et Grollier. Mgr Taché s'embarqua lui-même sur les berges, afin d'aller "combiner avec les missionnaires les mesures à prendre pour agrandir le royaume de Jésus-Christ" (Vingt Ans, p.64). Il fut alors convenu que le Père Grollier irait fonder, à l'extrémité orientale du lac Athabaska, une mission pour les Mangeurs de Caribou, qui serait placée sous le patronage de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Cette mission fut fondée au mois de septembre suivant (1853). (ibid. pp.64,65.)

Durant cette même année, l'abbé Bourassa quitta le lac Sainte-Anne, le 4 mai, pour retourner à Saint-Boniface, laissant l'abbé Lacombe seul pour un immense pays. Mais à l'été, le Père Rémas fut envoyé de Saint-Boniface remplacer pratiquement l'abbé Bourassa, non pas pourtant au lac Sainte-Anne, mais au lac la Biche, dont Mgr Taché avait décidé de faire une mission résidentielle. Il nous importe de connaître un peu cette mission, qui sera longtemps unie au Petit Lac des Esclaves, avec laquelle elle communique par la rivière Athabaska.

Après les visites qu'y avaient faites MM. Thibault et Bourassa, M. Lacombe s'y était rendu en octobre 1852, muni des instructions de Mgr Taché, dont la principale était de mettre la région sous le patronage de Notre-Dame des Victoires. Car il y avait là une ~~une~~ victoire à remporter sur l'hérésie protestante, qui déjà y avait pris pied en la personne du révérend Henry B. Steinhauer, maître d'école. La mission faite par l'abbé Lacombe avait eu un plein succès et c'est sur son rapport que Mgr Taché avait décidé d'en faire la résidence du Père Rémas. Aux premiers jours d'octobre 1853, le Père Rémas arriva donc au lac la Biche et s'y installa de la manière la plus pauvre qu'on puisse imaginer : un trou dans la terre, recouvert de branchages et de terre, telle fut sa demeure. Elle était vraiment si misérable qu'au bout de quelque temps un homme du village établi aux alentours du Fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson, ému de pitié sans doute, lui prêta une cabane de 12 pieds de côté par 6 de haut, juste assez pour s'y tenir debout.

C'est dans cette humble résidence que, le 26 avril 1854, le Père Rémas reçut son évêque, Mgr Taché, ~~venant~~ venant faire sa première visite pastorale en ce lieu, la première visite d'un évêque au lac la Biche. Mgr Taché prit les mesures voulues pour faire faire une maison-chapelle convenable et mit de nouveau la mission sous le patronage de Notre-Dame des Victoires. Il partit le 8 mai, ayant prêché chaque jour, confessé presque tous les fidèles, en ayant admis plusieurs à la sainte communion et confirmé seize.

Sous la protection de Notre-Dame le démon allait peu à peu reculer de cette terre où il cherchait à régner; du moins le ministre Steinhauer ne tarda pas à s'en éloigner, et cette voie d'accès au Petit Lac des Esclaves, fermée aux adversaires de l'Eglise catholique ne fut ouverte qu'aux missionnaires de la vraie Foi. Ainsi le voulait Celle par qui sont remportées toutes les victoires voulues de Dieu.

Permettons-nous ici un regard en arrière pour admirer la marche suivie dans la fondation des missions. Les toutes premières, celle du lac Sainte-Anne et sa desserte du Fort Edmonton, ont été placées sous le patronage des saints parents de la Vierge Marie, sainte Anne et saint Joachim; la seconde résidence permanente, celle de l'Ile-à-la-Crosse a été confiée à saint Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus; la troisième, au lac Athabaska, porte naturelle du Mackenzie et de la rivière la Paix, et sa succursale au fond de ce même lac, ont été mises sous la protection de la très sainte Vierge, dans les mystères de sa Nativité et de ses Douleurs; enfin la quatrième, au lac la Biche, a été remise entre les mains de la triomphatrice du démon, Notre-Dame des Victoires.

Ainsi le territoire du futur vicariat de Grouard se trouvait, en 1854, comme entouré d'une ceinture de forteresses du catholicisme; lui-même pourtant n'avait plus reçu aucune visite de prêtre depuis l'hiver 1847-48, et même, pour le Vermillon, depuis l'automne de 1846. Ni le Père Faraud, du lac Athabaska, n'avait pu ~~se rendre~~ s'y rendre, malgré son vif désir de le faire et les pressants appels reçus des différents Forts; ni l'abbé Lacombe, pressé lui aussi d'y ~~aller~~ aller, n'en avait eu la possibilité.

Enfin cela devint possible pour l'abbé Lacombe à l'été de 1855. Comme il désirait devenir Oblat, Mgr Taché lui envoyait le Père Rémas pour lui faire faire son noviciat, dans sa mission du lac Sainte-Anne. Or, dès que le Père Rémas arriva, l'abbé Lacombe, lui confiant sa mission, se mit lui-même en route ~~par~~ pour le Petit Lac des Esclaves et la rivière la Paix, répondant en cela au vif désir du Père Faraud.

L'abbé Lacombe était au courant de ce qui s'y était passé depuis la dernière visite du prêtre. Au Petit Lac des Esclaves, notamment,

la famine avait sévi rigoureusement en 1849. Le bourgeois du Fort, McDougall, s'étant rendu au Fort Edmonton sur la fin de l'été, y avait fait savoir que les Indiens de la région mouraient de faim. Sur quoi Rowand avait fait cette réflexion : "C'est le même refrain partout; on ne voit pas un seul buffalo de Carlton jusqu'ici". (1)

Ce pauvre McDougall n'avait pas revu son Fort. Tandis qu'il y retournait, en octobre 1849, il tomba mort subitement, le 6 octobre, deux jours après son départ du Fort Assiniboine. "Et cependant, dit Rowand, il était tout à fait bien quand il s'était mis en route". (2) Il laissait une veuve avec huit enfants, qui devaient se convertir peu après à la religion catholique.

A la rivière la Paix, la ~~famine~~ famine n'avait pas été moindre, car Rowand en disait, dans la lettre citée, qu'"ils ne vivaient que de boules de neige et d'un peu de lait".

En juillet 1855, ~~En~~ l'abbé Lacombe quitta donc le lac Sainte-Anne et se rendit au Petit Lac des Esclaves par le Fort Assiniboine et la rivière Athabaska. Sur la rive sud du lac, il rencontra un nombreux camp de Cris et il passa parmi eux plusieurs jours. Enfin il arriva au Fort le 19 ou le 20 juillet. Le commis d'alors, qui avait remplacé McDougall, était un grand ami de l'abbé Lacombe, Colin Fraser, qui avait été son professeur de cris au Fort Edmonton, en 1852. Cet homme était protestant, mais sa femme et ses enfants étaient catholiques. Au Fort, par conséquent, l'abbé Lacombe fut entouré de prévenances et de respect. De leur côté, les Métis et les Indiens lui donnèrent toutes les consolations désirables. La mission qu'il leur prêcha dura du 20 au 31 juillet, et ses résultats visibles furent 36 baptêmes et un mariage.

Le prêtre voulant se rendre au Fort Dunvegan, son ami Fraser le munit de chevaux et lui donna un guide. Le voyage, par le sentier que suivaient les trappeurs, fut une promenade délicieuse.

"I-et-2"- Lettres de Rowand à Henry Fisher. 14 sept. 1849 et 21 déc. 1849.

Au Fort Dunvegan, M. Lacombe fut encore plus heureux qu'au Petit Lac des Esclaves : le commis de l'époque n'était autre que ce Bourassa, que nous connaissons, le cousin de l'abbé Bourassa. Le missionnaire eut donc là toutes les facilités possibles pour son ministère, tant auprès des employés du Fort, métis pour la plupart, qu'auprès des Indiens. Il y demeura une semaine, du 5 au 11 août, y passant le dimanche 6 août. La semaine fut bien employée et fructueuse, marquée par 41 baptêmes.

Le 16 août, l'abbé Lacombe était de retour au Petit Lac des Esclaves et y faisait de nouveau 9 baptêmes, où l'on voit comme marraines les filles de Colin Fraser, Betsy, Isabelle et Marguerite. Il y séjourna jusqu'au 23 août, puis il reprit le chemin du lac Sainte-Anne.(1)

Dès qu'il fut arrivé à la mission, où le Père Rémas l'attendait, l'abbé Lacombe commença son noviciat, qu'il acheva le 28 septembre 1856, par la profession perpétuelle.

A partir de ce jour, il n'y eut plus, dans les contrées qui constituent aujourd'hui les provinces civiles de Saskatchewan et d'Alberta, avec le territoire du Mackenzie, que des prêtres Oblats de Marie Immaculée, les Pères Rémas et Lacombe au lac Sainte-Anne; Maisonneuve et Tissot, qui avaient remplacé le Père Rémas, au lac la Biche; les Pères Crollier et Vital-Justin Grandin, avec le Frère Alexis Reynard, à la Nativité; le Père Faraud, ^{temporairement} passé de la Nativité à ~~l'île d'Orignal~~ l'île d'Orignal, dans le Grand Lac des Esclaves et près du Fort Resolution, où il venait de bâtir la mission Saint-Joseph; le Père Végreville, avec les Frères Dubé et Bowes, à l'Île-à-la-Crosse.

Leur évêque était Oblat lui aussi; il venait de leur faire une visite, au cours de l'été, voulant les consulter sur le projet qu'il avait conçu de faire élever à l'épiscopat le jeune Père GRANDIN, au titre de coadjuteur avec future succession de Saint-Boniface.

1 - Katherine Hughes, Father Lacombe, p. 64-66; Mémoires de P. Lacombe, t. II p. 55 et suiv. Reg. des bapt. et mar.

CHAPITRE VIII

LE PERE FARAUD A LA RIVIERE LA PAIX

1859, 1860

Ceux qui sèment dans les larmes
moissonneront dans l'allégresse.

Psaume 125, 5.

Sources. - Registre des baptêmes et mariages, intitulé "de la mission des Castors" (i.e. de Dunvegan, auj. 1955, à Grouard). Lettres du Père FARAUD à Mgr Taché : de la fin de décembre 1859, d'après laquelle Mgr Taché rédigea son rapport à Mgr de Mazenod, publié dans les Missions des Oblats, 1862, t.I, p.50-51; - une autre de la fin de décembre 1860 (appuyée par une du Père Clut); -- à Soeur Valade, des Soeurs Grises de St-Boniface : du 28 déc.1858, lui disant pourquoi il n'a pu se rendre, cette année-là, à la rivière la Paix; - une autre du 28 déc.1859, lui racontant son 1er voyage à la rivière la Paix; pour l'année 1860 : deux lettres à Mgr Taché : l'une citée par le Père Duchaussois (datée, par erreur, du 15 mai, pour 15 octobre); une autre du 28 déc.1860.

Si jamais les paroles du Psaume, citées au début de ce chapitre, se vérifièrent jamais, ce fut bien à propos des deux visites du Père Faraud à la rivière la Paix, dont nous entamons le récit. Ces deux fois le missionnaire sema "dans les larmes"; la récolte "dans l'allégresse" sera pour une autre visite, lorsqu'il sera évêque.

Plusieurs ~~se~~ ont cru et écrit que le Père Faraud s'était rendu à la rivière la Paix en 1858 : nous avons comme preuves du contraire, outre le silence de ses propres lettres à Mgr Taché, la lettre très positive à Soeur Valade exprimant à la fois son désir d'y aller et l'impossibilité dans laquelle il s'est trouvé de le faire par suite de rhumatismes violents; et d'autre part le fait que, du Fort Vermillon (d'autre part aussi sans doute), on lui apporta des enfants

à baptiser à la Nativité, notamment ceux de Michel Lisotte et de Sophie Tourangeau : Madeleine, qui fut baptisée le 16 septembre 1849; Marie, 3 ans, Adèle, née le 31 janv. 1856, et Michel (celui qui sera surnommé Loulouche), né le ^{15 janvier} ~~xxxxxxx~~ 1858, qui furent baptisés le 1er août 1858.

A chaque printemps et à chaque automne les "voyageurs" ou engagés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et par eux les Indiens, à leur passage au Fort Chipewyan, sur le lac Athabaska, renouvelaient leurs invitations aux missionnaires d'aller les voir : c'étaient, selon les propres termes de Mgr Taché, de "vives instances" et de "pressantes sollicitations" (Vingt Années.. éd. de 1866, p. 112-113; dans Mis. des Oblats, t.V, p. 189-190). Toujours quelque obstacle rendait le voyage impossible.

Enfin, à l'automne de 1859, le Père Faraud, pouvant laisser la mission de la Nativité à la garde du Père Clut, qui lui était arrivé depuis peu, n'écoulant que son zèle et les vifs désirs des âmes, décida de se mettre en route, malgré les rhumatismes qui le faisaient souffrir. Il aurait pu attendre les berges de la Compagnie et s'y embarquer; mais c'eût été se condamner à ne faire que passer trop rapidement dans chaque Fort. Pour mieux faire, en gardant toute sa liberté d'action, il jugea plus à propos de se gréer un canot et de partir assez tôt pour être au Fort Dunvegan en la meilleure saison. Un guide expérimenté, d'excellents rameurs et deux serviteurs de la mission, Bertrand et Bourchet, tous deux Canadiens, constituèrent son équipage. Le départ eut lieu, de la Nativité, le 15 septembre. Tout faisait prévoir un heureux voyage... Un temps exceptionnellement défavorable le rendit aussi pénible qu'on peut l'imaginer, et d'une lenteur désespérante. Il fallut passer ^{sans arrêt} le Fort Vermillon, situé alors sur la rivière Boyer, à 12 milles environ de son embouchure dans la

rivière la Paix. Après des pluies abondantes, la neige se mit à tomber et bientôt un froid mordant se fit sentir. Les hommes, désespérant d'atteindre le but, suppliaient le Père de retourner à la Nativité. Il n'y avait plus à compter sur aucun secours, les berges étant passées. Et la rivière commençait à charrier des glaçons de plus en plus serrés et énormes. Les rames ne suffisant plus à faire avancer le canot, il fallait le tirer au moyen d'un long câble, en marchant dans la neige ou dans l'eau glaciale, sur la rive.... Qu'on imagine pareil voyage!. Et c'était une distance de 650 milles (soit 1.040 kilom.) qu'il y avait à parcourir. Le 27 octobre, les voyageurs arrivèrent dans la région où se trouvait autrefois le Fort Sainte-Marie (ou bien, plus récemment, la mission St-Augustin) : ils y furent surpris par des cris à leur adresse et la vue de quelques hommes ~~xxxx~~ conduisant des chevaux. C'était du secours, envoyé par le Fort Dunvegan. Les hommes et les bagages devaient ainsi terminer heureusement et facilement leur voyage, tandis que le canot fut caché quelque part, au bord de la rivière. Le lendemain, 28 octobre, vers midi, toute la caravane entra dans le Fort Dunvegan.

Mais, à part ses employés, le Fort était désert. Les Castors, après avoir attendu le prêtre aussi longtemps que leurs provisions le leur avait permis, s'étaient dispersés. Des messagers partirent en diverses directions et ramenèrent, au bout de quelques jours, de quinze à vingt familles. Toutes manifestaient tant de bonheur et tant d'empressement à écouter le missionnaire qu'il n'en fallait pas plus pour lui faire oublier ses fatigues.

Du reste, en attendant l'arrivée des Indiens, il avait évangélisé les employés, un Leprêtre et sa famille, Louis Bourassa et les siens, William Shaw, Charles Dumas, un Courtoreille et d'autres encore.

~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ "C'étaient bien, écrit Mgr Taché, les petits enfants de la Foi demandant le pain de la doctrine évangélique

et tout heureux en voyant celui qui venait le leur rompre". (Vingt Années..)

Les sacrements, d'ailleurs, accompagnèrent la parole de Dieu. Le 31 octobre fut baptisé un enfant de Jean-Baptiste Leprêtre, sous le nom de François; le 1er novembre, ce fut un autre métis, nommé Courtoreille, âgé de 45 ans, qui avait été préparé par sa mère, Josephite Desjarlais, et sa défunte femme, Marguerite Lafleur, il fut nommé Louis ou Louison; avec lui reçurent le baptême sa fille, âgée de 22 ans, qui fut nommée Josephite, et son fils, de 20 ans, qui reçut le nom d'Olivier. Chez Louis Bourassa, deux garçons furent baptisés : ^{Modeste,} ~~Enix~~, âgé de trois ans, et Moïse, né le 25 avril précédent. Le lendemain, 2 novembre, Charles Dumas fut marié avec Josephite Courtoreille. Puis, parmi les Castors, il y eut 16 baptêmes le 3 novembre et deux autres le 5. Mais ces pauvres Castors, n'ayant plus rien à manger, furent encore obligés de se disperser après quelques jours.

Le Père Faraud n'eut plus alors qu'à songer ~~à son~~ à son propre retour.

Peut-être aurait-il dû se demander s'il était opportun de se remettre en route?... Ses hommes refusèrent de l'accompagner, sauf les deux serviteurs de la mission, Bertrand et Bouchet. Avec eux il partit. Le Fort Dunvegan, très à court de provisions et de matériel, ne leur fournit qu'une traîne et des chiens, avec des provisions pour une semaine environ. Pour le reste, la Providence y ~~pourrait~~ devrait pourvoir. Ils avaient naturellement fusil et munitions. La rivière glacée allait leur servir de route : ainsi ils ne pourraient s'égarer.

Malgré toutes ces précautions, le voyage du Père Faraud et de ses hommes peut être compté parmi les plus pénibles dont parle l'histoire des missions. La neige étant très abondante, la glace

très mal formée manquant de solidité en maints endroits, la marche, était aussi lente que pénible. Deux hommes marchant devant les chiens ne suffisaient pas, avec leurs raquettes, à leur faire un sentier assez solide; ils y enfonçaient et il fallait les aider à tirer la traîne; l'un ou l'autre finit même par se geler les pattes. Par malchance, aucun gibier ne se montrait!.. Malgré un jeûne rigoureux, les provisions, tant pour les hommes que pour les bêtes, furent épuisées quand ils étaient encore très loin du Fort Vermillon... ^{Lorsqu'} ~~quand~~ ils se sentirent à bout de forces, un plan germa dans la tête de l'un des Canadiens : partir seul en avant et aller chercher du secours au Fort, marchant jour et nuit, autant qu'il le pourrait. C'était s'exposer à mourir seul, en route. Ce qui veut dire qu'une pareille proposition était du pur héroïsme. Il est vrai qu'autrement les trois hommes auraient toutes les chances possibles de mourir, mais du moins de mourir ensemble!.. Bertrand et Bourchet s'offrant l'un et l'autre à mettre le projet à exécution, le Père Faraud désigna Bertrand, comme étant le plus âgé et celui qui paraissait avoir le plus de force.

En attendant l'arrivée du secours, le Père et son compagnon continuèrent leur route, à pas de plus en plus lents... Bientôt Bourchet s'évanouit... revint à lui... s'évanouit encore... Alors le Père Faraud le coucha sur la traîne et l'y enveloppa de son mieux, pour l'empêcher de geler. La marche devint encore plus lente. Les chiens n'avaient plus de forces; le missionnaire non plus!... Pourtant le secours arriva à temps.... et la dix-neuvième journée après leur départ du Fort Dunvegan, le missionnaire et Bourchet arrivèrent à leur tour au Fort Vermillon.

Ils s'y reposèrent cinq jours et y laissèrent Bourchet, trop épuisé pour être capable de continuer sa route. Le Père Faraud et Bertrand, ~~munis~~ bien munis de provisions, car le Fort en avait en abondance, et de nouveaux chiens, accomplirent aisément le reste de leur voyage, en douze journées.

+

Le Fort Vermillon n'avait guère profité du passage du Père Faraud en 1859; les Indiens de la contrée se sentaient délaissés, eux qui n'avaient eu jusqu'alors qu'une seule visite de prêtre, celle de M. Bourassa, à l'automne de 1846. Ils réclamaient donc avec insistance une bonne visite, et M. Pruden, le commis du Fort, à cette époque-là, promettait d'aider le missionnaire pour son voyage.

Le Père Faraud se promit donc un succès facile, et il voulut dédommager par un séjour plus prolongé ces pauvres gens trop privés des grâces divines.

Il devait arriver, malheureusement, que le mieux serait l'ennemi du bien, en attendant que du pire sortît le meilleur. Cette mission de 1860 allait aboutir à un échec, après lequel le missionnaire ne pourrait revenir pendant plusieurs années. Mais alors, se croyant rejetés, à cause de leur mauvaise conduite de 1860, les Indiens promirent de changer et changèrent en effet.

Arrivé au Vermillon dans la première semaine d'octobre - le samedi 6, probablement - le P. Faraud y trouva les Castors réunis en grand nombre. Avertis de la venue du missionnaire, ils l'attendaient avec impatience. Dans la seule journée du dimanche 7 octobre ils lui apportèrent dix-huit enfants à baptiser, parmi lesquels trois fils de Fournier, Pierre, Paul et François; un garçon et une fille de Cadotte, dont le nom castor est Etsetea, ainsi qu'un fils et une fille de Trois-Pouces, en castor Yadaadié. D'autres baptêmes furent faits les jours suivants. D'autre part, tous s'appliquaient à apprendre les prières. Mais cela ne les empêchait pas de jouer à la main et de faire de la sorcellerie. C'était leur coutume, et ils ne voyaient probablement pas de mal ou du moins pas grand mal dans ces deux choses. La première cependant leur était très nuisible, et la seconde

était absolument contraire à la vraie foi.

Pour détruire ces deux coutumes, le Père Faraud invita les Indiens à une grande réunion, fixée au dimanche 14 octobre.

Ils vinrent avec empressement et écoutèrent avec attention.

Le jeu de main était la grande passion des Indiens du Nord-Ouest, des Castors peut-être plus encore que des autres. Tous les missionnaires y voyaient tant d'inconvénients qu'ils le condamnaient énergiquement; Mgr Taché l'avait strictement interdit et frappé d'anathème (Lettre du P. Maisonneuve à Mgr Taché lui-même, du 11 août 1867, archives de l'archev. de St-Boniface; dans mes doc.9, p.125, A.P.).

Cette sévérité, qui peut nous surprendre, s'explique lorsqu'on connaît les maux qui résultaient d'un pareil jeu. Qu'on en lise la description faite par le P. Duchaussois (Aux Glaces Polaires, 1928, p.261-263) :

" Les joueurs, dit-il, se placent en lignes adverses et face à face, à genoux, assis sur leurs talons, corps contre corps, les mains dissimulées et communiquant derrière le dos ou sous une peau étendue devant eux. Au signal, l'agitation commence. Des tambourins maniés par les assistants, frappent en coups rythmés et de plus en plus accélérés. L'un des camps détient un osselet. L'osselet se trouve dans une des mains. Au chef de file des adversaires de deviner laquelle. Dans le but de dérouter l'inquisition, toutes les mains, tous les bras, tous les bustes du camp opérateur sont entrés en mouvement. Tout cela se croise, se lève, s'abaisse, se penche, se redresse, se renverse, en saccades si rapides qu'un centième de seconde ne fixerait pas le groupe sur la plaque photographique. Des hurlements de guerre, vocalisés sur les airs que battent les tambourins, se précipitent en sauvage crescendo, de concert avec les trépidations des membres, des torsos, des têtes. Dardés sur l'adversaire comme pour le méduser, on dirait que les yeux de chacun vont éclater dans leurs orbites. La sueur inonde les habits et détrempe la terre. Les spectateurs, pris dans l'exaltation commune, dansent, gesticulent, grimacent, vocifèrent, à l'unisson des lutteurs et des tambours. Incroyable la promptitude avec laquelle le devineur arrête la sarabande, en désignant, d'un geste convenu, celle de ces dix, vingt, trente mains qui étreint l'osselet, et les force à s'ouvrir, toutes ensemble, en preuve qu'on ne l'a point dupé. S'il a dit juste, les arrhes et le jeu

changent de côté. S'il s'est trompé, les vainqueurs recommencent dans le vacarme redoublé. Le spectacle est affreux. Il devait être diabolique au temps du paganisme (en 1860, par conséquent).

" Les Castors passaient, à leur rage furieuse du jeu à la main, des jours, des nuits, sur la neige comme sous la pluie. La partie achevée, ils tombaient, exténués. De tente pour s'abriter, de vêtements pour se défendre contre le froid, ils étaient presque dépourvus, car les femmes, aussi passionnées que les hommes pour ce jeu, avaient assisté à la joute, n'ayant garde de coudre les peaux de la loge, ni de raccommoder les hardes du ménage. Comme leurs hommes, elles s'endormaient, insouciantes, à la belle étoile. La grippe, la pneumonie n'avaient qu'à prendre".

A cet inconvénient de nuire aux santés et d'exposer à toutes les maladies, s'ajoutait celui de ruiner les perdants, car on mettait comme enjeu tout son avoir, y compris sa femme (ou ses femmes) et ses enfants. On devine aisément aussi les querelles et les inhumanités qui s'en suivaient.

Le Père Faraud s'efforça donc de faire comprendre à ses auditeurs combien ce jeu leur était funeste, à tout point de vue, et que, par conséquent, ils devaient y renoncer. Son discours, quoique très catégorique dans sa conclusion, fut plein de modération et de douceur dans la forme. Le prédicateur ne visait qu'aux intérêts de ceux qui l'écoutaient.

Il put croire qu'il avait été compris, car, lorsqu'il eut cessé de parler, un Castor se leva et lui dit :

- Père, tu as raison. Jusqu'ici, dans notre ignorance, nous jouions pour bannir l'ennui, mais puisque tu le défends, nous y renonçons.

Et tous affirmèrent qu'ils renonçaient à ce jeu funeste. (1)

Cette facile victoire encouragea l'orateur. Il attaqua donc vigoureusement la sorcellerie, que les Indiens appelaient partout "faire

1 - Nous empruntons ici plusieurs détails, ainsi que dans le récit précédent, au livre de Fernand-Michel, intitulé Dix-Huit ans chez les sauvages, composé en 1866 d'après les lettres de Mgr Faraud à sa famille et de nombreuses conversations avec lui (éd. de 1866, p. 125, etc.) M. Fernand-Michel était petit-cousin de Mgr Faraud.

de la médecine", et en laquelle ils avaient une confiance naïve pour la guérison de leurs malades. Quoiqu'il y eût plus de supercherie d'un côté et de duperie de l'autre que de réelle superstition dans cette pratique chez les Castors, elle constituait néanmoins un obstacle sérieux à la vraie foi, et, pour les Indiens, un véritable esclavage à l'égard de leurs sorciers. Le Père Faraud essaya de montrer à ses auditeurs comment leurs "hommes de médecine" les trompaient.

Son discours, cette fois, n'obtint pas le succès désiré.

Lorsqu'ensuite il demanda qu'on apportât au baptême les enfants qui n'avaient pas encore reçu ce sacrement, ils refusèrent, parce que, disaient-ils, si ces enfants tombent malades, il ne sera plus permis de recourir à l'homme de médecine, et ils mourront. Les explications du missionnaire n'y firent rien. A partir de ce moment ils s'éloignèrent de lui, et, s'il se dirigeait vers leurs tentes pour leur parler, ils prenaient la fuite.

Le lendemain de ce jour, si la lettre citée par le P. Duchaussois est bien du 15 octobre 1860, le Père Faraud écrivit à Mgr Taché, sous le coup d'un profond découragement qu'explique son tempérament extrêmement sensible, les lignes que voici :

"... Les Castors m'avaient fait demander à maintes reprises. Ils disaient mourir de chagrin d'être sans cesse privés de la présence du prêtre qui devait les instruire et leur ouvrir la porte du ciel. Je m'étais donc figuré qu'il n'y avait qu'à se présenter et que tout était fait. Il en a été, certes, bien autrement. Le Castor a un caractère double et lâche. La première semaine, il faut leur rendre justice, ils se sont montrés zélés pour apprendre leurs prières; pourtant cela ne les empêchait pas de jouer à la main et de faire de la sorcellerie... Je les avais d'apporter leurs enfants au baptême. (Voici qui concerne bien le dimanche 14 octobre :) Ils me répondirent qu'ils ne le voulaient pas, parce que leurs enfants, une fois baptisés, ils ne pourraient plus faire de la médecine sur eux, et qu'ils mourraient tous.

" Ainsi voilà une tribu entière qui dit vouloir être chrétienne et qui refuse de passer par la porte du christianisme, le baptême. L'oeuvre de la conversion de ce peuple sera donc un long travail... Ne faudra-t-il pas abandonner cette tribu à son sens réprouvé?..." (Aux glaces polaires, 1928, p. 233). Cette lettre, que le P. Duchaussois date du 15 mai 1860, ne peut pas être de cette date, car, si elle l'avait été, elle aurait disparu dans l'incendie du 14 déc. 1860, et le P. Duchaussois ne l'aurait jamais vue.)

Cette lettre, commencée le 15 octobre au Fort Vermillon, dut ~~res-~~^{ter plusieurs jours} plusieurs jours sur le chantier, peut-être même n'avoir été terminée qu'après des semaines. Car le Père Faraud y parle des tristes nuits que la pensée des Castors lui a causées... Puis, dans son découragement, il se demande si le temps n'est pas venu pour lui de faire ses adieux au Nord, étant donné que ses rhumatismes, maladie ~~hé-~~^{fort} héréditaire dans sa famille, ne ~~font~~^{font} qu'augmenter : "Ce n'est plus seulement une jambe qui me fait mal, mais les deux jambes, les deux bras, la poitrine, les reins, la tête..." Il a même eu, et longtemps, l'idée de se faire trappiste ou chartreux, pour ne plus s'occuper que du salut de son âme, selon que les lois de l'Eglise permettent à un religieux de quitter sa congrégation pour entrer dans un Ordre plus élevé. Toutefois, cela ne pouvant se faire qu'en cessant d'être Oblat de Marie Immaculée, voici comment l'idée lui est venue de n'en rien faire : "...Un soir, tandis que je renouvelais mes vœux d'Oblat, une bonne petite Mère que j'avais là, sur la table de ma pauvre maisonnette, sembla me reprocher de vouloir quitter la société qui lui était spécialement dévouée, après avoir promis, tous les jours, pendant dix-neuf ans, d'y persévérer jusqu'à la mort. Je fus si frappé de cette réflexion qu'après avoir pleuré abondamment, aux pieds de ma petite statue, je renonçai franchement au projet que je nourrissais dans mon esprit depuis si longtemps..." (Aux Glaces Polaires, 1928, p. 168).

La décision du Père Faraud était donc prise : il resterait Oblat. Mais pouvait-il prolonger encore son séjour dans le nord, et surtout que pensait-il définitivement des Castors?

Après l'échec du sermon sur la sorcellerie, le Père Faraud ne fit plus, au Fort Vermillon, que deux baptêmes d'enfants et deux d'adultes, avec deux mariages, le 18 octobre. Il semble néanmoins avoir prolongé, et même assez considérablement, son séjour au Vermillon, car, d'après une lettre du Père Clut à Mgr Taché, il ne fut de retour à la Nativité que le 20 décembre (P. Clut à Mgr Taché, 27 déc. 1860. Archives de l'archev. de St-Boniface).

L'impression trop pessimiste des ~~premier~~ premiers jours qui suivirent ce fameux 14 octobre se calma peu à peu, et la raison, avec la réflexion, prit le dessus. C'est pourquoi, reprenant la plume, le 28 décembre, pour écrire de nouveau à Mgr ^{Taché, il} ~~Donnelly~~ donnait à cette lettre un ton fort différent. Il y rappelait d'ailleurs ~~sa~~ sa lettre du 15 octobre, en la corrigeant. En voici quelques passages : "... M. Prudent (Pruden) a tenu sa parole, il m'avait fourni une bonne carriole, trois bons chiens et des provisions de bouche bonnes et abondantes. En sorte que j'ai fait mon voyage confortablement, comme disent les Anglais...

" Quoique, comme je vous l'ai dit ailleurs, la mission chez les Castors n'ait pas eu un succès complet, la mission de la rivière à la Paix n'est pas à négliger, parce qu'elle réunit, par le Fort John (St-John, réouvert précisément en cette année 1860) et Dunvegan, les missions de la Grande Rivière (i.e. Mackenzie) à celle d'ici (lac Athabaska) et du Fort des Prairies (Dunvegan). Le Fort de Liard est peu éloigné du Fort John. Des sauvages de ce dernier Fort se rendent quelquefois au Fort de Liard et ~~réciproquement~~ réciproquement... Mr. Campbell (chef du district d'Athabaska et Mackenzie) désirerait, si on devait s'établir définitivement à la rivière à la Paix, que vous eussiez la bonté d'en parler au gouverneur, afin, comme il dit, de mettre all right..." (Archives de l'archev. de St-Boniface). Il n'est donc plus question d'abandonner la tribu des Castors, loin de là.

CHAPITRE IX

PREMIERE DIVISION DU DIOCESE DE SAINT-BONIFACE

Le Père FARAUD devient EVEQUE

1860 - 1865

S. Paul aux pasteurs de l'Eglise de Milet :
" Veillez sur vous-mêmes et sur le troupeau
" dont l'Esprit-Saint vous a constitués sur-
" veillants (episcopos) pour paître l'Eglise
" de Dieu qu'Il a sauvée par son propre sang.
" .. Je sais qu'après mon départ s'introdui-
" ront chez vous des loups redoutables, qui
" n'épargneront pas le troupeau, et qu'au mi-
" lieu de vous surgiront des individus aux
" doctrines pernicieuses, qui tenteront d'en-
" traîner les disciples derrière eux.
" C'est pourquoi veillez."

Actes des Apôtres, XX, 28-31

Pasteurs protestants et prêtres catholiques ne peuvent sûrement pas s'entendre, les uns et les autres représentant, comme nous l'avons dit dans un précédent chapitre, deux évangiles différents. Ils sont et demeureront ~~toujours~~ toujours des adversaires, et, pour des catholiques, les pasteurs ou ministres protestants seront toujours, par rapport aux âmes, ces "loups redoutables" dont parlait saint Paul, en comparaison desquels seront assez insignifiants, quoique nuisibles, les rares illuminés, surgis du milieu du troupeau, qui essaieront de répandre leurs doctrines pernicieuses, au détriment d'un fort petit nombre d'adeptes.

Ces loups redoutables, que M. Thibault, dans une de ses lettres, avait prévus et annoncés, commençaient à envahir le Mackenzie, alors que l'évêque se trouvait trop loin pour les "surveiller" et combattre efficacement. C'est pourquoi les missionnaires demandaient un évêque à eux, un évêque qui demeurât près d'eux, au Mackenzie.

Jetons donc aussi un regard dans le camp adverse, pour comprendre les événements.

Nous avons vu déjà, en maintes circonstances, des officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson, recevoir dans leurs établissements et y traiter avec politesse et toutes sortes de prévenances les missionnaires catholiques. Quelques exceptions pourtant se sont présentées : Harriott, du Fort de la Montagne (Rocky Mountain House), s'est montré l'adversaire du de M. Bourassa; Patrick Small, du Fort Carlton, lui a fait un tort immense par ses calomnies. Poussé par le même fanatisme, un officier plus haut placé, James-A. Anderson, surintendant, depuis 1851, de l'immense district du Mackenzie, avait déclaré qu'il n'admettrait aucun prêtre dans ses domaines, et avait intimé à ses subordonnés la défense absolue d'en recevoir un seul dans leurs Forts.

Par suite, le Père Faraud se trouva durant plusieurs années dans l'impossibilité de porter l'évangile aux ^{nombreux} serviteurs de la Compagnie qui étaient catholiques et aux Indiens qui, depuis si longtemps, désiraient le recevoir.

Mis au courant de cette animosité, Mgr Taché s'adressa au supérieur d'Anderson, au gouverneur même de la Compagnie, Sir George Simpson. Celui-ci, de prime abord, affecta de ne pas faire grand cas des représentations du jeune prélat. Mais celui-ci insista d'une telle manière que Simpson s'aperçut qu'il devait compter avec le nouvel évêque de Saint-Boniface; il fit droit à sa requête et remplaça l'interdit d'Anderson par une lettre de recommandation pour le commis du poste où se rendait le missionnaire, lui demandant de le bien traiter et de l'aider dans l'établissement de sa mission. (Morice, L'Eglise dans l'Ouest Canadien, t.II, pp.63,64)

Muni de cette lettre, le Père Faraud partit, le 11 avril 1856, du lac Athabaska pour le Fort Resolution, sur le Grand Lac des Esclaves. Son arrivée y causa un embarras inexprimable chez ceux qui auraient dû le recevoir et en avaient reçu la défense/. Mais, quand le missionnaire eut montré la lettre du gouverneur, l'attitude du commis

et de ses hommes changea complètement; le Père Faraud fut bien reçu, bien traité, put s'occuper à l'aise de la population, et, tout en instruisant et baptisant, commencer la construction d'une maison, sur l'île d'Orignal, à quelques milles du Fort, ce qui fut le début de la mission Saint-Joseph.

Néanmoins la guerre était déclarée. Anderson voulut prendre sa revanche, et il obtint qu'un ministre anglican, depuis longtemps à la Rivière Rouge, l'archidiacre Hunter, vînt s'établir au centre du district de Mackenzie, au Fort Simpson.

Aussi, à l'été de 1858, grande fut la surprise, à la Rivière Rouge et tout le long du trajet qui menait au lointain Mackenzie, de voir le ministre protestant passer les missions de l'Île-à-la-Crosse, du lac Athabaska, du Grand Lac des Esclaves, et aller s'établir en plein coeur du pays d'où Anderson avait rêvé de proscrire les missionnaires catholiques. Hunter arriva au Fort Simpson le 16 août 1858.

Anderson dut ressentir une vive satisfaction... Mais elle fut de très courte durée: lui-même recevait l'ordre de quitter le Mackenzie, et ce même mois d'août, qui vit l'arrivée du ministre, vit aussi le départ de celui qui l'avait fait venir. Il allait être stationné à Mingan, sur le golfe Saint-Laurent. (Morice, *ibid.* p. 97 et note.)

Hunter n'était venu que pour un an. Il quitta donc le Mackenzie à l'été (ou au printemps) de 1859. Mais il emportait une requête signée des bourgeois protestants du Mackenzie et demandant au gouverneur de la Compagnie d'interdire aux prêtres catholiques l'entrée de ce district, voire même d'en expulser ceux qui déjà s'y trouvaient. Cette nouvelle démarche, connue des missionnaires, leur causa bien quelque inquiétude, mais elle eut plutôt pour effet d'indisposer le gouverneur contre ceux qui l'avaient signée.

Cependant Hunter eut un remplaçant dans la personne d'un petit homme plus redoutable que lui, le maître d'école W.W. Kirkby.

L'archidiacre Hunter n'avait pas fait grand'chose : "... le Père Grollier était sur les lieux pour faire tourner son audace en confusion, écrivait Mgr Taché à M. Laflèche, à la date du 28 mars 1859. Pas un sauvage n'avait regardé le ministre, tandis que tous avaient reçu le prêtre avec enthousiasme. Il n'en est pas moins vrai, ajoutait Mgr Taché, que ce voyage va être préjudiciable à nos missions. Les faveurs de Mr. Ross (successeur d'Anderson), qui ne marche pas toujours drette, mais qui, nñ néanmoins, est en charge à la rivière Mackenzie, et de ses chers et dévoués commis, sont toutes pour Mr. Hunter. Ce dernier, il est vrai, doit revenir l'été prochain (1859), mais un autre va à sa place, et, avec du butin et du tabac, il réussira plus ou moins. Cette circonstance m'oblige à redoubler nos forces de ce côté". (Archives de l'archev. de St-Boniface.)

Dans ses Vingt Années, l'évêque de Saint-Boniface expose ~~xxx~~ l'organisation des missions dans ces contrées de l'extrême-nord, où il multiplie les missionnaires.

Mais en même temps Kirkby, qui a été fait ministre pour les besoins de la cause anglicane, organise de son côté la région dont il est chargé, tandis que l'église d'Angleterre lui prépare du renfort. En 1849, ^{a été} un évêque ~~xxx~~ consacré pour la Terre de Rupert, le révérend David Anderson. Arrivé à la Rivière Rouge cette même année, il ordonne des ministres et en ~~xxx~~ dirige spécialement vers la rivière Mackenzie.

Devant le flot de leurs adversaires, les missionnaires ~~autrichiens~~ catholiques réclament du secours. Il leur faudrait surtout, disent-ils, pour impressionner davantage les tout-puissants traiteurs, un homme de plus haute autorité que la leur, un évêque. Il le leur faudrait aussi pour la direction des missions : l'évêque de Saint-Boniface est trop loin, il faudrait un évêque sur place, dont les ordres puissent arriver au temps voulu.

Mgr Taché trouve ~~tout~~ cela très juste. Cependant, pour décider de tout avec plus de lumières, il se rend à l'Ile-à-la-Crosse afin d'en conférer avec son coadjuteur, Mgr Grandin, tout en y célébrant la belle fête de la Toussaint, de 1860. Alors il fut décidé que Mgr Taché ferait toutes les démarches nécessaires dans le but d'obtenir la division de son diocèse et la création d'un vicariat, qui comprendrait les districts commerciaux du Mackenzie et de l'Athabaska; qu'un évêque serait demandé pour ce nouveau diocèse et que le Père Faraud serait proposé comme le plus digne de remplir cette charge. En attendant le règlement de ces graves affaires, Mgr Grandin irait lui-même visiter les missions du nord et s'y attarderait tout le temps qui lui semblerait utile pour la préparation du vicariat projeté. Enfin, pour remplacer Mgr Grandin à l'Ile-à-la-Crosse, le Père Faraud, qui désirait du repos, y serait appelé.

Tous ces plans étaient sûrement conformes aux desseins de la Providence, et, avec sa bénédiction, ils s'accomplirent de point en point.

En juin 1861, Mgr Grandin commença la grande tournée épiscopale décidée à l'Ile-à-la-Crosse, qui devait ~~être~~ être regardée à juste titre comme la période la plus héroïque de sa vie. Le 15 juin, il arrivait à la mission de la Nativité et envoyait le Père Faraud à l'Ile-à-la-Crosse, sans lui laisser rien soupçonner des intentions que l'on avait sur lui.

De son côté, au même mois de juin 1861, Mgr Taché se rendait dans l'Est du Canada, prenait l'avis des évêques sur la division de son diocèse, puis passait en Europe pour prendre part au chapitre général des Oblats qui devait élire un successeur au Serviteur de Dieu et Fondateur de la congrégation, Mgr de MAZENOD, décédé le 21 mai de cette année. Le T.R.F. Fabre, qui fut élu, partagea entièrement les vues de Mgr Taché. A Rome, où l'évêque de Saint-Boniface se rendit

ensuite, le Souverain Pontife Pie IX lui fit, le 31 décembre, l'accueil le plus paternel et l'assura que toutes ses demandes seraient exaucées.

L'année 1862 vit, en effet, la réalisation des désirs de Mgr Taché. Le 8 avril, le Conseil de la Sacrée Congrégation de la Propagande décida de séparer les territoires du nord du diocèse de Saint-Boniface et d'en former un vicariat apostolique; -- le 13 avril, le Pape Pie IX approuva la décision; -- le 30 avril, le décret d'érection fut signé par le cardinal Barnabo, préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande; -- le 13 mai, une autre formule fut signée par le cardinal Barberini, érigeant le vicariat apostolique de la rivière Mackenzie; -- enfin, le 15 mai furent signées par le même cardinal Barberini les bulles de la nomination de Mgr FARAUD, auquel était donné le titre d'évêque d'Anemour.

Il est à remarquer que tous ces documents parlent uniquement du vicariat du MACKENZIE et non de l'Athabaska-Mackenzie, bien que les deux districts fussent compris dans les limites du dit vicariat. Et ce fait, qui a surpris les lecteurs des Missions des Oblats, en 1937, (Missions, p. 277 et suiv.), ne surprit personne en 1862. Alors, en effet, et dans tous les Personnels oblates, jusqu'à celui de 1899, inclusivement, on ne connaissait et on ne devait connaître que le vicariat de MACKENZIE, et nullement d'Athabaska-Mackenzie. De même, dans la revue : Missions des Oblats, le vicariat de Mackenzie est seul mentionné jusqu'à 1888. En 1889, le nom d'Athabaska-Mackenzie commence à faire son apparition dans quelques lettres ou rapports, mais ne devient pas encore officiel.

Par cette première division du diocèse de Saint-Boniface, le territoire de l'actuel vicariat de GROUARD se trouvait coupé en deux morceaux :

sa partie nord, comprenant surtout la rivière la Paix, passait au vicariat nouvellement constitué;

sa partie sud, dont le Petit Lac des Esclaves constituait le centre, continuait d'appartenir au diocèse de Saint-Boniface.

La ligne de division, celle même qui séparait le district commercial d'Athabaska du district commercial de la Saskatchewan, était la ligne de partage des eaux - que les Anglais appellent hauteur des terres - qui passe entre la rivière la Paix et le Petit Lac des Esclaves (vers McLennan ou Kathleen aujourd'hui), et qui, après avoir coupé la rivière Athabaska vers le portage Pélican ou un peu au nord, s'en va, par le milieu du célèbre Portage la Loche, aboutir à l'extrémité orientale du lac Athabaska.

Ainsi la rivière la Paix, pays des Castors, allait appartenir à Mgr FARAUD, tandis que le Petit Lac des Esclaves, pays des ~~Am~~ Cris, de même ~~ainsi~~ que le lac la Biche, resterait dans le diocèse de Mgr Taché et de son coadjuteur Mgr Grandin.

+

Mgr Faraud n'eut connaissance de sa nomination qu'au mois de juillet 1863. Croyant que l'état de sa santé l'obligeait à refuser la charge qui lui était imposée, il ne se ~~soumit~~ soumit que difficilement, et après avoir consulté, sur l'avis de Mgr Taché, l'évêque de Montréal, Mgr Bourget, dont le renom de sainteté lui donnait confiance. Ce ne fut toutefois que dans l'espoir d'obtenir immédiatement, du Saint Siège, un auxiliaire.

Il fut sacré à Tours, sur le tombeau de saint Martin, et, parce que d'aucuns avaient attribué ses objections à l'épiscopat au désir du repos, il choisit pour devise le mot du vaillant évêque de Tours : Non recuso laborem, Je ne refuse pas le travail. Son sacre eut lieu le 30 novembre 1863. S'étant ensuite rendu à Rome, il obtint du Sou-

verain Pontife des bulles sans nom pour l'auxiliaire qu'il désirait avoir. Le titulaire en vue était le Père Clut, déjà missionnaire au Mackenzie et résidant à la Nativité; mais Sa Sainteté voulait qu'il ne fût nommé qu'après consultation du Supérieur général des Oblats, de Mgr Taché et de tous les Pères qui étaient sous la juridiction de Mgr Faraud. Les bulles étaient datées du 3 août 1864; la proclamation de Mgr Clut ne fut faite, à la mission de la Providence, sur la rivière Mackenzie, que le 3 janvier 1866, et le sacre de Mgr Clut, à la mission de la Nativité, que le 15 août 1867.

Quant à Mgr Faraud, après avoir prolongé son séjour en France pour améliorer sa santé et se procurer des ressources en missionnaires et en argent, il ne fut de retour à Saint-Boniface que le 24 mai 1865, y séjournant jusqu'au 13 juin; poursuivant ensuite sa route par les barges de la Compagnie de la Baie d'Hudson, il arriva à l'Ile-à-la-Crosse le 25 juillet. Les barges ne s'y arrêtant que quelques heures, Mgr Grandin y prit place, afin de pouvoir s'entretenir plus longuement avec le nouvel évêque, auquel il avait construit un évêché, à la Providence. Au Portage la Loche, les deux évêques se séparèrent. Un peu plus tard, Mgr Faraud écrivit à Mgr Taché pour lui communiquer l'état du personnel de ses missions, et lui faire savoir la place qu'il avait assignée à chacun. Voici le résumé de ce document :

A Athabaska, mission de la Nativité, ayant pour dessertes Notre-Dame des Sept-Douleurs et la rivière à la Paix, les Pères Clut et Tissier, avec le Frère Mooney;

au Grand Lac des Esclaves, mission de Saint-Joseph, les Pères Eynard et Gascon, avec le Frère Hand;

à la Providence, les Pères Génin et GROUARD, avec les Frères Alexis Reynard, Salasse et Boisramé;

à Good Hope, les Pères Séguin et Petitot, avec le Frère Kearney.

Le Père Grollier était mort pendant le voyage de Mgr Faraud en Europe, le 4 juin 1864.

CHAPITRE X

ETABLISSEMENT DES MISSIONS

de la RIVIERE LA PAIX

1861 - 1871

Vade in pace et Dominus sit tecum.
Judith, 8, 35

Et factus est in pace locus ejus.
Ps. 75, 3.

(Sens accommodative.)

Va t'établir à la rivière la Paix
et que le Seigneur soit avec toi.
Et il établit sa demeure
à la rivière la Paix.

Nous venons de lire que, dans l'organisation de ses missions faite par Mgr Faraud, la rivière la Paix était une desserte de la Nativité, au lac Athabaska. Il en était d'ailleurs ainsi dès avant 1865.

Or, à l'époque où nous sommes, il n'y eut parfois qu'un seul prêtre à la Nativité; plus habituellement peut-être ils y furent deux, mais pas davantage. Ils avaient en outre à desservir la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, au Fond du Lac, et parfois à se porter au secours de lointains confrères ou de malades. C'est pourquoi la rivière la Paix, avec ses ^{huit cents} ~~huit cents~~ milles au moins de parcours, jusqu'aux Montagnes Rocheuses, ne put pas être très favorisée.

Nous y avons vu le Père Faraud, en 1860, se demander, dans une extrême tristesse, s'il ne faudrait pas abandonner cette tribu des Castors. Ce qu'il écrivait à Mgr Taché, il lui arriva sans doute de le dire tout haut, car le bruit courut parmi les Castors que le prêtre les avait rejetés à tout jamais!.. Et cette vague rumeur causa une vive impression dans toute la tribu.

En 1861, aucune visite ne leur fut faite : ce fait leur parut confirmer la rumeur et rendit plus vif leur regret de s'être si mal

comportés à l'égard du Père Faraud.

Aussi, dès le printemps de 1862, ignorant le départ du Père Faraud pour l'Ile-à-la-Crosse, ils lui envoyèrent une députation, à la Nativité, pour lui faire des excuses et le supplier de revenir. C'était un chef Castor avec trois autres Indiens Castors. Au Père Clut, qui les reçut, le chef fit un long discours sur le malheur des Castors de n'avoir point de prêtre parmi eux, sur leur crainte d'être rejetés " parce qu'ils n'avaient pas assez répondu au zèle du Père Faraud", sur leurs sentiments de repentir et leur changement de conduite.

- Oh! Père, dit-il, les Castors ont beaucoup changé depuis la visite du Père Faraud; un grand nombre ont laissé de côté le jeu de main et le concubinage a presque entièrement cessé. Au reste, ajouta-t-il, quand même quelques-uns seraient indifférents pour la religion, faut-il que mes enfants, baptisés, et un grand nombre d'autres grandissent sans connaître le Dieu dont ils sont devenus les enfants?... Faut-il que pour quelques méchants nous soyons tous malheureux?

Ce que disait ainsi le chef Castor, continue le Père Clut dans la lettre à Mgr Taché où il lui donne ces renseignements, était vrai et il en concluait qu'il serait tout à fait désirable d'établir une mission permanente à la rivière la Paix. (P. Clut à Mgr Taché, 8 juillet 1862) archives de l'archev. de St-Boniface.)

Le P. Clut se trouvant lui-même dans l'impossibilité de répondre à l'appel des Castors, ceux-ci, douloureusement déçus, renouvelèrent leurs instances, unies aux supplications des employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui résidaient dans les Forts Vermillon, Dunvegan et Saint-Jean (ou Saint-John).

Dans sa désolation, le Père Clut rendait compte de tout cela à son évêque, Mgr Taché, multipliant les renseignements et détaillant les motifs qui rendaient la fondation d'une mission nécessaire et urgente. (Lettre du 2 juillet 1863)

Le désir de voir le prêtre était d'ailleurs si sincère chez les Indiens de la rivière la Paix que quelques-uns d'entre eux eurent le courage de se rendre, dans cet unique but, du Vermillon jusqu'au Petit Lac des Esclaves, lorsqu'ils apprirent, en 1864, qu'un missionnaire allait ~~ne~~ y venir. (Compte-rendu du Père Rémas.)

Enfin, à l'été de 1865, Mgr Faraud venant prendre possession de son vicariat, amenait de France le missionnaire providentiel pour les Castors, le Père Christophe TISSIER, qu'il leur destina tout aussitôt. Le jeune prêtre serait même volontiers part dès cette année-là pour le pays qu'on lui destinait, si on ne l'avait retenu à la Nativité pour l'initier un peu à la vie des missions et aux langues de la contrée.

Visite aux Castors, en 1866.

L'année suivante, le Père Tissier fut au comble du bonheur de partir avec Mgr Faraud lui-même pour une visite aux Castors de la rivière la Paix.

Prenant place sur les berges de la Compagnie de la Baie d'Hudson, au mois d'août (1866), l'évêque et le jeune missionnaire arrivèrent au Fort Vermillon le 25, fête de saint Louis, roi de France, et, en ce jour, le Père Tissier y fit sept baptêmes. Le lendemain, Mgr Faraud baptisa un enfant de James Pruden, commis du Fort et protestant, mais dont la femme, Jeanne Desjarlais, était catholique. Le Père Tissier faisait en même temps trois autres baptêmes.

Le 2 septembre, les berges s'arrêtèrent quelques heures au petit poste de la rivière Bataille. Le Père Tissier y fit cinq baptêmes.

Dix jours plus tard, les berges passaient au Fort Dunvegan, n'y faisant qu'un court arrêt. Le Père Tissier y descendit, tandis que Mgr Faraud poursuivait sa route jusqu'au Fort Saint-Jean, qui n'avait encore jamais vu ni prêtre ni évêque. Les 20 et 21 septembre

Mgr Faraud fit 40 baptêmes au Fort Saint-Jean. Le 25, il était de retour au Fort Dunvegan, où le Père Tissier avait eu la consolation de faire 19 baptêmes. Mgr Faraud y acheva l'oeuvre apostolique de cette visite en baptisant, sous condition, une protestante convertie, Sophie Sinclair, qu'il maria aussitôt à Felix Akinam, le premier résident, depuis la suppression des Forts de la Fourche, du lieu où s'élève aujourd'hui la ville de Peace River.

Pendant cette visite, les Indiens manifestèrent partout, mais surtout au Fort Dunvegan, les mêmes excellentes dispositions que nous ont fait voir les précédents voyages de missionnaires, bonne volonté pour s'instruire, vif désir d'aller au ciel, et, pour cela, d'être baptisés, grande joie de posséder le prêtre et surtout l'évêque parmi eux. Au bonheur de constater de si heureux sentiments se joignit, pour les missionnaires, la tristesse de voir de nombreux malades et d'apprendre qu'un bon nombre d'Indiens étaient morts l'année précédente sans baptême, car une épidémie de fièvre scarlatine avait, en 1865, ravagé tout le Nord-Ouest et fait d'innombrables victimes parmi les Castors. (Plusieurs documents et une lettre de Mgr Faraud à Soeur Valade, des Soeurs Grises de St-Boniface, datée du 14 déc. 1866. Arch. des Soeurs Grises, St-Boniface.)

S'étant procuré un canot, Mgr Faraud reprit, avec le Père Tissier, la direction du lac Athabaska. Le 29 septembre ils passaient à la rivière Bataille; le 6 octobre, ils étaient au Fort Vermillon. Mgr Faraud s'y arrêta très peu, mais il y laissa le Père Tissier.

Durant ce séjour au Vermillon, qu'il prolongea jusqu'au 11 novembre, le Père Tissier fit 159 baptêmes, dont une soixantaine d'adultes, et célébra vingt-et-un mariages. Se peut-il preuve plus évidente que les Castors "avaient bien changé"?

Etablissement de la Mission des Castors.

Etablissement de la mission des Castors.

En apprenant les bonnes nouvelles que le Père Tissier lui apportait, Mgr Faraud n'hésita plus à établir une mission permanente sur la rivière la Paix et à la confier au Père Tissier, qui l'accepta de grand coeur, la désirant vivement. Il irait fixer sa résidence au Fort Dunvegan, d'où il desservirait les autres postes.

Voici comme l'acte de baptême de cette mission, écrit de la main du Père Tissier, en tête du registre de Dunvegan :

" Etablissement de la mission des Castors.

" Monseigneur Faraud, évêque d'~~MONTREAL~~ Anemour ~~inexpérimenté~~
" in partibus infidelium et vicaire apostolique des districts
" d'Athabaska et de la rivière Mackenzie, décida définitivement
" l'établissement de la mission Saint-Charles, le vingt-neuf
" décembre 1866, et constitua le R.P. Tissier missionnaire des
" Castors de la rivière à la Paix, qui comprend quatre missions
" à desservir, à savoir : Saint-Henri, pour le Fort Vermillon;
" Saint-Charles, pour le Fort Dunvegan ou de la Grande Prairie;
" Saint Jean-Pierre, pour le Fort Saint-Jean ou d'Epinettes;
" et Notre-Dame des Neiges, pour le Portage des Montagnes Rocheuses.
" On peut ajouter le poste de la rivière Bataille".

Adressant, un an plus tard, un Rapport sur ses missions au T.R.P. Fabre, supérieur général, Mgr Faraud écrivait :

" Avant de quitter ce district (de la Nativité), il faut que je vous dise un mot de la fondation de la mission Saint-Charles, dédiée au patron de notre bien-aimé Fondateur et Père.

" Après avoir visité les quatre missions de la rivière à la Paix, j'avais pu me convaincre que Saint-Charles était tout à la fois le point le plus central, le plus avantageux et fréquenté par le plus grand nombre de sauvages. Durant l'hiver, je pris des arrangements avec le chef du district, qui voulut bien se charger de nous y faire construire une maison et une chapelle, et d'y nourrir le Père Tissier jusqu'à ce qu'il pût se suffire à lui-même". (Missions des Oblats, 1870, p.24-25)

Un nouvel adversaire.

----- Plus la fondation d'une mission à la rivière la Paix tardait à se faire, plus on redoutait que quelque ministre protestant ne cherchât à s'y établir.

Et ce n'était pas sans raison.

Il y en avait un, en effet, dans le Nord, qui, repoussé de partout où des missions catholiques existaient déjà, songeait à faire un essai sur la rivière la Paix.

Cet homme était William-Carpenter Bompas. Arrivé dans le pays peu après le Père Tissier, en 1865, il fut l'hôte des Pères à la mission de la Providence, un soir de décembre 1865, et il eut l'indélicatesse de payer leur hospitalité par une discussion de fort mauvais goût sur la Bible. Sa marotte était qu'on ne saurait comprendre la Bible sans la lire dans le texte grec. (Voir : "Souvenirs de mes soixante ans d'apostolat" par Mgr Grouard, manuscrit, p.73-76; imprimé, p.86-90). Une lettre de lui, publiée dans un livre anglican, nous donnera un aperçu des nouvelles qu'il ~~pourrait~~ donnait sur les missions. Parlant des Indiens du Mackenzie, il s'exprime ainsi :

" Ces Indiens ne connaissaient point l'idolâtrie. Leur religion
" reconnaissait un bon et un mauvais esprit, ainsi que l'immortalité de l'âme et une rétribution après la mort pour le bien et le mal faits en cette vie. Qu'en est-il maintenant? Un évêque, sept ou huit prêtres, plusieurs frères, et peut-être des Soeurs aussi, enseignent avec industrie à ces cinq cents Indiens crédules les principes établis de l'idolâtrie et de la superstition. Tous ces prêtres ajoutent à leur nom les initiales O.I.M., ou serviteur de l'immaculée Marie. Ils ont juré de soutenir les gloires de la Vierge, et surtout la doctrine de son immaculée conception, telle qu'inventée et promulguée par le présent pape. Chaque indien, en voyant un prêtre, en reçoit donc d'abord une médaille de cuivre à porter, puis un rosaire; en troisième lieu on lui donne une image coloriée de la Vierge, et quatrièmement, quand il est baptisé, un crucifix. On lui enseigne industrieusement à adorer toutes ces idoles". (Extrait de Dayspring in the Far West, Londres, 1875, p.73-74. Cité par le P. Morice, Histoire... éd. de 1922, p.202-203, qui fait remarquer l'absurdité du chiffre de 500 Indiens!)

Malgré ses largesses aux Indiens et ses odieux mensonges, Bompas n'eut de succès ni sur la rivière Mackenzie, ni sur la rivière des Liards, ni au Fort Rae... Chassé de tous les endroits où les prêtres pouvaient le rejoindre, il tourna ses regards vers la rivière la Paix, et, pour l'atteindre, il eut le courage de fixer sa résidence au Fort Chipewyan, près de la mission de la Nativité, à l'époque même où le Père CLUT, évêque nommé d'Arindèle, y reçut la consécration épiscopale, des mains de Mgr Faraud, assisté des Pères Eynard et Tissier, 15 août 1867.

Etablissement et débuts à DUNVEGAN.

Tandis que Mgr Faraud et Mgr Clut se trouvaient réunis à la Nativité et le Père Tissier avec eux, la question revint de l'établissement ~~à~~ définitif à Dunvegan, déjà décidé en principe, mais dont il importait de reconsidérer les difficultés pour ne pas imposer à celui qui en serait chargé un fardeau trop pesant pour des forces humaines. Dunvegan était à 650 milles de la Nativité, soit 1.040 kilomètres, c'est-à-dire à cette distance du confrère le plus rapproché ou du moins le plus facile à atteindre, car personne ne résidait encore au Petit Lac des Esclaves. Il était à prévoir que, d'ici quelques années, le directeur de cette mission n'aurait pas même la possibilité de se confesser chaque année. Il n'aurait d'ailleurs aucun compagnon, Mgr CLUT allant lui-même rester absolument seul après son départ.

Dans de telles circonstances le P. Tissier fut mis à même ou de ne faire que des visites aux Castors, comme par le passé, ~~mais~~ en demeurant à la Nativité, ou d'aller, seul, demeurer à Dunvegan. Tout au plus était-il visible que cette seconde décision serait plus conforme au secret désir de Mgr Faraud. Le Père Tissier n'eut pas un moment d'hésitation : c'était cela qu'il désirait depuis longtemps, ~~ainsi~~ ce fut cela qu'il choisit. (Voir Journal de Mgr Clut, I.p.14-15; Notes du Père Tissier au Père Morice, aux archives de la maison provinciale des Oblats du même temps.)

avec les berges de la Compagnie.

Il partit en canot, le 20 septembre (1867), passa au Vermillon les 4 et 5 octobre et parvint au terme de son voyage le 26 octobre. La longue durée de ce voyage fait déjà soupçonner qu'il rencontra de grosses difficultés. Mgr Faraud nous fait savoir que, "chemin faisant, tout le petit bagage du missionnaire tomba à l'eau et resta deux jours dans la rivière. Tout ce qui n'était pas susceptible de se gâter fut retrouvé; mais les objets d'église, les livres, les papiers, furent mis hors de service". (Rapport sur les années 1866 et 67. Missions des Oblats, 1870, p. 24-25). Quelle épreuve pour le jeune missionnaire!.. Heureusement "les bonnes dispositions qu'il trouva, tant parmi les Indiens que parmi les habitants du Fort, lui firent bientôt oublier les malheurs du voyage. A son arrivée, on lui fit don d'une belle jument et d'une vache pour son établissement futur, et les serviteurs de la Compagnie firent une petite cotisation qui donna pour résultat 25 livres sterling. Il a, de plus, l'avantage, continue Mgr Faraud, d'avoir pour bourgeois M. Roderick Ross, un de nos meilleurs amis. J'ai donc tout lieu d'espérer que, durant le cours de l'hiver, il aura pu réunir les matériaux nécessaires pour la construction de sa maison". (Missions, loc.cit.)

Sur ce dernier point, Mgr Faraud était trop optimiste. En réalité, dès le 27 novembre 1867, Charles Dumas commença d'équarir du bois pour la future maison de la mission, et le lendemain de la fête de saint François-Xavier, Mignault charria du bois à l'emplacement marqué par le Père Tissier, vis-à-vis du Gros Cap. La bâtisse devait être ~~levée~~ levée au printemps de 1868, avant le départ de la berge, et être couverte en automne, quand M. McMurray prétendit qu'il voulait d'abord parler au gouverneur, qui, de son côté, prétendit qu'il était obligé d'écrire à Mgr Taché et à M. Christie, comme si rien n'était décidé encore". (Note du P. Tissier, au verso de la couverture du registre des baptêmes de Dunvegan.)

Toutes ces démarches retardèrent si bien la construction de sa maison que le Père Tissier n'y put entrer que le 15 août 1869. (Notes du P. Tissier au P. Morice.)

Comme toutes les demeures primitives des missionnaires, celle-ci était une maison-chapelle. Sa longueur était de 35 pieds (10 m 50), sa largeur de 25 (7 m 50). Sur la longueur on avait pris 10 pieds pour en faire un petit sanctuaire de 8 pieds de large (3 m. par 2 m 40), fermé par des rideaux, avec une chambrette de chaque côté du dit sanctuaire. Les rideaux tirés, la maison entière était changée en église. Un plancher bas, surmonté d'un // toit en perches, recouvertes d'écorces d'épinettes, complétait la pauvre maisonnette. (Souvenirs de Mgr Grouard, manuscrit, p.161; imprimé, p.199-200)

Jusqu'à ce 15 août 1869, le Père Tissier avait été hébergé au Fort de la Compagnie, où, en retour de la pension qu'on lui donnait, il tenait les livres. (Notes au P. Morice.)

Si, du côté matériel, le missionnaire de Dunvegan eut à souffrir de la pauvreté, il trouva dans son ministère les plus douces consolations. Les Indiens se montraient "charmants". "Le vieux Baptiste Lafleur (ou Leprêtre), M. Bourassa et sa femme, Charles Dumas et sa femme leur ayant dit ce qu'ils devaient d'affection et de reconnaissance aux Pères, leur donnant surtout l'exemple de la pratique des vertus chrétiennes, mes Castors, écrit le Père Tissier, se montrent transportés de joie quand ils viennent voir celui qu'ils n'appellent que Na'atra, notre Père. Malgré leur simplicité enfantine, ils sont ingénieux à trouver, avec leur bon coeur, des moyens de me témoigner leur affection. Les catholiques du Fort, presque tous Canadiens, sont tout à fait dévoués à la mission". (A Mgr Taché, 18 juin 1868. Archives de l'archev. de St-Boniface)

Le Père Tissier connut par moments le travail épuisant, mais qui fait tant de bien au coeur du missionnaire. Dans les deux seules jour-

nées des 29 et 30 octobre 1867, il fit exactement 60 baptêmes. Il en fit encore, jusqu'à la fin de décembre, douze autres et quatre mariages. Au cours de l'année 1868, il fit 86 baptêmes et 8 mariages. Deux décès seulement attristèrent le pasteur et son troupeau.

Ses néophytes se donnaient d'ailleurs beaucoup de peine pour apprendre les prières et écouter les enseignements de leur père, bien qu'ils n'eussent à attendre de lui aucune récompense, pas même un chaplet ni une médaille, parce que le missionnaire ne reçut point, en 1868, ce qui lui avait été envoyé! (Lettre à Mgr Taché, 25 nov. 1868)

Bien plus, son troupeau avait augmenté subitement et presque doublé par l'arrivée de métis iroquois venus du Fort Jasper et de métis cris venus du lac Sainte-Anne, sur la recommandation du Père Rémas. Si bien que Mgr Clut, à cette nouvelle, pensa qu'il faudrait de toute nécessité envoyer un Père et un Frère au secours du Père Tissier. (Lettre du 3 juillet 1868, au Père Lestanc, à Saint-Boniface.) En attendant, pour le soulager dans la mesure du possible, il l'avait déchargé de la mission Saint-Henri, du Fort Vermillon, qui, à l'avenir, serait desservie de la Nativité. (Notes du P. Tissier au P. Morice.)

Au Fort VERMILLON, 1867-1868.

Si l'arrivée du Père Tissier à Dunvegan, le 26 octobre 1867, avait comblé de joie les Indiens de la Grande Prairie, son passage au Vermillon, vint jours plus tôt, avait fait la désolation des Castors et Montagnais qui s'y trouvaient réunis. Voyageant dans la brigade de la Compagnie, il n'avait pu séjourner au milieu d'eux qu'à peine vingt-quatre heures, "ce qui avait persuadé aux Indiens, écrit-il lui-même à Mgr Taché, que je ne les aimais pas, puisque je les abandonnais au moment où ils mouraient tous pour aller ensuite dans le feu!.." (~~28 novembre~~ 18 juin 1868). Trop ignorants pour distinguer la vraie religion de la fausse, et ayant appris l'arrivée du ministre Pompas

au Fort Chipewyan, quelques-uns firent appel à lui.

Or, à ce moment-là, Mgr Clut se trouvant seul à la Nativité, n'avait pu se rendre lui-même au Fort Vermillon. Quelle inquiétude pour le Père Tissier!.. "J'ai pleuré, écrivait-il à Mgr Taché, et perdu presque tout appétit à la pensée cruelle que le loup allait / dévorer mes brebis!" (Lettre citée.) Les lettres de Mgr Faraud et de Mgr Clut exprimèrent la même inquiétude. Ne pouvant rien faire de plus, Mgr Clut fit prévenir les Indiens du Vermillon qu'il irait les visiter dès le retour de son compagnon, le Père Eynard; il les exhortait, en attendant, à rester fidèles. En même temps on priait la Vierge Immaculée, que Bompas ne cessait d'attaquer et d'insulter avec une haine implacable, de veiller sur ceux qui avaient déjà appris à l'aimer, et sur tout ce domaine de la rivière la Paix qui, depuis longtemps, lui était consacré. En outre, à la demande de Mgr Clut, le chef du district d'Athabaska, M. McMurray, donnait ordre à M. Pruden, commis du Fort Vermillon, de réserver une bonne salle du Fort pour l'évêque, afin d'empêcher qu'elle ne fût donnée au ministre. Ainsi on remuait ciel et terre pour le salut des âmes en danger.

Cependant Bompas, heureux au possible de l'appel venu du Vermillon et répondant à son plus vif désir, était parti de Chipewyan dans la première quinzaine de janvier 1868. Au Fort, il fut logé dans la salle que le chef du district avait commandé de réserver pour Mgr Clut, et, tout de suite, il avait commencé sa mission!...

Au retour du Père Eynard, Mgr Clut se mit en route, c'était le 3 mars 1868, deux mois après le départ du ministre!.. L'évêque eut la bonne fortune de voyager en la compagnie du chef de district, qui se montra plein d'attentions pour Sa Grandeur et mit un de ses serviteurs à son service. Ils arrivèrent au Fort Vermillon le 11 mars.

La première impression de Mgr Clut, à son arrivée, fut pénible, à cause de la présence du ministre dans la salle qui devait lui être

réservée; mais on s'empressa de lui en donner la raison : c'était que la maison où l'on avait voulu le loger se trouvait alors occupée par un serviteur de la Compagnie qui n'avait pas voulu se déranger pour Bompas, tandis qu'il désirait la laisser à la disposition de l'évêque. Quant au chef du district, très vexé qu'on lui eût désobéi, il était sur le point de chasser le ministre de son appartement, et il l'aurait fait si Mgr Clut ne l'avait prié de n'en rien faire. Sa Grandeur, en effet, se trouvait fort bien de la maison qu'on lui offrait. Il y éleva un autel, qu'il orna le mieux possible, et l'humble demeure, transformée en chapelle, parut revissante aux yeux des Indiens. Elle fut sans cesse assiégée, à tel point que Mgr Clut ne pouvait jouir d'un moment de repos.

Le ministre, au contraire, depuis les deux mois qu'il était là, n'avait eu de succès qu'auprès de M. Pruden. En vain il avait essayé d'attirer à lui la population qui fréquentait le Fort : personne n'avait mordu à ses appâts, pas même ceux qui, en un moment de dépit, l'avaient fait demander! C'était, au total, le plus bel échec qu'il eût jusqu'alors éprouvé! La Vierge Immaculée avait bien gardé son domaine.

Voici un exemple, entre plusieurs, de la réception de Bompas dans les familles. Mgr Clut l'apprit en visitant un jeune homme malade, nommé André Trois-Pouces.

- Ah! mon Père, lui dit le malade, je suis heureux de te voir, toi; mais le ministre, je le déteste. Il vient de me faire fâcher beaucoup. Ne voulait-il pas prendre mon chapelet et mon image que tu vois suspendus à côté de moi, et les jeter dans le feu, disant que c'était un péché de les garder? - Arrête, lui ai-je dit, ces objets sont à moi; si tu n'es pas content, va-t-en et ne reviens plus!

Le plus grand nombre des Indiens du Vermillon ayant été déjà

baptisés, du moins les enfants, Mgr Clut ne fit, durant son séjour, que 51 baptêmes. Un ^{certain} ~~plus grand~~ nombre d'adultes, après une plus longue instruction, devaient être baptisés par le Père Tissier. Mgr Clut confirma aussi douze personnes. (Mgr Clut à Mgr Taché, 28 juin 1868, archives de l'archev. de St-Boniface; - au Sup. gén. des Oblats, 6 juillet 1868. Missions des Oblats, 1870, p. 51-59. Mgr Clut, recueil de notes sur les missions d'Athabaska-Mackenzie, p. 14. Archives de l'év. de Grouard, McLennan.)

Sur l'appel de l'évêque d'Arundèle, le Père Tissier était arrivé au Vermillon le 9 mai. Le lendemain, dimanche, eut lieu la cérémonie de la confirmation. Le 11, les deux missionnaires corrigèrent les prières en castor, et le 12, Mgr Clut reprit le chemin de la Nativité, laissant le Père Tissier continuer l'oeuvre si bien commencée, ce qu'il fit en prolongeant son séjour à Saint-Henri jusqu'aux derniers jours de juin. (Journal de Mgr Clut, cahier 15, p. 14)

Encore au Vermillon, 1869-1871.

Mgr CLUT retourna au Vermillon en mars 1869, ayant pris pour compagnon ~~kenéix~~ Louis Lafrance, qui était alors novice convers à la mission de la Nativité. Qui eût dit alors que ce métis Iroquois, tout dévoué à la mission, serait un jour le meurtrier du Frère Alexis Reynard?... Le voyage fut excessivement pénible. Partis de la Nativité le 16 mars, les voyageurs arrivèrent au Vermillon le 26.

Malheureusement la plupart des Indiens en étaient partis le matin même, trompés par une fâcheuse lettre de Mgr Clut, dans laquelle il leur avait dit qu'il ne prévoyait pas pouvoir les visiter!.. Aussi fallut-il une quinzaine de jours pour les avertir et les faire revenir. Malgré ce contretemps, qui fut nuisible, la mission eut encore un grand succès. Pendant le mois et demi que l'évêque séjourna au Vermillon, il fit 22 baptêmes, 7 sépultures et 5 mariages. Parmi les baptisés, il convient de mentionner Isidore Bastanet, chef Castor, âgé de 50 ans.

En outre, Louis Lafrance occupa son temps, pendant ce séjour, à construire la première maison des missionnaires dont l'histoire fasse mention à Saint-Henri.

Le 13 mai, Mgr Clut reprit, en canot, la direction de la Nativité, où il arriva le 20. (Journal de Mgr Clut, cahiers 1 et 15 et diverses lettres.)

Le missionnaire qui visita le Fort Vermillon, après Mgr Clut, fut le Père Arthur LALTY, récemment arrivé à la mission du lac Athabaska. Il s'y rendit chaque automne des années 1869, 70 et 71. Il y prolongeait ses séjours pendant un mois ou davantage, comme le montrent les registres et le rapporte la tradition. La rivière la Paix lui servait de route à l'aller et au retour, avec cette différence qu'il y faisait l'aller en canot, et le retour à la raquette, sur la glace.

En 1869, il fit, au Vermillon, onze baptêmes et un mariage; en 1870, un seul baptême, et en 1871, 10 baptêmes, un mariage et une sépulture (Registre de la mission St-Henri, et rapport du P. Falher sur la mission St-Henri, dans les Missions des Oblats, 1907, p. 474.)

A Dunvegan, 1869-1871.

Pendant que la mission Saint-Henri s'affermissait par les visites annuelles de ses missionnaires, que devenait le Père Tissier à Dunvegan?... Avait-il reçu le secours que Mgr Clut jugeait nécessaire dès 1868?..

A partir du 15 août 1869, jour de son entrée dans sa propre maison, il put jouir de la présence continuelle de Jésus-Hostie; mais, par contre, il fut davantage privé de la compagnie des hommes. Le plus pénible pour lui fut de ne pouvoir se confesser. Il était entendu, en principe, que le missionnaire qui visiterait le Petit Lac des Esclaves viendrait le voir, ou qu'il se rendrait lui-même au Petit Lac des Esclaves. Mais, en 1869, aucun missionnaire ne put se rendre au Petit Lac des Esclaves, et le P. Tissier n'eut aucune occasion

de voir un prêtre avant la visite que lui fit le Père Lacombe en juin 1870, comme nous le raconterons plus loin. Il n'avait pas pu se confesser depuis le 12 mai 1868, jour où Mgr Clut l'avait quitté, au Vermillon.

Pour l'année 1871, la Providence se chargea de donner au solitaire de Dunvegan une occasion de se confesser plus inattendue et plus étrange qu'en 1870. L'approvisionnement de la mission Saint-Charles avait été préparé par Mgr Faraud lui-même, avec tout le soin que son amour pour ses missionnaires lui faisait mettre en cela. Il comprenait notamment la provision de vin de messe nécessaire pour une année. Les berges de la Compagnie de la Baie d'Hudson devaient l'apporter à Dunvegan à l'automne de 1870. Mais la glace prit trop tôt sur la rivière et tous les bagages restèrent à la Pointe Carcajou, à 250 milles (soit 400 kilom.) de Dunvegan. N'ayant plus de vin de messe, le Père Tissier se mit en route pour la pointe Carcajou, après les fêtes de la Toussaint, vers le 15 de novembre 1870. Un homme engagé l'accompagnait et deux chiens tiraient son traîneau. Le voyage d'aller se fit sans incidents notables.

Les bagages avaient été mis en cache, selon l'usage du pays. En déblayant la cache, le compagnon du missionnaire lui écrasa le gros orteil avec une pièce de bois. Le blessé dut marcher quand même, poussant son traîneau chargé. Par malchance, une fausse glace se rencontra, formée sur la vieille à la suite d'un vent de chinouk, et céda sous le poids des voyageurs, qui tombèrent à l'eau. Les pieds du Père Tissier gelèrent. Il continua néanmoins de marcher encore durant trois jours, avant d'atteindre le premier campement, au confluent de la rivière Bataille avec la rivière la Paix. Les soins expressés des Indiens ne parvinrent pas à guérir les pieds malades. Au reste, le camp "jeûnait" et le Père Tissier fut réduit à manger un de ses chiens, en attendant un secours que la Providence envoya. Alors il

fut décidé, pour achever la guérison du missionnaire, de le transporter jusqu'à la mission de la Providence, sur le fleuve Mackenzie, où les Soeurs Grises de Montréal avaient un couvent-hôpital depuis 1867. La guérison des pauvres pieds traînant en longueur, l'amour de l'Eucharistie fit faire au Père Tissier une chose qui n'était sûrement pas conforme aux rubriques, mais que tout le monde admira. Soeur Lapointe, supérieure en ce temps-là du couvent, va nous le conter elle-même : "Depuis quelque temps, écrit-elle au Père Flavien Durocher, O.M.I., nous avons souvent, ainsi que les sauvages, une magnifique prédication, qui parle éloquemment à nos esprits et à nos coeurs. Le R.P. Tissier, ce fervent apôtre, s'est gelé les pieds dans un voyage de mission. Ses souffrances extraordinaires ont bien failli nous l'enlever. A force de soins il a pu se guérir juste assez pour célébrer le sacrifice adorable à genoux⁽¹⁾. Nous ne pouvons assister à sa messe sans verser des larmes d'attendrissement. Jésus-Eucharistie le soutient dans son long martyre". (D'après le Journal de la mission de la Providence, 19 nov. 1871.) L'accident survenu au Père Tissier lui avait au moins donné l'occasion de vivre pendant quelque temps - deux ou trois mois peut-être - près d'un confrère oblat et de pouvoir satisfaire au précepte de la ~~xxx~~ confession annuelle. Il ne rentra à sa mission de Dunvegan que le samedi-saint, 8 avril 1871.

1 - La lettre en question se trouve aux archives de l'archevêché de Québec. La date du journal, 19 nov. 1871, ne doit pas nous tromper, l'évènement devait avoir lieu dans les premiers mois de cette année 1871.

CHAPITRE XI

AU PETIT LAC DES ESCLAVES

Période des visites quasi-annuelles
1864 - 1871

L'Esprit du Seigneur... m'a envoyé
porter la bonne nouvelle aux pauvres,
guérir les coeurs meurtris,
annoncer aux captifs la délivrance,
~~et~~ et aux aveugles la vue,
remettre en liberté les opprimés,
publier une époque de grâce.

Æ S. Luc, IV, 18-19
d'après Isaïe.

Déjà cette prophétie a eu un commencement d'exécution, au Petit Lac des Esclaves, par le ministère des abbés Bourassa et Lacombe. Mais neuf ans se sont écoulés depuis la dernière visite du prêtre, et sur tous les lacs de la contrée et jusqu'au fond de toutes les forêts le règne odieux de Satan a continué de s'appesantir sur les malheureux enfants des hommes, créés et rachetés pour jouir de la bienheureuse liberté des enfants de Dieu. Ce n'est pas à tort que le chef-lieu de ce pays où règne le diable se nomme le Lac des Esclaves, Slave Lake.

Ces âmes, toutefois, n'ont-elles pas assez gémi, et leurs missionnaires n'ont-ils pas assez prié et souffert pour attirer les bénédictions divines sur ces terres désolées?... Il semble que oui, car voilà que vont venir les anges de la délivrance en la personne du Père Rémas, d'abord, puis du Père Lacombe, et encore du Père Rémas, en attendant que des ouvriers évangéliques puissent s'établir de manière permanente dans ce champ du Père de famille.

La bataille à livrer sera bien autrement difficile que sur la rivière la Paix : les descendants des Cris et des Sauteux ne se livreront pas aux Robes Noires avec l'abandon confiant des Castors. Les

derniers tenants officiels du paganisme en cette région ne disparaîtront qu'aux alentours de 1945, c'est-à-dire quelques années après le baptême et la confirmation par Mgr LANGLOIS de quatre petits-enfants d'un vieux et fameux sorcier. Et pour briser en ces forêts ténébreuses l'empire de Satan, pour le remplacer par celui de Jésus-Christ, il faudra toutes les forces réunies des Evêques, des Pères et Frères et des Religieuses. Encore la victoire ne sera-t-elle pas obtenue sans quelques morsures funestes de l'infernal serpent!..

+

La Compagnie de la Baie d'Hudson avait, on le sait déjà, un poste important au Petit Lac des Esclaves, sur la Baie du Boeuf. De ce poste dépendaient des postes secondaires, où un commis se ~~rendait~~ rendait à certaines époques de l'année, pour y recueillir les fourrures des Indiens. Ainsi, vers le sud-ouest y avait-il le poste du lac Esturgeon; vers le nord-est, ceux du lac Poisson Blanc et du lac la Truite. Le lac Wabaska-Nord, situé presque exactement à l'ouest du Poisson Blanc, avait un poste permanent, dont le commis était, en ces temps-là, un certain Houle, venu apparemment du lac la Biche, et Canadien, ou descendant de Canadien.

Partout où ont pénétré les commerçants, les missionnaires iront aussi, mais leur petit nombre ne le leur permettra pas de sitôt, et ~~ik~~ ce sont les âmes qui devront, les premières, aller à eux.

+
+ +

Après 1855, le Petit Lac des Esclaves resta neuf ans sans être visité par un prêtre. Ce fut sûrement un malheur. Aurait-ce été la faute des missionnaires?.. De nos jours, on pourrait être porté à le croire, oubliant que les Pères Rémas et Lacombe, à qui le Petit Lac des Esclaves était confié, avaient aussi à visiter presque tout ce qui constitue aujourd'hui les diocèses de Saint-Paul, Edmonton et ~~Edmonton~~ Calgary, avec les moyens de transport les plus primitifs.

En fait, pourtant, l'un d'eux aurait pu s'y rendre en 1862, mais on leur fit savoir que ce serait peine perdue, "le jeûne et la misère ayant dispersé les sauvages". (P. Lacombe à Mgr Taché, sept. 1862, archives de l'archev. de St-Boniface.)

Le voyage devint possible en 1864, et ce fut le Père Rémas qui le fit, malgré une mauvaise santé dont il ignorait alors la cause. Il partit de Saint-Albert, mission récemment fondée, en compagnie des commis et employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui s'en retournaient du Fort Edmonton au Petit Lac des Esclaves. Arrivé au terme de sa route le 2 juin, le missionnaire commença immédiatement la mission, pour vingt-quatre familles réunies autour du Fort. Les unes venaient du lac Poisson Blanc, d'autres du lac Esturgeon et d'autres de divers lieux. Adultes et enfants se montrèrent également avides de la parole de Dieu, et, pour les satisfaire, le Père Rémas fit chaque jour trois instructions aux grandes personnes et trois catéchismes aux enfants. Dans les intervalles, il allait de tente en tente ou de loge en loge visiter les familles, afin de faire connaissance et de se renseigner sur les liens de parenté avant de régulariser les unions. Tous manifestèrent les meilleures dispositions à l'égard de la religion, les métis particulièrement. Avant de se remettre en route pour Saint-Albert, il dut aller à la rivière de Coeur, appelé par une ~~maison~~ vieille païenne dont les pensées et les sentiments jetèrent le missionnaire dans l'admiration : "Le baptême, dit-il, était la seule chose qui lui manquait pour être totalement agréable à Dieu". Plusieurs familles arrivèrent tandis que le Père Rémas était au Petit Lac des Esclaves; parmi elles, il y en avait de Dunvegan et même du Fort Vermillon. Le Père eut la consolation de faire 44 baptêmes, dont 13 d'adultes, et 13 mariages.

Parti le 21 juin, le Père Rémas ne rentra à St-Albert que le 4 juillet. Après ce voyage, la mission reçut son nom de SAINT-BERNARD. (Vingt Années de missions. 1866, p. 203. et lettres du Père Rémas.)

Le Père Rémas revint à Saint-Bernard en 1865 et en 1866; en 1867, il n'y eut pas de visite, mais elle fut renouvelée, par le Père Rémas encore, en 1868. Ses lettres à Mgr Taché et le registre de la mission donnent tous les détails que l'on peut désirer connaître ~~à~~ sur ces quatre visites, comme sur la première. Voici ce qui nous paraît le plus digne d'être noté.

En 1865, le Père arriva le 31 mai et séjourna cinq semaines au Petit Lac des Esclaves. Il fit alors plus ample connaissance avec la population qui fréquentait le Fort. Il y distingua six bandes : la première~~à~~, dit-il, venait du côté du Wabaska; la seconde, du côté d'Athabaska; la troisième, du lac Kito (Calling Lake); la quatrième, du côté des Castors; la cinquième, des Montagnes Rocheuses; la sixième, du lac Poisson Blanc, à 45 milles de distance. Toutes ces bandes réunies, ajoute-t-il, formeraient une population de quatre à cinq cents âmes.

Dans le nombre, quelques-uns sont mal disposés à l'égard de la religion et s'excusent de ne pas prier sur ce que c'est inutile : " Nous prions, disaient-ils, si les prêtres demeuraient avec nous; mais, ne les voyant que quelques instants, nous n'avons point de goût, parce qu'à peine sont-ils partis on ne se rappelle de rien".

Un autre obstacle à la prière, plus considérable que l'éloignement des prêtres, était la présence des sorciers ou jongleurs. Adopter la religion catholique signifiait se séparer d'eux. Or les jongleurs avaient une énorme influence, et ils tenaient à la conserver. Comprenant que la religion prêchée par le missionnaire serait la ruine de leurs jongleries, ils se mirent à raconter toutes sortes d'histoires de résurrections de morts qui avertissaient les Indiens que Dieu ne les avait pas mis sur la terre pour prier à la façon des Blancs. Les Sautoux du Manitoba, et d'ailleurs, avaient des histoires semblables, inspirées sans doute par les mauvais esprits ou démons.

Au cours de cette mission, le Père Rémas ne fit que 22 baptêmes et 3 mariages. Il donna aussi quelques premières communions, vrai signe de progrès.

En 1866, le Père Rémas arriva dès le soir du 18 mai, et la mission commença le lendemain matin, ne laissant au missionnaire aucun moment libre. Elle fut marquée encore par 22 baptêmes, avec huit mariages.

Au moment du départ, le Père éprouva un vif sentiment de tristesse à la pensée que ses chères ouailles allaient rester si longtemps sans la visite d'un prêtre (il ne savait pourtant pas alors que personne ne viendrait l'année suivante) et il s'offrit à Dieu pour se fixer lui-même dans cette solitude, si c'était son bon plaisir.

Il ne put revenir qu'en 1868, et avec de telles souffrances que son voyage fut un véritable acte d'héroïsme. La cause qui l'avait déjà fait souffrir aux voyages précédents était ~~devenue~~ devenue visible : c'était une hernie, qui faisait pour lui de tout voyage à cheval un réel supplice.

Son séjour au Petit Lac des Esclaves fut du 24 mai au 21 juin. La Providence lui avait amené plus de monde que jamais. Ce qu'il en dit est même surprenant : il en était venu, explique-t-il à Mgr Taché, "de Saint-Albert, du lac à la Biche, du lac Athabaska et de la rivière à la Paix". Tous ces gens, assure-t-il, "avec les métis de Saint-Bernard et un bon nombre de sauvages, m'ont singulièrement occupé". Il y fit, cette fois, 26 baptêmes et 4 mariages.

Saint-Bernard passe de Mgr Taché à Mgr GRANDIN, 1868.

Nous devons mentionner ici le changement de juridiction, tant religieuse qu'ecclésiastique, qui affecta le Petit Lac des Esclaves en 1868, le retirant de l'autorité de Mgr Taché pour le confier à celle de Mgr Grandin.

Quand on connaît la vaste étendue du Nord-Ouest canadien, on ne saurait être surpris que, peu après la division qui séparait les districts d'Athabaska et de Mackenzie de l'ancien diocèse de Saint-Boniface, Mgr Taché ait demandé à Rome une seconde division, qui, cette fois, lui enlèverait les contrées, encore immenses, arrosées par les rivières Saskatchewan et Churchill. Lui-même et son coadjuteur, Mgr Grandin, étaient parfaitement d'accord pour solliciter cette division et prier Rome de faire du présent coadjuteur le titulaire du nouveau diocèse ou vicariat apostolique.

La démarche, faite auprès du Saint Siège en 1867, alors que Mgr Grandin était en France pour prendre part à un chapitre général des Oblats, fut accueillie très favorablement. Mgr Taché demandait, en même temps, au supérieur général des Oblats, que Mgr Grandin le remplaçât aussi comme supérieur religieux des Oblats qui seraient sous sa juridiction d'évêque. Cette seconde demande obtint immédiatement ce qu'elle réclamait, et dès le 20 mars 1868, Mgr Grandin fut nommé Vicaire des Missions de tout le pays dont il devait être l'évêque. A Rome on lui ^{avait promis} ~~promis~~ des bulles pour la fin de l'année 1867 ou le début de 1868; mais l'affaire traînant en longueur, il fut autorisé à agir déjà comme s'il les avait eues, ce qui était parfaitement conforme au désir de Mgr Taché. L'affaire ne fut définitivement réglée cependant que par les actes du Saint Siège, du 22 septembre 1871, qui érigèrent le diocèse de Saint-Albert, avec Mgr Grandin pour évêque en élevant le siège de Saint-Boniface au titre d'archevêché. Mais dès 1868, quand il revint d'Europe et s'installa à Saint-Albert, Mgr Grandin avait bien toute juridiction religieuse et ecclésiastique sur la vaste contrée dont le Petit Lac des Esclaves faisait partie.

L'un des premiers actes de Mgr Grandin fut d'envoyer le Père Rémas au lac la Biche : ce n'était point pour le décharger de la mission Saint-Bernard, mais, au contraire, pour lui en rendre le service plus facile, étant donné qu'il pourrait se rendre en canot d'un poste à

Néanmoins le Père Rémas fut si malade en 1869, qu'il ne put se rendre au Petit Lac des Esclaves, ni au printemps, ni à l'automne.

Mgr Faraud s'établit au lac la Biche.

Or, en cette même année 1869, une autre grave affaire fut traitée et réglée entre Mgr Grandin et Mgr Faraud, avec l'approbation du Supérieur général des Oblats. Depuis longtemps Mgr Taché avait prévu que les missions du Mackenzie auraient un jour besoin de la mission du lac la Biche, moins pour les approvisionner directement que pour leur permettre le transport de leurs approvisionnements. La Compagnie de la Baie d'Hudson avait d'abord assuré ce transport sur ses berges; mais l'esprit clairvoyant de l'évêque de Saint-Boniface prévoyait qu'un jour viendrait où elle ne le pourrait plus. Alors les missions du Nord n'auraient plus qu'à mourir!... Pour les mettre à l'abri d'un tel malheur, il avait pris soin de confier la mission de Notre-Dame des Victoires à des hommes capables de la développer au point jugé nécessaire pour le salut ^{de ces} missions. Les Pères Maisonneuve et Tissot avaient été ces hommes providentiels. Mgr Taché s'était en outre assuré par lui-même de la navigabilité de la rivière Athabaska, dont les rapides passaient pour être infranchissables. Assuré qu'ils ne l'étaient pas, il avait offert la mission du lac la Biche à Mgr Faraud. Celui-ci, malheureusement, effrayé déjà de l'immensité de son vicariat, et trop confiant en des officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson d'après lesquels les craintes de Mgr Taché étaient vaines, avait hésité à profiter de l'offre de l'évêque de Saint-Boniface, puis il y ~~avait~~ avait renoncé. Or, ce qu'avait prévu Mgr Taché arrivait, en 1869, et la mission du lac la Biche appartenait alors à Mgr Grandin, qui voyait en elle un grand secours pour ses autres missions. Cependant, sur les instances de Mgr Faraud, il la lui céda, à la condition qu'il se chargât de la desserte du Petit Lac des Esclaves. Tel fut l'objet d'une convention signée par les deux évêques, le 1er juillet 1869.

Par suite de cette convention, Mgr Faraud alla, au mois de février 1870, fixer sa résidence au lac la Biche, où demeuraient alors les Pères Végreville et Rémas.

Visite du Père Lacombe à Saint-Bernard, 1870.

Le Père Rémas était toujours le missionnaire attitré de la mission du Petit Lac des Esclaves, mais Mgr Faraud le vit dans un tel état de souffrance qu'il n'eût pas été humain de l'y envoyer.

Dans son embarras, il crut pouvoir faire appel au dévouement du Père Lacombe, lequel n'hésita pas à accepter. Mgr Faraud le priait, si possible, "de choisir une place (au Petit Lac des Esclaves) et d'y bâtir une petite maison, au nom et aux frais du vicariat de Mackenzie"; il lui demandait en outre d'aller à la rivière la Paix faire une visite au Père Tissier.

Tout cela fut fait. Le Père Lacombe arriva, le 4 juin, au Petit Lac des Esclaves, et, tout en y donnant la mission ordinaire, il choisit, pour bâtir, un emplacement à la Pointe Chat (ainsi on la nommait alors), et il confia le travail à des métis. Il y séjourna jusqu'au 15 juin. Après quoi il se rendit ^à ~~aux~~ Dunvegan, où son arrivée, tout à fait inattendue, causa le plus grand bonheur au Père Tissier, qui n'avait pas vu de confrère depuis un peu plus de deux ans. Sans entrer dans beaucoup de détails au sujet de cette visite, sûrement impressionnante si l'on y réfléchit un peu, nous citerons quelques lignes d'une lettre du Père Lacombe à Mgr Taché et des mémoires du Père Tissier. "Pour me rendre jusqu'au bout aux désirs de Mgr Faraud, écrit le Père Lacombe, je désirais aller visiter le pauvre Père Tissier, depuis si longtemps seul au Fort Dunvegan. Avec la complaisance et l'aide charitable de Mr. McGillivray (commis du Fort du Petit Lac des Esclaves), je pus aller réjouir et consoler ce cher confrère, qui ne pouvait en croire ses yeux en me voyant arriver."

De son côté le Père Tissier écrit, trente-trois ans après l'évènement, quand les dates ne sont plus précises dans sa mémoire, mais avec un souvenir tout frais encore du fait qui le toucha si vivement :

" Vers la fin de juin ou le commencement de juillet, comme je me trouvais devant le Fort Dunvegan, on vit apparaître de l'autre bord de la rivière deux cavaliers, qui ne me paraissaient pas être des sauvages. Après être sorti de la maison des traiteurs américains, un des cavaliers parut transformé en prêtre, revêtu d'une soutane. Quand je vis que les nouveaux venus se dirigeaient du côté de la mission, qui se trouve bâtie en bas du Fort, je me rendis en toute hâte chez moi pour les recevoir. J'avais ~~souvent~~ souvent entendu parler du R.P. Lacombe et quelquefois du Père André, mais je n'avais jamais vu que Mgr Grandin, lors de mon passage à l'Ile-à-la-Crosse, en 1865. Le R.P. Lacombe s'introduisit donc lui-même et me communiqua ses grands plans, c'est-à-dire m'annonça qu'au bout de deux jours il devait partir pour passer le dimanche avec une bande de gens libres - la bande de Michel Courtoreille - campés proche de la Fourche, c'est à-dire au confluent de la rivière Boucane avec la rivière la Paix, et puis aller bâtir au Petit Lac des Esclaves une maison et une église pour moi. Je dois dire en passant que tous les gens du Fort (Dunvegan) regrettèrent beaucoup de ne pas entendre, le dimanche suivant, le R.P. Lacombe, si éloquent quand il parle cris." Le Père Lacombe continue :

" Ceux qui ont déjà passé par de pareilles entrevues peuvent dire ce qu'on ressent en de semblables circonstances. Supposez le bonheur de ce missionnaire qui, depuis presque trois ans, n'avait pas vu de prêtre. Je demeurai un jour et deux nuits avec mon frère, que je n'avais encore jamais vu, mais à qui mon coeur était attaché, parce que je le voyais isolé de ses frères. Vous pouvez vous imaginer si ce temps fut bien employé. Mon Dieu, que les émotions sont sensibles dans nos séparations! Mon apparition avait été comme un rêve : je

l'avais confessé, je l'avais consolé et encouragé,... je l'avais embrassé, et déjà, si tôt, je le laissais dans sa solitude!..

- Mon frère, lui dis-je en le quittant, ne vous découragez pas, les saints Anges qui ont si bien veillé sur vous jusqu'aujourd'hui ne vous abandonneront pas. Au revoir..."

Et le Père Tissier ajoute : "Le chemin que le Père Lacombe prit pour s'en retourner fut par le côté nord de la rivière, c'est-à-dire par la prairie qui s'étend jusqu'à la traverse de la rivière la Paix, à la Fourche, pour aller au Petit Lac des Esclaves, par le chemin actuel de charrettes". (Mémoires du P. Tissier, écrits en 1903. Archives de la maison provinciale des Oblats, à Edmonton; lettre du Père Lacombe à Mgr Taché, de St-Paul-des-Cris, le 12 septembre 1870, aux archives de l'archev. de St-Boniface.)

Note pour éclaircir certaines lignes du P. Tissier, qu'on vient de lire : Le P. Lacombe et son compagnon, arrivant par le côté sud de la rivière la Paix, y entrèrent dans un poste de commerce tenu par des Américains, qui étaient venus faire concurrence à la Compagnie de la Baie d'Hudson; le Père Tissier était alors auprès du Fort de la Compagnie, sur la rive nord. Voyant les visiteurs se diriger, en canot, vers la mission, ~~il~~ le P. Tissier s'expressa de s'y rendre, pour les recevoir. - Quant à la date, il faut que ce soit entre le lundi 20 juin et le vendredi 24, pour que le Père Lacombe fût à la Fourche le dimanche 26 et au Petit Lac des Esclaves le 28, comme l'indique ~~la~~ la lettre à Mgr Taché.

De retour à Saint-Bernard, le Père Lacombe y continua sa mission spirituelle et sa construction matérielle, qui, du reste, s'était poursuivie en son absence. C'étaient sans doute les hommes du Fort qui, par ordre de McGillivray, y travaillaient. Un mois plus tard, le Père Tissier étant venu de Dunvegan au Petit Lac des Esclaves, dans l'espoir d'y retrouver encore le Père Lacombe, y vit "une maison presque finie et une église bien avancée". Mais le Père Lacombe n'y était déjà plus; il était parti le 3 juillet, après avoir fait 21 baptêmes et 4 mariages.

Visite du Père Rémas, en 1871.

Le Père Lacombe s'en était retourné par le lac la Biche, afin de faire le rapport de sa visite à Mgr Faraud.

La pensée de l'évêque fut alors de donner un compagnon prêtre au Père Tissier : de Dunvegan, l'un des deux irait, chaque printemps et chaque automne donner la mission à Saint-Bernard.

Des circonstances l'empêchèrent de réaliser ce projet, et le dé-
~~cidèrent~~ cidèrent à demander au Père Rémas s'il ne consentirait pas à aller résider au Petit Lac des Esclaves, selon qu'il s'y était of-
fert à plusieurs reprises. Le Père accepta, et la mission lui fut
confiée.

Il partit donc de Notre-Dame des Victoires au printemps de 1871, dans le dessein de fixer sa résidence à Saint-Bernard. Il y était rendu au moins le 10 juin, date du premier baptême de cette année dans le registre, et il y resta au moins jusqu'au 16 août, date du dernier baptême. Ayant alors épuisé ses provisions, et rendu au bout de ses forces, il reprit le chemin du lac la Biche. Il avait fait 21 baptêmes et un mariage.

+

Pour résumer tout le ministère accompli au Petit Lac des Esclaves jusqu'à 1871, voici les chiffres les plus certains :

Visites de M. Bourassa :	66 baptêmes	et 3 mariages;
de M. Lacombe, en 1855	50 ---	et 2 ----
des Pères Rémas et Lacombe		
et du Père Tissier, de		
1864 à 1871	159 bapt.	35 mariages
Total général :	275 baptêmes	et 40 mariages.

_____ **Date Due** _____

BX 1424 G85 P55

Philippot, A.

Grouard: la perle des
vicariats apostoliques de
0129004W ~~XXXX~~

typed manuscript
not published,
not completed
(recent 1967)
because of death of author

SPECIAL COLLECTIONS

G.D.

4. viii. 67

Feb 58

